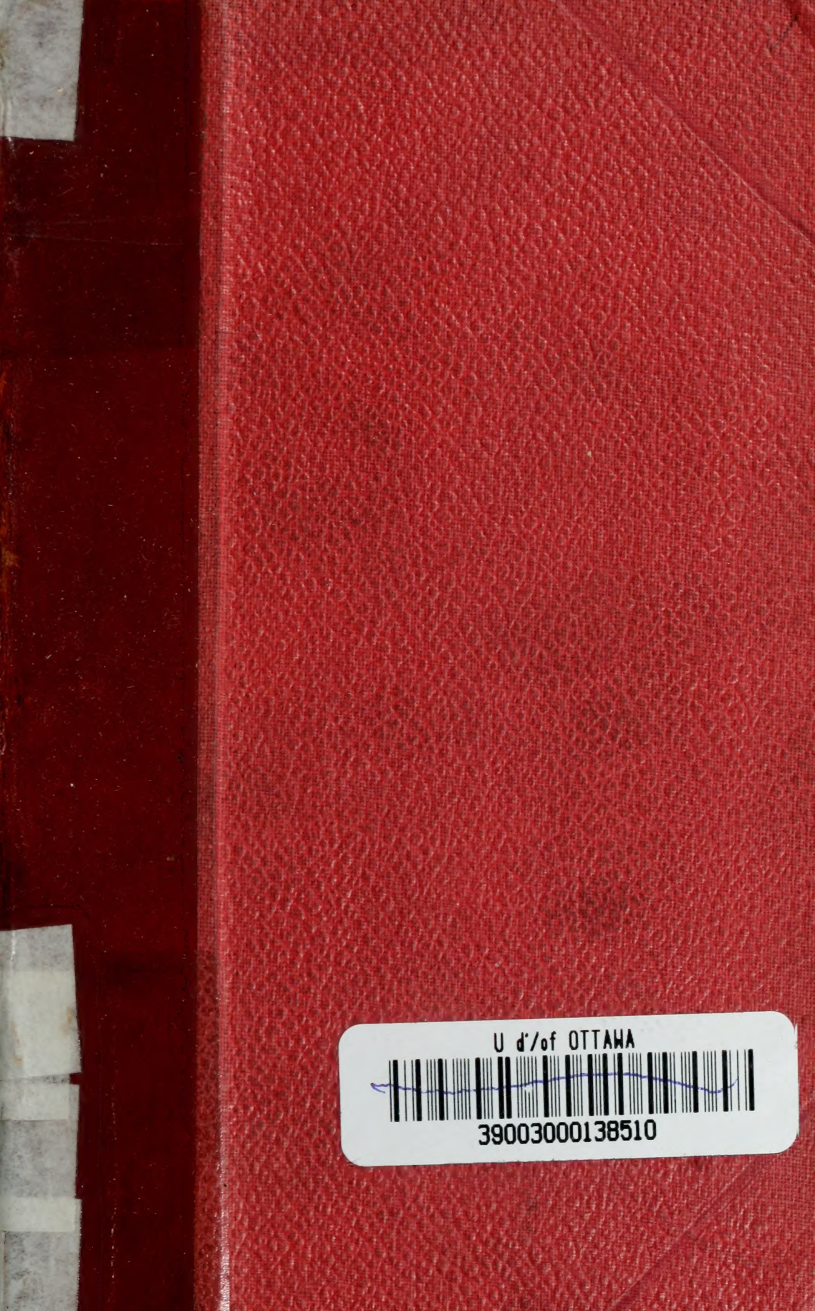

U d'/of OTTAWA
39003000138510



À Monsieur Lavisse,
de l'Académie Française,
Hommage de l'auteur,
J. Wirth



# MONSEIGNEUR COLMAR

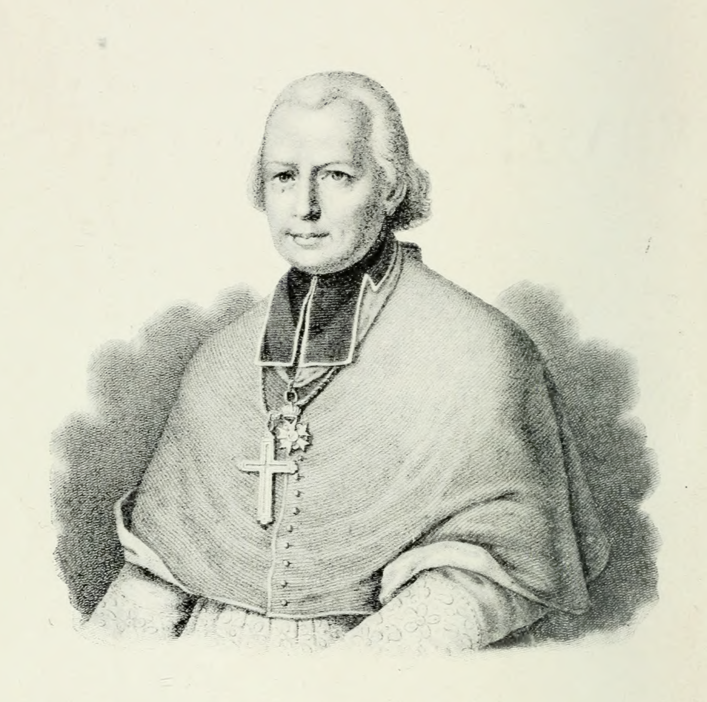
## ÉVÊQUE DE MAYENCE

### 1760-1818

DU MÊME AUTEUR

---

**Le Maréchal Lefèbvre**, Duc de Dantzig (1755-1820). Un volume in-8 avec portraits.................... 7 fr. 50



JOSEPH-LOUIS COLMAR

Évêque de Mayence (1760-1848).

JOSEPH WIRTH



# MONSEIGNEUR COLMAR

## ÉVÊQUE DE MAYENCE



1760-1818




PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1906

# AVANT-PROPOS

Ce nom d'un de nos compatriotes est à peu près inconnu de nos jours, en dehors des personnes versées dans l'histoire ecclésiastique de l'Alsace. Aucun des nombreux dictionnaires biographiques de cette province n'en fait mention. Le souvenir de l'évèque Colmar est pour ainsi dire effacé, et il n'y a pas quatre-vingt-dix ans qu'il est mort. Il en fut de même de l'abbé Liebermann, le célèbre théologien, avant que M. le chanoine J. Guerber eût publié la vie de cet ami de Colmar, et son collaborateur pendant près de trente ans. Tant les luttes et les bouleversements de ces derniers temps ont mis à l'arrière-plan, et fait oublier les ruines et les persécutions de la grande Révolution et de l'Empire.

Et cependant, parmi les membres si nombreux du clergé, tant de l'Alsace que de la rive gauche du Rhin, qui ont combattu et souffert

pendant la terrible tourmente de la Révolution, et se sont distingués par leurs vertus et leurs talents, les dangers qu'ils ont courus, les privations qu'ils ont endurées et les graves événements auxquels ils ont été mêlés, ces deux Alsaciens tiennent certainement le premier rang.

Je l'avoue en toute sincérité, le nom de Colmar m'était complètement inconnu, avant les recherches auxquelles j'ai dû me livrer pour écrire la vie du maréchal Lefèbvre. Celui-ci, après avoir fait la connaissance de l'abbé Colmar lors du voyage de ce dernier à Paris, en 1802, entretenait les meilleures relations avec l'illustre évêque de Mayence, pendant les divers séjours que le maréchal fit dans cette ville, et est resté son ami. La biographie de Colmar, publiée à Mayence par Sausen en 1836, et le livre si documenté et si instructif que le chanoine Guerber a consacré à l'abbé Liebermann, avaient attiré mon attention sur la haute valeur et le mérite de ce prélat et de son ami, ainsi que le bien opéré en commun par eux en Alsace et dans la vallée du Rhin, pendant ces temps de troubles. Et, en effet, la vie de Col-

mar a été tellement mêlée à celle de Liebermann que l'histoire ne saurait les séparer. Il en fut de même de l'abbé Humann, son parent par alliance, enfant de Strasbourg comme lui, son secrétaire particulier depuis 1802, son ami et son confident pendant seize ans, et un de ses successeurs sur le siège de Mayence.

On me croira sans peine si je dis avoir été agréablement surpris, en découvrant que les trois représentants les plus illustres de l'Église catholique, dans cette région et à cette époque, étaient trois enfants de l'Alsace.

Une chose à signaler encore, c'est l'action féconde et la grande influence exercées sur les bords du Rhin, par les nombreux prêtres alsaciens réfugiés en Allemagne pendant la Révolution, et, plus tard par les curés fidèles que les persécutions de l'évêque Saurine avaient jetés dans les bras de l'évêque Colmar, à Mayence, ainsi que par les jeunes prêtres formés dans le grand séminaire de cette ville, fondé par lui et dirigé pendant vingt ans par Liebermann.

L'histoire de Colmar renferme des leçons instructives et réconfortantes à la fois. L'heure

présente est triste pour les amis de la liberté de l'Église en France. A ceux qui seraient tentés de désespérer, il suffira de mettre sous les yeux le tableau des temps bien autrement troublés où vécut le saint prélat, et des difficultés qu'il eut à surmonter.

Du bon grain semé par ces pasteurs d'élite sortirent ces générations d'hommes énergiques, dont l'union finit par triompher des divers assauts, livrés par les princes allemands à l'Église dans le courant du XIX[e] siècle, et en dernier lieu par forcer Bismarck à renoncer à son *Kulturkampf*. On sait que ce succès est dû en grande partie aux luttes soutenues, pendant vingt ans, par le célèbre évêque de Ketteler qui, « au courage et à la piété de Colmar, un de ses prédécesseurs, joignant la vigueur d'un athlète et l'ardeur d'un apôtre, sut maintenir haut le drapeau des libertés chrétiennes dans les provinces rhénanes, et, par contre-coup, en Alsace. Le grand et le petit séminaire de Mayence avaient été fermés en 1829, avant la nomination du successeur de Colmar. Mais il leur resta un mérite inappréciable, c'est d'avoir formé une

nouvelle génération d'hommes, tant ecclésiastiques que laïques, sur lesquels Mgr de Ketteler pouvait s'appuyer plus tard, dans sa lutte pour les libertés de l'Église, et dans son action si féconde sur la vie religieuse et la vie sociale [1]. »

L'exemple de Colmar montre également combien est puissante sur les âmes l'action du clergé, lorsqu'il se distingue par une réelle connaissance des hommes, un dévouement absolu, une grande charité, un amour sincère pour les enfants et un rare désintéressement ; le tout fortifié par une piété profonde et éclairée.

Pour tous ces motifs, nous avons cru faire une œuvre utile, en faisant connaître aux lecteurs français les traits les plus saillants de la belle vie de l'évêque Colmar, de celle de ses deux collaborateurs, sans oublier Mlle Louise Humann, sa fille spirituelle de sainte mémoire, enfants de l'Alsace qui, tous les quatre, font honneur à la province qui les a vus naître.

1. Le chanoine Joseph Selbst, de Mayence.

# MONSEIGNEUR COLMAR

## ÉVÊQUE DE MAYENCE

### 1760-1818

---

## CHAPITRE PREMIER

### LA GENÈSE D'UN GRAND ÉVÊQUE.

Famille et enfance de Colmar. — Ses études et son entrée au grand séminaire. — Ses relations avec Liebermann. — Les professeurs du séminaire et action des prédicateurs Jeanjean et Moser sur les séminaristes. — Ordonné prêtre, Colmar est nommé professeur au Collège royal. — Son action à Strasbourg comme prédicateur et vicaire libre d'une paroisse. — Son dévouement pendant la Terreur et les persécutions religieuses. — Dangers auxquels il était exposé. — Travestissements adoptés pour visiter les malades et administrer les sacrements. — Mlle Louise Humann le seconde dans son apostolat. —

Les prêtres-missionnaires cachés en Alsace. — Les martyrs à Strasbourg et dans la Basse-Alsace. — Séjour de Liebermann en Allemagne. — Son retour en Alsace et son dévouement.

Joseph-Louis Colmar naquit à Strasbourg, le 22 juin 1760. Son père exerçait dans cette ville les modestes fonctions de professeur de langues (Sprachlehrer), après avoir été attaché, pendant plusieurs années, à l'école militaire de Brienne, où il avait eu le jeune Bonaparte comme élève. Homme instruit et foncièrement honnête, c'était une de ces figures vénérables et imposantes, telles qu'on en voit souvent sur les portraits de famille du XVIII^e^ siècle [1]. Il eut une grande part à l'éducation de cet enfant privilégié. L'influence exercée sur lui par sa mère, Élisabeth Graeff, d'origine alsacienne, femme pieuse de grand caractère, ne fut pas moindre. Doué d'une intelligence précoce, d'un naturel vif et éveillé,

1. Son père, Jean Colmar, bourgeois et professeur de langues à Strasbourg, était un homme distingué tant par son extérieur digne et imposant que par ses sentiments religieux. Il atteignit un âge très avancé et eut le bonheur d'assister, à l'âge de 84 ans, à la cérémonie du sacre de son fils à Paris, comme évêque de Mayence. Outre ce fils, il eut trois filles dont l'une épousa le commerçant Carl de Strasbourg; une autre, la veuve Chéri, dirigea le ménage de son frère à Mayence jusqu'à sa mort. (*Histoire du diocèse de Spire*, par Remling.)

il passa son enfance au sein de sa famille, et montra, dès ses premières années, de grandes dispositions pour l'étude.

Lorsqu'il fut en état de suivre avec profit les classes du collège royal, l'enfant y fut admis comme externe, et dès le début se montra, par son caractère sérieux et son application, le digne fils de son père. Son amour de la retraite permettait aux siens d'avoir les plus belles espérances pour l'avenir. Du premier jour qu'il entra en classe, Joseph fut le travailleur tel qu'il s'est montré toute sa vie. Assidu, ce n'est pas assez dire, acharné au labeur de l'écolier, l'enfant ravissait ses maîtres et étonnait ses condisciples.

Sous la direction de son père qui lui servait de répétiteur, l'élève fit des progrès rapides dans les langues, d'abord dans la langue française qui était celle de la famille, dans l'allemand, ainsi que dans le latin et le grec. Chose surprenante, l'enseignement de la langue grecque avait fini par être bien négligé, en France, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Si le jeune Colmar parvint à posséder à fond cette langue, au point d'être chargé du cours de grec, lorsqu'il fut nommé professeur dans son

ancien collège, il le devait aux leçons de son père, helléniste distingué.

De bonne heure l'homme se révéla dans l'enfant.

Élève, il ne connaît que le chemin du collège et de l'église. Lorsque, au sortir du collège, ses camarades veulent l'entraîner pour prendre part à leurs ébats, Colmar court de toute la vitesse de ses jambes au logis paternel, pour reprendre ses livres, ses meilleurs amis et son unique distraction. Avec cela, d'un caractère franc et aimable, toujours de bonne humeur, aucun élève ne montre plus d'entrain pendant les récréations dans la cour du collège.

« Colmar, dit son historien, était un des élèves les plus vifs de son âge. Cette vivacité le poussa à organiser, pendant les récréations, un concours parmi ses camarades pour savoir qui pourrait regarder le plus longtemps le soleil en face ; ce qui lui occasionna plus tard une faiblesse de la vue, dont il eut à souffrir toute la vie. »

Avec cela, pieux comme un ange, vertueux comme on le raconte des meilleurs écoliers dont on a écrit l'édifiante vie, nul ne s'étonnait de lui entendre répéter cette parole qui ne variera

jamais sur ses lèvres d'adolescent : « Moi, je veux être prêtre ! » A la grande joie de ses parents, c'est vers le sacerdoce que l'enfant orientait de bonne heure toutes ses aspirations et tous ses efforts.

Après avoir terminé des études solides et brillantes, Colmar entra en 1780 au grand séminaire, dont les bâtiments étaient contigus au Collège royal. Là, il se lia d'une étroite amitié avec Liebermann, de Molsheim [1], élève de l'ancien collège des Jésuites de cette ville, amitié qui dura toute la vie. Au grand séminaire, tous les deux s'étaient enthousiasmés pour les études ecclésiastiques. Lorsque Liebermann eut obtenu le titre de docteur en théologie (1783), son ami applaudissait des deux mains, et l'année suivante ce dernier conquit le même grade.

Le grand séminaire de Strasbourg possédait alors des professeurs éminents. L'évêque, prince de Rohan Guéménée, en avait confié la direction à Jeanjean [2], savant distingué et célèbre prédicateur. Celui-ci, après avoir conquis le grade de docteur, fut nommé recteur de l'Université,

1. Son père était instituteur dans cette petite ville.
2. Jeanjean, élevé gratuitement au collège des Jésuites de Molsheim, était le fils d'une pauvre famille de Schlestadt.

fonction qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée au début de la Révolution. Le directeur, qui avait entendu parler des connaissances de Colmar et des espérances que promettait le jeune clerc, l'accueillit avec une grande bienveillance.

« Jeanjean était un homme d'une intelligence rare, d'un caractère affable, d'une tendresse qui gagnait les cœurs des élèves. Son maintien digne, sa physionomie imposante, sa voix claire et expressive, exerçaient un véritable charme sur ceux qui l'entouraient. Il avait une aptitude à développer chez les jeunes clercs, avec la piété et le zèle des âmes, une très haute idée de la dignité sacerdotale et des devoirs qu'elle impose. Colmar et Liebermann se mirent sous la direction du supérieur, se modelèrent sur son exemple, et avant sa mort le vieillard bénit ses deux fils qu'il avait animés de son esprit et qui, par le succès obtenu dans le ministère des âmes où ils avaient débuté, dépassaient les espérances qu'il avait conçues d'eux [1]. »

Parmi les professeurs qui secondaient le supérieur, il faut citer le théologien *Louis, professor*

1. *Vie de Liebermann*, par le chanoine Guerber.

*primarius* pendant vingt ans, syndic de la Faculté de théologie, savant et profond; *Moritz de Ferres* et *Gerber*, *Saettler*, professeur de morale, le directeur *Moser*, célèbre prédicateur, tous des hommes de grande valeur. A ce nombre il faut joindre *Hirn*, *Dietrich* et *Saint Quentin* avec *Brendel*, le futur évêque constitutionnel de triste mémoire, qui enseignaient la théologie, la morale, le droit canon et l'exégèse, dont les cours étaient divisés en trois années.

Il est superflu de faire ressortir combien le régime et les exercices spirituels du grand séminaire contribuèrent à développer et à consolider, chez Colmar, l'esprit ecclésiastique et tout le fond de piété et d'abnégation qu'il suppose.

A cette époque, la vie au séminaire reçut une vive impulsion par les sermons de Jeanjean et de Moser à la cathédrale. Le premier captiva les auditeurs par sa physionomie sympathique, souvent ses auditeurs versaient des larmes dès qu'il paraissait en chaire, et avant qu'il eût ouvert la bouche, tellement tout son maintien était expressif ; l'autre ébranla les âmes par la force irrésistible de son exposition et sa voix de tonnerre. Jeanjean prècha tous les dimanches, et

les séminaristes assistèrent régulièrement à ses sermons, pour entendre le prédicateur qui devait leur servir de modèle. Colmar se passionna pour ce genre de sermons. Son ami Liebermann, au contraire, s'attacha au genre de Moser, qui s'abandonna au torrent de son éloquence et de son enthousiasme. « Depuis Geiler et Tauler, Strasbourg n'avait pas entendu une telle voix : les catholiques comme les protestants se pressaient autour de sa chaire. » (Le chanoine Guerber).

La manière de prècher de ces Alsaciens rappelait déjà l'esprit et le feu français. Ces qualités ne tardèrent pas à se propager par l'exemple des prédicateurs que les évèques de Strasbourg avaient fait venir de l'intérieur de la France, et qui, pour le fond comme pour la forme, surpassaient tous ceux que l'Alsace et l'Allemagne pouvaient présenter. De ce nombre fut l'ex-père Beauregard, dont la voix puissante avait fait trembler la cour de Versailles. Le supérieur avait pris ses mesures pour faire servir ces orateurs célèbres à l'instruction de ses séminaristes. Grande fut l'influence de ces prédicateurs sur les jeunes auditeurs ; ils apprirent ainsi à allier la force à la grâce, la vivacité et la clarté

françaises à la touchante simplicité allemande. C'est ainsi que se développèrent chez Colmar, ses dispositions pour l'éloquence de la chaire. Il suffit, pour reconnaître cette affinité, de relire ses sermons, dont on a dit avec raison qu'ils rappellent la tendresse et l'onction de Fénelon.

Telle fut l'origine de cette légion de bons prédicateurs que produisit l'Alsace, et dont la succession s'est continuée jusqu'à nos jours. Nous verrons plus tard l'influence que les prêtres alsaciens exercèrent sur l'éloquence de la chaire dans les provinces rhénanes, après la nomination de Colmar comme évêque de Mayence. Il est reconnu que, dans aucun diocèse de France, on ne rencontre autant de prédicateurs remarquables que parmi le clergé du diocèse de Strasbourg, chez lequel se retrouvent les qualités du caractère alsacien, caractère qui a été si bien dépeint par Mgr Gonindart [1].

« Cette race dont la physionomie morale est facile à saisir, a pour trait spécial la vigueur. Elle ne recule jamais devant la lutte, elle n'hésite jamais à corroborer de ses actes l'affirmation de ses principes. On la voit poursuivre avec

1. Oraison funèbre de Mgr Freppel, 9 février 1892.

d'autant plus de ténacité ses plans, qu'il n'y a rien de chimérique ou d'irréfléchi dans leurs conceptions. Parleurs calmes et infatigables, judicieux dans leurs vues et dans leurs démarches, susceptibles d'enthousiasme même sous des dehors graves et contenus, ils maîtrisent tout écart de pensée, toute hyperbole de langage, et se tiennent en garde contre tout essai aventureux, toute tentative démesurée ou mal combinée. Le sens chrétien qui les pénètre profondément, ajoute à propos la piété à leur foi. Leur cœur est hospitalier comme leur foyer. Pas de défection dans leur attachement une fois qu'ils l'ont donné à bon escient ; c'est la fidélité intransigeante. En un mot, ce sont des intelligences sérieuses au service de cœurs généreux. »

Ordonné prêtre le 20 décembre 1783, par les mains de Louis de Tussances, évèque *in partibus* suffragant du Cardinal de Rohan, Colmar fut nommé professeur au Collège royal de Strasbourg, où il ne tarda pas à se faire connaître par la nouvelle impulsion qu'il sut donner à l'étude du grec et de l'histoire nationale. Le jeune prêtre ne se consacra pas seulement à ses élèves ; son zèle apostolique le poussa à se

dévouer, en dehors de sa classe, au salut des âmes comme vicaire de la paroisse Saint-Étienne, fonction qu'il remplit gratuitement. Outre les fatigues que lui imposèrent le catéchisme des enfants, les sermons et la visite des malades, il accepta encore la charge d'aumônier de deux régiments allemands, au service de la France et alors en garnison à Strasbourg [1]. Il prêcha également souvent dans la chapelle du collège.

Dès la première année, il montra un véritable talent de prédicateur ; aussi son zèle fut-il mis à contribution par les curés de la ville et des environs, comme le prouvent nombre de ses sermons de cette époque qui ont été conservés. Ses journées furent ainsi bien remplies, et il put dire en toute vérité à son ami Liebermann : « quelle satisfaction intérieure on éprouve lorsque, fatigué du travail de la journée, on vient se reposer sur son lit ! Avec quel bonheur on recommence le travail accompli ! Oui, je le

1. C'étaient les régiments d'Alsace et de Hesse-Darmstadt. Le premier était commandé par le duc Palatin des Deux-Ponts qui devint plus tard roi de Bavière, sous le nom de Maximilien Joseph. Colmar parle de lui, dans une lettre du 1er janvier 1818 : « J'ai eu l'occasion, comme jeune prêtre, d'admirer et d'aimer les sentiments religieux et la grande bonté du duc Maximilien, à Strasbourg, où naquit en son palais le roi Louis Ier, le 25 août 1786. »

sens, Dieu récompense surabondamment, dès maintenant, et soutient ceux qui travaillent pour lui ! »

Il prèchait avec facilité dans les deux langues; le français lui était plus familier que l'allemand; il le parlait sans accent. Cet avantage, il le devait à sa famille, et surtout à son père qui avait débuté comme professeur dans l'intérieur de la France.

Chose à remarquer, à cette époque, en Alsace, le français n'était pas encore la langue de l'enseignement, mais bien l'allemand; et dans les séminaires comme dans les classes supérieures des anciens collèges des Jésuites, les leçons se donnaient en latin. Ainsi le condisciple de Colmar, le célèbre Liebermann, qui devint plus tard le supérieur de son grand séminaire à Mayence, et qui avait fait ses études au collège de Molsheim, qui venait de remplacer l'ancien collège des Jésuites, n'arriva jamais à posséder complètement le français, et refusa sous la Restauration le diocèse de Metz, parce qu'il ne se sentait pas de force à prêcher en cette langue. Par contre, il écrivait le latin avec plus de facilité que le français.

Cela ne veut pas dire qu'il ait échappé à l'ac-

tion des prédicateurs français. « En examinant les sermons prononcés en 1785, par l'abbé Liebermann, on constate l'influence que ces prédicateurs, qu'il avait entendus comme séminariste, avaient exercée sur le jeune prêtre. Ses sermons se distinguent par la clarté et le mouvement, un style riche et élégant. Plus tard, lorsque l'âge aura calmé le sang du prédicateur, et que, à Mayence, l'esprit allemand, par son sérieux et sa nature simple, lui aura fait perdre l'élégance du style et les fleurs françaises, la parole de Liebermann coulera moins vive, et pour cela ne produira plus le même effet. Il est intéressant de constater ces divers changements opérés, sur la même personne, par l'esprit français et l'esprit allemand [1]. »

Mais revenons à Colmar. Celui-ci passa ainsi, sans bruit et sans interruption aucune, huit années consacrées aux mêmes occupations, et le jeune abbé était devenu un prêtre sérieux, expérimenté, respecté de tous, du peuple comme des grandes familles. Adoré de ses élèves, qu'il avait su gagner par les succès de ses leçons et son caractère ouvert et sympathique, il était

1. Le chanoine J. Guerber.

devenu populaire dans la ville par ses sermons, ainsi que par sa vie édifiante. Ses travaux augmentèrent encore par le départ de Liebermann, qu'une santé compromise avait forcé de renoncer à ses fonctions à Strasbourg, et de demander la paroisse d'Ernolsheim, près de Molsheim, où sa mémoire est encore en grande vénération. Le départ de son ami attrista beaucoup Colmar.

La Révolution allait bientôt soumettre à de rudes épreuves le zèle et l'existence de ces deux prêtres.

Survinrent les persécutions et le décret du 24 mai 1792, qui menaçait de déportation les prêtres récalcitrants, qui refuseraient de prêter le serment à la Constitution civile du clergé. A Strasbourg, sur soixante ecclésiastiques, trois seulement prètèrent le serment constitutionnel, et, dans tout le Bas-Rhin, il n'y eut que trente-quatre prêtres assermentés sur trois cent soixante-dix réfractaires.

Un grand nombre de prêtres alsaciens passèrent le Rhin, et ne tardèrent pas à contribuer à relever la foi en Allemagne, par leurs sermons et leurs exemples. A la même époque, notre province fut envahie par une foule de mauvais

prêtres allemands, ayant le célèbre Euloge Schneider à leur tête. Ils avaient été appelés par Dietrich, maire de Strasbourg. Arrivé dans cette ville le 12 juin 1791, Schneider nous apprend qu'il avait, à lui seul, décidé plus de cent Allemands à venir en Alsace. De ce nombre furent : *Hammerer, Butenschœn, Cotta,* un prince de Hesse, *Stamm, Thadœus Deresser, Dorsch,* professeur et chanoine à Mayence, qui fut chargé de l'enseignement de la Morale à Strasbourg ; *Schwend,* un jeune prêtre de Trèves, qui avait été professeur de théologie, et fut nommé vicaire apostolique. A ce nombre il faut ajouter six des principaux professeurs de Bonn, de Trèves et de Mayence, et plusieurs de leurs meilleurs élèves qui suivirent leur exemple.

Par un contraste qui mérite d'être signalé, nous verrons plus loin l'action féconde exercée, dans le diocèse de Mayence, par les prêtres alsaciens exilés, ainsi que par les nombreux élèves originaires de l'Alsace, formés au grand séminaire de cette ville.

Mais reprenons notre histoire. Colmar, comme tant de prêtres, avait passé le Rhin et s'était établi à Fribourg, mais pour quelques jours seulement. Après s'être retrempé par la prière et pré-

paré à la mort, ne pouvant se résoudre à abandonner les fidèles au moment du danger, il revint résigné à tout dans sa ville natale, où il resta caché. Les fidèles, de leur côté, avaient une confiance entière en la prudence du courageux prêtre pour éviter tout ce qui aurait pu les compromettre. Enfant de la ville, il y comptait beaucoup d'amis qui, tout en ne partageant point ses opinions, respectaient en lui l'aimable compatriote toujours prêt à rendre service ; pour cela il était moins exposé qu'un autre à la trahison. Connu partout par sa piété et ses travaux apostoliques, il avait su gagner l'estime générale. D'un autre côté, son élan tout français, son esprit fécond en ressources, et sa grande connaissance des hommes, lui permirent de prendre toutes les formes pour remplir son ministère. Doué d'un courage inébranlable, résigné à tout, il aurait considéré comme une lâcheté d'abandonner, au moment du danger, une cause à laquelle il s'était voué aux jours de tranquillité !

« Nul apostolat ne fut plus fécond en aventures de tout genre que celui du pieux et éloquent abbé Colmar. Dieu seul sait le nombre de fidèles qu'il a fortifiés pendant sa périlleuse mission, des pécheurs qu'il a réconciliés, des mou-

rants qu'il a munis des secours de la religion, pendant que les prisons regorgeaient de suspects, et que le Tribunal révolutionnaire prononçait ses terribles sentences. Il y avait peu de réduits dans Strasbourg que Colmar n'eût visités. Il dut multiplier ses stratagèmes, varier son plan de campagne et changer sans cesse de déguisement, pour se soustraire à toutes les dénonciations et à toutes les recherches[1]. » C'est ainsi qu'il lui fut possible d'échapper à tous les dangers qui menaçaient sa vie, « grâce à la protection divine », comme il ne cessait de le répéter.

Qu'on me permette de citer quelques exemples pour montrer combien étaient grands ces dangers. A chaque instant il était exposé à une mort certaine. Tous les moyens étaient employés pour découvrir les prêtres cachés, et ceux qui étaient pris étaient traînés à l'échafaud.

Il n'ignorait pas qu'une prime de mille écus était promise à qui le livrerait, mort ou vif. A maintes reprises, des soldats conduits par des espions, envahirent les maisons où l'on disait qu'il était caché. Il vivait ainsi dans les alarmes

1. L'abbé Winterer. *Les Persécutions religieuses en Alsace.*

et tremblait, non pour ses jours dont, dès le début, il avait fait le sacrifice, mais pour les âmes pieuses qui lui avaient préparé un asile dans leur demeure. La confiscation des biens et la guillotine : tel était le sort de ceux chez lesquels un prêtre non assermenté était découvert.

Afin de pénétrer dans les maisons, pour visiter et administrer les malades, dire la messe ou consoler les fidèles, il sortit travesti tantôt en officier, tantôt en garde national, et adopta toute espèce de vètement qui lui permît de remplir son ministère sans être reconnu. Il put ainsi passer impunément devant les policiers.

Un dimanche, il avait dit la messe dans un grenier ; l'autorité l'ayant appris avait donné ordre aux agents d'envahir la maison vers le soir. Travesti en officier, il leur échappe et animé d'un nouveau courage par le danger qu'il vient de courir, il visite encore six malades dans la même nuit.

« L'uniforme de soldat qu'il avait adopté faillit lui jouer un mauvais tour. Comme il traversait un jour la ville, travesti en général, il arriva à une place où étaient réunis des groupes de soldats, mécontents de ce qu'on ne leur avait pas

payé la solde arriérée. A l'aspect de Colmar qu'ils prenaient pour le général Moreau, ils l'environnèrent en réclamant avec colère ce qui leur était dû. Ils menaçaient même de le retenir prisonnier, lorsque survint un officier qui, ne connaissant pas Colmar, réussit à les calmer, en leur déclarant qu'il allait être donné suite à leurs réclamations. Colmar s'esquiva, mais renonça désormais à l'uniforme de général.

Après avoir échappé vingt fois aux plus grands dangers, il avait failli être victime du plus infâme guet-apens. La Providence le protégea d'une manière visible. Une femme l'avait fait demander pour être administrée, se disant dangereusement malade. Il est rencontré dans la rue par un bourgeois protestant qui, en l'interpellant par son nom, lui demande où il se rendait. Se voyant reconnu, Colmar n'hésite pas à lui avouer qu'il allait chez une malade, dont il lui dit le nom. Le brave homme lui révèle le plan des misérables qui, pour gagner les mille écus promis à qui le livrerait, l'avaient fait appeler dans leur maison, où étaient cachés des soldats pour s'emparer de lui.

Un ami de Colmar, officier du régiment d'Alsace à Strasbourg, raconte le trait suivant :

« Un dimanche je reçus de lui un billet me disant de venir à son secours, comme étant exposé à un grand danger. L'abbé était caché dans un grenier du boucher Lehmann, où il avait dit la messe et exhorté les assistants. Je partis immédiatement en uniforme, armé de mon sabre et de deux pistolets. Comme je montais l'escalier de la maison, Colmar me reçut dans ses bras, en s'écriant : « Dieu merci, je suis sauvé, mon ami ! »

« Nous prîmes une ruelle, j'endossai le manteau de Colmar et le suivis à une trentaine de pas, la main sur mes pistolets. Nous arrivâmes ainsi au bout de la rue où étaient postés deux coquins chargés de l'arrêter ; mais ils ne le reconnurent pas. Comme je le suivais ils se disposèrent à me saisir, mais je les entendis se disputer et l'un d'eux dire : « mais ce n'est pas lui ! »

« Je rejoignis mon ami dans la rue où il me dit : « J'ai encore à visiter six malades ! Je l'accompagnai pendant ces six visites, et le reconduisis jusqu'à sa porte, lorsqu'il fut mordu au petit doigt par une souris, suspendue par des gamins au cordon de la sonnette ; il me dit en riant : « Quand les hommes ne me poursuivent pas, ce sont les bêtes ! »

C'est un vrai miracle que, pendant cette terrible époque, le digne prêtre ait pu continuer ainsi de jour et de nuit son ministère, et échapper à tous les dangers [1].

A diverses reprises, force fut de reconnaître dans sa préservation, l'évidence d'une intervention surnaturelle. C'est ainsi qu'il lui arriva de perdre un portefeuille chargé d'actes de baptème et de mariage, dont la découverte eût compromis bien des familles. Ce portefeuille fut retrouvé intact le lendemain, sur un escalier qui avait été foulé depuis vingt-quatre heures par des allées et venues incessantes ; et cela, à l'intérieur d'une caserne où l'abbé Colmar avait visité un malade. Que de fois l'entrée de la cachette, dans laquelle il venait de disparaître, fut palpée par des mains homicides, sans pouvoir être reconnue ! [2]

1. « L'abbé Colmar disait souvent la messe dans une maison que la Congrégation des Filles de Charité a convertie depuis en un asile pour les servantes, rue des Échasses, sous le vocable de saint Arbogast. J'étais possesseur du crucifix en cuivre, dont il se servait en administrant les malades, sous toute espèce de déguisement. J'en ai fait don à Mgr l'Évêque de Mayence. » (Communiqué par M. le chanoine J. Guerber.)

2. *Le Révérend Père Théodore Ratisbonne.* Ces détails ont été fournis par ce vénérable prêtre, qui les tient de la bouche de Mlle Louise Humann, collaboratrice de l'abbé Colmar pendant les persécutions.

Les perquisitions donnèrent lieu parfois à des incidents comiques. Qu'on nous permette d'en reproduire un exemple, cité par son biographe.

Un jour des soldats vinrent frapper à la porte d'une maison, où ils supposaient le prètre caché. Travesti en domestique, avec la veste et le tablier traditionnel, il vint leur ouvrir une bougie à la main, et répondit avec calme, lorsqu'on lui demanda si l'abbé Colmar n'était pas caché dans la maison : « Je crois que vous aurez de la peine à le trouver chez nous. » Après avoir fouillé toute la maison sous la conduite du prétendu domestique, ils se retirèrent confus, s'excusant auprès de ce dernier du dérangement qu'ils lui avaient causé.

Une autre fois lorsque, habillé en ouvrier, il revenait de dire la messe, les espions lui ayant demandé quel métier il exerçait, il répondit : « Vous ne voyez donc pas à ma blouse que je suis maçon. » Comme ils lui objectaient qu'il avait les mains bien blanches pour un maçon, « Vous ne voyez donc pas que je viens de les laver, » leur répondit-il en riant.

En dernier lieu, il préférait se travestir en meunier, parce que, disait-il, les passants en

apercevant un homme couvert de poussière et haletant sous un sac de farine, s'écartaient d'eux-mêmes du chemin en l'apercevant.

Et cependant nulle part, en Alsace, le danger n'était plus grand qu'à Strasbourg, où le Tribunal révolutionnaire était en permanence, et où les espions, les propagandistes envoyés par le Comité du Salut public étaient légion, ayant à leur tête le sanguinaire Euloge Schneider, tous aux ordres du dictateur Saint-Just. Les prisons étaient remplies de suspects. De juin 1793 à octobre 1794, le séminaire seul, transformé en prison, avait reçu quinze cent quarante-sept personnes. On connaît les excès commis par l'exécuteur public, qui promenait la guillotine par les campagnes, et les nombreuses victimes de ce monstre. Colmar avait appris qu'à Geispolsheim, le maire Nuss avait été guillotiné avec six habitants, pour avoir donné asile à des prêtres ; le même sort atteignit à Strasbourg deux personnes, pour le même motif.

L'abbé Colmar fut secondé dans ce dangereux apostolat par une jeune fille, une de ses pénitentes, dont il avait discerné l'âme d'élite qui, dans les desseins de Dieu, devait lui être

spécialement confiée. C'était Mlle Louise Humann, femme d'une grande piété et d'un esprit supérieur, qui joua un grand rôle dans l'histoire de l'Église en Alsace, et dont le nom est inséparable de celui de Colmar. Il l'avait d'abord associée à d'autres dames pour la visite des pauvres, des malades et des prisonniers. Sans cesser d'être l'appui des siens, de son père en particulier, Mlle Humann devint bientôt le centre des entreprises charitables de Colmar. Elle partagea ses dangers et son héroïque dévouement, pendant la Révolution. Ces dangers s'accrurent et sa mission devint un véritable apostolat.

Elle avait accompagné le prêtre qui, passant à travers la mort, allait distribuer la communion aux fidèles et aux malades. Sorte de ciboire vivant, elle portait souvent, suspendues à son cou, sur son cœur, dans un étui d'argent, les hosties consacrées, pour les soustraire aux recherches des persécuteurs, dans le cas où l'abbé Colmar, qu'elle suivait à distance, serait tombé entre leurs mains.

Cette enfant prédestinée naquit à Strasbourg, en 1766[1]. Elle était l'aînée de dix enfants, des-

1. Son père était originaire de Fessenheim (Basse-Alsace). — « Qui aurait vu (écrit Mlle Humann en 1883) mon père à l'âge

quels en grandissant, elle fut une seconde mère. Douée d'une intelligence rare, elle acquit presque seule une grande instruction ; elle avait appris le latin pour préparer l'entrée d'un de ses frères au séminaire. Après avoir été l'aide infatigable de ses parents dans l'éducation de leur nombreuse famille, elle entra en 1788, au monastère des Religieuses Notre-Dame. Malheureusement sa santé s'altéra, au point de nécessiter le retour à la maison paternelle. Elle eut le bonheur d'avoir pour directeur de conscience l'abbé Colmar, que des liens de parenté unissaient à la famille Humann.

C'est pendant ces années de persécution qu'une forte et sainte amitié se forma entre M^lle Humann et M^me Thérèse Beck, riche veuve d'un officier de génie, mère de trois jeunes filles, également placée sous la direction de Colmar. Elles résolurent de réunir à leurs filles d'autres

de 12 ans, où il était un enfant de la campagne, cadet de dix frères et sœurs, sans étude comme sans fortune, n'aurait pu penser que de cet enfant sortiraient un homme d'État et un chef de l'Église, un ministre et un évêque. — (*Georges Humann*, Ministre des finances sous Louis-Philippe, et Mgr. *Humann*, deuxième successeur de Colmar à l'évêché de Mayence). — N'aurait-on pas dit : « Comment cela se peut-il ? Et cela a été, et cela est arrivé par les voies admirables de la Providence, et que la prudence de la chair n'aurait jamais imaginées. »

enfants de familles amies, pour faire leurs études. Le projet, approuvé par Colmar, fut mis à exécution et, dans l'année 1795, ces dames ouvrirent dans la rue Sainte-Élisabeth, une maison qui devint bientôt pour les fidèles ce qu'étaient les catacombes aux premiers chrétiens.

« L'Apôtre, traqué de toutes parts, y trouvait souvent un refuge. Les cérémonies de l'Église s'y accomplirent en secret. Bien des jeunes filles purent y faire la première communion, après avoir été instruites et préparées par M^lle Humann qui, gardienne de la Sainte Réserve, sauva plus d'une fois ce pieux trésor, en le cachant sur son cœur [1]. »

Nous verrons plus loin comment M^lle Humann seconda Colmar, qu'elle avait suivi à Mayence, où elle se voua à l'éducation des jeunes filles jusqu'à la mort du saint évêque.

En Alsace, comme à Strasbourg, le peuple catholique ne fut jamais abandonné à lui-même, ni en face des persécutions, ni en face des intrigues du schisme. Depuis la loi sur la déportation, des prêtres dévoués étaient restés dans le pays, cachés mais non ignorés ; ils adminis-

1. Le R. P. Théodore Ratisbonne.

traient en secret les sacrements, instruisaient et encourageaient les fidèles. Ils menèrent ainsi, plusieurs années de suite, une vie semblable à celle des chrétiens dans les catacombes. S'étant organisés en missionnaires dès le début, ils communiquèrent entre eux, d'après les conseils de leurs évêques qui avaient étendu leur juridiction.

On évalue à deux cents les prêtres missionnaires dispersés en Alsace. Il leur était recommandé de former des catéchistes instruits et prudents, qui fussent à même de préparer les enfants à la première communion. Ces fonctions étaient confiées le plus souvent aux instituteurs. Les catéchistes connaissaient le lieu de retraite du missionnaire ; ils entretenaient avec lui des rapports fréquents, le renseignaient, l'appelaient au lit des malades, et lui indiquaient le moment propice où il pouvait reparaître avec quelque sécurité. Alors, dans le lieu le plus reculé, dans une grange, dans un grenier était célébrée la messe, était bénie une union, avait lieu une première communion, étaient baptisés les nouveau-nés. On choisissait les nuits les plus noires, et une heure très avancée ; la messe devait se dire à trois heures du matin. Le

missionnaire était accompagné par son catéchiste, ou par un membre de la famille qui réclamait son secours.

« On n'a peut-être pas assez compris toutes les souffrances et tout l'héroïsme d'une telle vie, continuée pendant de longues années, et acceptée spontanément, sans l'espoir d'aucune récompense que celle que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Être obligé de se dérober toujours aux regards des hommes, ne paraître au dehors que lorsque le devoir et la nécessité l'exigent, traverser alors toutes les intempéries et tous les dangers, être traqué quelquefois jour et nuit, toute une semaine, comme une bête fauve, tel était le sort du prêtre fidèle qui était resté au poste du péril et du devoir [1]. »

On comprend facilement que le nombre des prêtres qui succombèrent, victimes de leur dévouement, dut être considérable.

Que de touchants épisodes dans l'histoire de nos prêtres missionnaires ! Nous n'en citerons qu'un. Le jour même, où Schneider procéda à l'horrible exécution du juge de paix Kuhn [2],

1. L'abbé Winterer.

2. Kuhn était un homme paisible et probe, attaché aux vieilles croyances de ses pères, et, pour surcroît de culpa-

à Epfig, les gendarmes avaient arrêté dans la matinée, dans les rues de ce bourg, un inconnu vêtu en mendiant. Comme l'individu ne pouvait produire de pièces d'identité, il fut conduit dans la prison où se trouvaient Kuhn, ainsi que deux autres victimes de la fureur de Schneider. L'individu ne tarda pas à déclarer aux prisonniers qu'il était prêtre, et qu'il avait employé un stratagème pour leur apporter les derniers secours de la religion. Kuhn et ses compagnons eurent le bonheur de se confesser et de recevoir la sainte communion. Ils bénirent, les larmes aux yeux, leur généreux bienfaiteur, qui n'était autre que l'abbé Hurstel, l'apôtre de Neunkirch, le désespoir des émissaires de la Révolution dans les districts de Schlestadt et de Benfeld. Les trois infortunés prirent le chemin de la guillotine, et le prêtre déguisé fut remis en liberté. La mission, à laquelle la Providence l'avait destiné, était remplie.

bilité, le frère du curé non assermenté de Brumath. Ce fut plus qu'il n'en fallait pour être condamné à mort. Sa femme n'avait pu, au guichet, que baiser la main du martyr et lui demander d'une voix déchirante la dernière bénédiction pour ses enfants. « Mon amie, dit-il à sa femme, résigne-toi et conserve-toi à nos enfants, et bénis avec moi la Providence qui n'a pas voulu me laisser mourir sans les secours de la religion. »

Le 31 mars 1793, jour de Pâques, Colmar pouvait voir par la lucarne d'une mansarde où il était caché, un cortège armé, Schneider en tète et à cheval, conduisant à la Place d'Armes, pour ètre exécutés, trois jeunes cultivateurs de Molsheim et des environs. Le 25 mars, une troupe de jeunes gens, ayant à leur tête le jeune Hortzmann de Molsheim, Laurent Jost d'Avolsheim et Joseph Hummel de Bergzabern, s'étaient rassemblés armés de bàtons en dehors des portes de la ville, pour protester contre la levée en masse qui venait d'ètre promulguée, mais sans commettre d'excès. Les trois jeunes cultivateurs qui appartenaient à des familles aisées, ainsi que leurs complices, furent arrètés et condamnés à mort. L'exécution eut lieu sur la Place d'Armes, où, pour la première fois, le nouvel instrument de supplice avait été dressé.

Pour produire plus d'effet, les condamnés furent conduits à l'échafaud avec un appareil théâtral, destiné à frapper la foule qui, muette et consternée, remplissait la place. Des rubans de crèpe noire entouraient les manches de chemises et les bonnets blancs des malheureux jeunes gens. Leurs complices, tant accusés que condamnés à la prison, durent assister au sup-

plice de leurs chefs. Au pied de l'échafaud et toujours à cheval, Schneider donna lecture de l'arrêt de mort. Les trois jeunes gens montèrent l'un après l'autre à l'échafaud, et moururent avec courage. Colmar put entendre les cris d'horreur poussés par la foule, lorsque le bourreau montra leurs têtes au public.

Du 5 novembre au 13 décembre 1793, en moins de six semaines, Schneider avait fait condamner à mort trente et une personnes, tant à Strasbourg que pendant les tournées du tribunal révolutionnaire, accompagné de la guillotine, à Mutzig, Barr, Obernai, Epfig et Schlestadt. Il fut procédé à ces exécutions avec un cynisme de cruauté que la plume se refuse à décrire. Aussi son nom est-il, depuis plus d'un siècle, le plus abhorré en Alsace.

Le 15 décembre, Colmar ayant appris que Schneider venait d'être arrêté, conçut l'espoir que la Terreur allait prendre fin. En effet, ce jour-là, une foule énorme s'était rassemblée sur la Place d'Armes où était dressé l'échafaud. L'accusateur public parut au milieu d'une escorte de soldats pour être exposé. Il monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud en regardant fièrement la foule. D'habitude Schneider était

coiffé d'un bonnet rouge, garni de fourrures; à la façon des Jacobins il portait la carmagnole, et, par-dessus, la capote bleue de garde national. C'est dans ce costume, moins le bonnet rouge, qu'il s'avança au bord de l'échafaud pour parler à la foule.

Aussitôt les gardes nationaux de s'écrier : « A bas l'uniforme. A bas la cocarde ! » Schneider répondit : « Je ne suis pas condamné. Vive la République ! »

Mais les clameurs s'étendirent à la place entière. Alors Schneider se dépouilla en silence de la capote bleue, et s'approcha du bourreau qui l'attacha à la guillotine. Il y resta deux heures, exposé à tous les outrages; des gamins lui jetèrent des pierres, de la boue ; des femmes, dans le langage imagé du pays, couvraient d'injures le *monstre allemand*.

Tout Strasbourg passa devant l'échafaud, et, le jour même, Schneider fut transporté à Paris. La joie était sur tous les visages ; car chacun espérait que le règne des terroristes était fini. Hélas! l'espérance de l'abbé Colmar, comme celle de tous les braves gens, allait être déçue pour longtemps encore.

Après l'arrestation de Schneider, s'ouvrit, en

effet, la seconde période de la Terreur, signalée à Strasbourg par les exécutions de François Monet, et plus sanglante encore que la première, puisque le chiffre des victimes s'élève à soixante-deux, rien que pour la Basse-Alsace, sans compter un grand nombre de malheureux suspects qui furent transférés dans les prisons de Metz, de Besançon, etc., et dont beaucoup moururent de misère ou par suite de mauvais traitements. L'armée de Custine venait d'être repoussée par les Autrichiens jusque sous les murs de Strasbourg. Le corps des émigrés du prince de Condé occupait Haguenau à leur suite ; un grand nombre d'Alsaciens, réfugiés sur la rive droite du Rhin, avaient repassé le fleuve. A ce moment l'armée de Hoche pénétra en Alsace. Le corps détaché sous les ordres du général Lefèbvre s'empara des redoutes, occupées par l'ennemi dans la forêt de Haguenau. Le 22 décembre, les ennemis furent défaits à Frœschwiller par Hoche et Lefèbvre, et deux jours après, ils furent complètement battus à la bataille de Lembach.

La reprise des lignes de Wissembourg, c'était la fin de la dictature de Saint-Just et de Le Bas. En janvier 1794, ils étaient de retour à Paris.

Leur mission à Strasbourg avait donc duré trois mois.

Ce fut le moment où le régime terroriste s'accusa le plus énergiquement dans le Bas-Rhin. Les exécutions se multiplièrent, elles portèrent principalement sur les émigrés, pris les armes à la main. La guillotine fut en permanence à Haguenau, où l'on s'était emparé d'un grand nombre de réfugiés rentrés en France à la suite des ennemis. De ce nombre furent deux amis de Colmar: l'abbé Beck et l'abbé Saglio.

L'abbé Beck, né à Strasbourg, était vicaire à la cathédrale au moment de la Révolution. C'était un prêtre zélé. Il avait erré quelque temps sur la rive droite du Rhin. Après l'envahissement de l'Alsace par les Autrichiens, l'abbé Beck, n'écoutant que son courage, vint exercer les fonctions d'aumônier à l'hôpital de Haguenau, encombré de malades. Tombé malade lui-même au moment de la retraite des alliés, on voulut le soustraire à tout danger en le conduisant en voiture au delà du Rhin. Mais la voiture fut prise dans la forêt de Haguenau. Transféré à Strasbourg et sa maladie ne faisant que s'aggraver, il se prépara à la mort. Craignant de voir la victime leur échapper, les bourreaux traînè-

rent le mourant à l'échafaud, le 26 décembre à une heure avancée de la nuit.

L'abbé Saglio, de Haguenau, prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, directeur au grand séminaire, eut presque le même sort que l'abbé Beck. Revenu de l'Allemagne pour servir les nombreux malades à l'hôpital de sa ville natale, il y fut atteint de l'épidémie qui y régnait, et fut couché presque mourant dans une voiture qui devait le conduire au delà de la frontière. Mais la mort prévint, cette fois, les persécuteurs. L'abbé Saglio rendit sa belle âme à Dieu, entre les bras de sa sainte mère, au milieu de la forêt de Haguenau. Il n'avait que vingt-sept ans.

L'abbé Colmar pleura la mort de ses deux amis; mais quelle ne fut pas son émotion en apprenant l'arrestation d'un de ses collaborateurs de Strasbourg, qui était resté fidèle à son poste au plus fort de la Terreur, et fut comme lui l'ange de Strasbourg. C'est l'abbé Henri *Wolbert*, de Châtenois, vicaire à la cathédrale, et une des plus nobles figures du martyrologe de la Révolution.

Il avait été appelé, le 30 mars 1794, auprès d'un malade qu'on disait agonisant. Il ne crut

pas devoir attendre la nuit, et se rendit aussitôt à l'appel. Un déguisement mal choisi le fit reconnaître, et il fut arrêté. Devant le tribunal l'accusé parla en prêtre résolu à mourir. Il fut condamné à mort, et monta sur l'échafaud sans hésitation. Avant de présenter sa tête à l'instrument, il se tourna vers les assistants et les bénit.

Les deux saintes filles de Strasbourg, Catherine Martze et Marie Kaiser qui avaient donné asile à l'abbé Wolbert, furent heureuses de mourir avec lui. L'une d'elles avait dit quelques jours auparavant, lorsqu'on l'avertit du danger qu'elle courait : « Il n'y a pas de chemin plus direct pour le ciel que le martyre. »

C'étaient les derniers instants de la Terreur ; mais les arrestations et même les exécutions ne cessèrent point pour cela.

« Au commencement de 1797, il y eut quelque relâche dans la persécution contre les prêtres, et les églises se rouvrirent ; mais ce répit ne dura guère. Le 18 fructidor (4 septembre), amena une terrible recrudescence, pendant laquelle l'abbé Colmar fut plus d'une fois au moment d'être surpris ; sans que la certitude de l'échafaud arrêtât jamais son zèle. Il péné-

tra même dans la prison de son confrère, l'abbé Stark, afin de le préparer à la mort qu'il allait subir, pour avoir exercé le saint ministère [1]. »

Au milieu de ces tourments, Colmar n'avait reçu des nouvelles de son ami d'Ernolsheim qu'à de longs intervalles. Le bien opéré dans sa paroisse par Liebermann avait été considérable ; il y jouissait de l'estime générale lorsque survint la Révolution. Il fut obligé de se cacher. Le décret du 24 mai 1792 menaçant de déportation les prêtres récalcitrants, cinq cent quatre-vingts d'entre eux du diocèse de Strasbourg passèrent le Rhin. Liebermann fut du nombre.

A Ettenheim, le cardinal de Rohan accueillit avec bonté les fugitifs, et leur procura les moyens de s'établir dans le pays. Il montra une telle grandeur d'âme et une telle générosité à l'égard des prêtres exilés, qu'elles firent oublier ses fautes passées. Le cardinal confia à Liebermann la direction de l'institution, établie au couvent Allerheiligen, plus au nord sur un plateau de la Forêt Noire, où étaient réunis les séminaristes de Strasbourg qui avaient pu s'échapper.

1. *Notice sur le portrait de Mgr. Colmar*, par l'abbé de Régny.

Il y séjourna trois ans, pendant lesquels il commença son célèbre traité de théologie. Un deuxième séminaire avait été ouvert en même temps au château de Wolfsau, près de Trêves.

« La terrible tempête n'ébranla jamais, dans l'âme du clergé fidèle, la certitude du triomphe, qui était la force des prètres-missionnaires, et l'espérance des prètres exilés. Cette certitude était telle que les jeunes lévites, chassés d'abord de leurs séminaires et ensuite de leur pays, se firent ordonner partout où ils pouvaient être reçus, afin d'être prèts à répondre au premier appel de l'Église. On fonda même deux séminaires en Allemagne, dans le but de former de jeunes prètres pour l'Alsace et pour la France. Ces séminaires étaient très pauvres ; ils ne pouvaient recevoir qu'un nombre fort restreint d'élèves, et ceux-ci étaient condamnés aux plus dures privations. Néanmoins le nombre des élèves fut toujours au complet, et les séminaristes acceptaient avec joie les sacrifices qui leur étaient demandés [1]. »

Après la chute de Robespierre, bien que tout péril ne fût pas encore écarté, Liebermann revint à Ernolsheim : mais bientôt les persécu-

1. Abbé Winterer.

tions du Directoire, devenues plus violentes que les précédentes, le forcèrent à se cacher de nouveau. Les dangers furent plus grands que jamais. Les prisons se remplirent de prêtres; plusieurs furent exécutés. Une trentaine de curés des environs de Molsheim avaient été transférés dans l'île de Rhé. Un grand nombre de prêtres se réfugièrent de nouveau de l'autre côté du Rhin. Liebermann resta pour desservir, la nuit, de nombreuses paroisses privées de leurs pasteurs.

Il se tint caché, tantôt dans un village, tantôt dans un autre, pour porter les secours de la religion dans les paroisses privées de leurs curés. « Il avait trouvé, entre autres, à Ernolsheim, dans la maison du tonnelier André Humann, une cachette où il se réfugia souvent. Ce Humann était le frère de Jacques Humann, négociant à Strasbourg, dont les fils devinrent l'un, le ministre des Finances, et l'autre l'évêque de Mayence, l'ami et l'un des successeurs de Mgr Colmar. La femme de ce Jacques Humann, née Schmitt, était une cousine de Colmar [1]. »

1. *Vie de Liebermann*, page 255.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. le chanoine Guerber, le récit émouvant des dangers auxquels Liebermann avait pu échapper, travesti en paysan, revêtu d'une longue houppelande et coiffé d'un large tricorne, et le bien qu'il a pu faire, en visitant la nuit les malades et en disant la messe. Mais rien de plus touchant que le dévouement montré par l'instituteur Muller et sa famille, qui lui servaient de correspondants auprès des fidèles, l'accompagnaient dans ses courses nocturnes, et remplissaient le rôle d'éclaireurs par les chemins de traverse.

Son compagnon ordinaire était l'instituteur. En cas d'empêchement, son fils Louis, garçon dégourdi de quinze ans, le remplaça. Quand on savait les gendarmes dans le pays, sa fille Cécile prenait les devants, portant dans un panier les ornements nécessaires pour dire la messe.

Liebermann aimait à rappeler plus tard le dévouement de cette brave famille, sans oublier la sage-femme Anna Wolf, qui avait baptisé les petits enfants pendant son absence. Il n'en pouvait parler sans émotion.

Les instituteurs en Alsace firent preuve partout du même dévouement, comme le montre l'histoire des persécutions de cette époque. Ils

sont signalés, dans les rapports des comités révolutionnaires, comme des hommes dangereux, en relations avec les prêtres. Aussi beaucoup d'entre eux furent-ils emprisonnés. Le 31 décembre 1793, Sébastien Dietlin, maître d'école à Wolschwiller, fut condamné et exécuté à Colmar, « pour avoir donné asile à un curé exilé et assisté à sa messe. »

Le curé Liebermann passa ainsi trois ans, caché à Ernolsheim ou aux environs, exposé à des dangers continuels. Lorsque les persécutions commencèrent à se calmer dans le courant de 1799, il rejoignit à Strasbourg son ami Colmar, qui était souffrant. Il le seconda comme prédicateur à la cathédrale ; de plus il avait été nommé membre de la Commission chargée d'administrer provisoirement le diocèse.

Bien avant l'exécution du Concordat, le service religieux était régulièrement organisé dans la plupart des paroisses catholiques de l'Alsace. Vers la fin de 1799, l'abbé Colmar prêchait déjà dans la cathédrale de Strasbourg, avant que celle-ci fût rendue officiellement au culte.

# CHAPITRE II

## FIN DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE ET NOMINATION A L'ÉVÊCHÉ DE MAYENCE

Le Concordat. — Colmar et Liebermann, prédicateurs à la cathédrale de Strasbourg. — Respect des fidèles pour Colmar et sa popularité dans la ville.— Il fonde à Strasbourg des écoles et des bibliothèques pour les élèves. — Sa charité à l'égard des malades dans les hôpitaux. — Danger qu'il a couru en soignant un malade atteint de la rage. — Saurine nommé évêque de Strasbourg. — Circonstances qui amenèrent la nomination de Colmar au siège de Mayence. — Son sacre à l'église des Carmélites à Paris. — Son installation à Mayence et double allocution prononcée par Colmar. — Allocution prononcée par le Secrétaire général de la préfecture pendant cette installation. — État dans lequel l'évêque trouva son diocèse. — Ruines causées par la Révolution, les guerres et la sécularisation. — Difficultés que l'évêque eut à surmonter. — Organisation du nouveau diocèse. — Tracasseries du préfet Jean Bon Saint-André.

Enfin, le Concordat conclu par le Premier Consul ayant ouvert les églises partout, la cathédrale de Strasbourg fut rendue définitivement

au culte, le 4 octobre 1801. Colmar y reprit ses fonctions de prédicateur; il fut secondé par Liebermann, qui venait d'être chargé du secrétariat de l'Administration diocésaine. Tous les deux réunirent leurs efforts pour guérir les blessures, portées à tant d'âmes par la Révolution. Les Strasbourgeois accueillirent les deux prêtres avec une confiance filiale. On peut se figurer la joie des familles d'entendre de nouveau la voix de l'abbé Colmar, qui avait été l'apôtre de Strasbourg pendant ces terribles années de persécution. Sa conduite héroïque lui avait acquis toutes les sympathies, et « certes, dit son historien, l'homme le plus populaire de la ville, ce fut Colmar. » Tous les auditeurs versèrent des larmes de joie, en entendant de nouveau sa voix si touchante. Jamais les églises n'avaient été si fréquentées; jamais les fidèles ne s'étaient montrés si généreux pour l'entretien du culte et des œuvres de charité.

La situation de Colmar était changée du tout au tout, comme les circonstances. Respecté et considéré par le peuple presque comme un saint, à cause de ce qu'il avait souffert et des secours spirituels qu'il lui avait portés, il resta à son poste et redoubla d'activité. Rien ne fut

négligé par lui de ce qui pouvait, dans les solennités de la vie chrétienne, servir de réconfort aux fidèles.

Convaincu que le bouleversement des rapports sociaux provenait uniquement de ce que le christianisme avait été regardé comme une chose usée et sans influence sur la constitution de l'État et de la famille, il considéra comme un devoir sacré pour le prêtre de contribuer à reconstituer la société ébranlée. De là ces conférences brillantes qu'il fit, sans interruption, dans la cathédrale, de 1799 à 1802 [1], et dans lesquelles il développa cette idée dominante, tout en variant la forme, que l'État, la famille et chaque homme en particulier, sans le christianisme, étaient privés de toute base morale, et que, sans lui, il n'y avait pas de bonheur à espérer. En appliquant ainsi cette vérité éternelle aux circonstances de l'époque, son action devenait d'actualité et doublement féconde, en appuyant son enseignement par le poids de sa parole et l'aménité de sa personne.

Il n'eût été donné à nul autre de voir ses

1. A partir de cette époque, il ne prêcha plus qu'à la cathédrale, et, par exception, à l'église Saint-Louis.

efforts bénis comme les siens. Qu'on se représente une population pieuse privée depuis tant d'années des secours de la religion, désireuse d'être éclairée, échappée à peine aux tempêtes de la Révolution, et témoin des ruines qu'elle avait causées. Chacun sentait la nécessité d'une restauration, sans se rendre compte des remèdes. Dans ces circonstances un prédicateur tel que Colmar, connaissant à fond la situation et les ruines accumulées, doué au plus haut point d'un jugement clair et pénétrant, devait faire des miracles. Cette période fut, sans contredit, la plus brillante de sa vie.

Sans entrer dans des détails, il suffit de lire ses *Sermons sur l'éducation chrétienne* et la *Charité chrétienne*, pour deviner les résultats obtenus par sa parole [1].

Ne se bornant pas à ses sermons, il joignit

1. Les sermons prononcés par l'abbé Colmar à cette époque, sont considérés encore aujourd'hui comme des chefs-d'œuvre, entre autres les deux sur la *Lecture des mauvais livres*. Des extraits de ces sermons ont figuré dans les Anthologies allemandes, en usage dans les collèges de l'Alsace avant 1870. Colmar les a laissés comme testament à son diocèse : il les reproduisit en effet, en 1818, dans la dernière de ses lettres pastorales. Tous les deux, considérés comme des modèles du genre, pour le fond comme pour la forme, sont encore lus de nos jours avec fruit. Ils viennent d'être réédités, avec quatre autres, à Mayence, en 1902, par le chanoine Selbst.

les actes à la parole, dès qu'il put vaquer librement à son ministère. Il commença par fonder une école pour les catholiques; car la Révolution avait fait disparaître presque tous les établissements d'instruction. Comme il savait par expérience que tous les avertissements contre les mauvaises lectures étaient inutiles, tant qu'on n'offrait de bons livres à la curiosité de la jeunesse et à son désir de s'instruire, il fonda une bibliothèque d'ouvrages choisis qui, circulant de mains en mains, contribuèrent à faire fructifier la semence que l'instruction religieuse avait mise dans les jeunes cœurs. Il va sans dire que les deux institutions, qu'il venait de fonder avec le concours d'amis et de personnes pieuses, étaient gratuites.

Mais la majeure partie de son activité, et aussi la plus fructueuse, fut consacrée comme autrefois à son ministère, et surtout au service des malades, tant militaires que civils. Sans se laisser détourner par le mauvais vouloir ou l'accueil grossier des directeurs et des surveillants, il parvint à obtenir l'entrée libre dans les hôpitaux, où sa douceur sut gagner les cœurs les plus endurcis. Il s'informa auprès des malades de leurs préoccupations, se chargea de leurs

commissions, des lettres qu'ils adressaient à leurs familles ou à leurs amis, et fut souvent leur secrétaire. Il les pourvut de livres édifiants et instructifs, et fit distribuer parmi eux des paniers de tabacs, de fruits, de douceurs, de fleurs, etc. C'est ainsi qu'il gagna la confiance de tous, au point de pouvoir préparer à la mort les uns, et soulager les souffrances des autres.

C'est le même esprit de charité et de commisération pour les malheureux qui le porta plus tard, étant évêque de Mayence, à s'occuper spécialement des malades dans les hôpitaux, comme nous le verrons plus loin.

Sur ces entrefaites arriva l'année 1802, qui devait clore sa carrière à Strasbourg et lui en ouvrir une autre à Mayence. Mais nous ne pouvons finir le récit de son apostolat à Strasbourg, sans mentionner un fait curieux, qui semblait indiquer les vues que la divine Providence avait sur le saint prêtre.

Déjà, quelques années auparavant, en pleine Révolution, une malade qu'il venait d'administrer lui avait prédit qu'il serait un jour évêque de Mayence. Colmar avait trop d'humilité pour s'arrêter aux paroles d'une mourante, lors-

que, pendant la dernière année de son séjour à Strasbourg, une pieuse religieuse, sous une sorte d'inspiration extatique, l'avertit d'être bien sur ses gardes, car il sera mordu par un chien enragé.

Quelques jours après, ayant été mandé chez un malade, Colmar, à qui on avait négligé de faire connaître le véritable état du patient, le trouva calme et disposé à écouter ses exhortations. Sur ces entrefaites arrivèrent les médecins qui, étonnés de voir le prêtre en conversation avec leur malade atteint de rage, sans avoir pris les précautions d'usage, lui adressèrent à demi-voix quelques mots en latin, pour le prévenir du danger auquel il était exposé. Le malade, en apercevant les médecins et en les entendant baragouiner des mots étrangers, fut pris d'un nouvel accès. Ne se doutant encore de rien et croyant à une violente attaque de fièvre, Colmar saisit le malade dans ses bras, et ne parvint à le calmer qu'après une lutte assez longue.

Les médecins constatèrent que le bon Samaritain n'avait reçu aucune blessure, mais sa figure et sa soutane étaient pour ainsi dire couvertes de bave et d'écume. Or, une circons-

tance donna lieu à de graves préoccupations. Colmar, en se rasant le matin, s'était fait une légère coupure qui n'était pas encore cicatrisée, et avait été touchée par le venin. Malgré les mesures prises sur-le-champ, il fut atteint d'une violente fièvre nerveuse qui faillit l'enlever. A partir de ce jour, il souffrit de fortes sueurs pendant la nuit ; la fièvre le reprit pendant les chaleurs de 1811, mais depuis lors il fut radicalement guéri.

Après que la paix eut été signée en Europe, et le culte rétabli en France par le Premier Consul, il n'est pas étonnant que le clergé se soit montré reconnaissant envers lui. Voici comment Colmar rendit hommage à ce dernier, dans un sermon prononcé à la cathédrale, le 16 mai 1802.

« ... Combien nous vous remercions, Dieu trois fois saint, pour le bienfait inestimable de la paix que vous venez d'accorder à la terre. Nous ne pouvons assez vous bénir pour votre bonté ! Les cœurs respirent de nouveau, la religion et les bonnes mœurs revivent, l'ordre est revenu, tes lys, ô chère France, refleurissent de nouveau. Encore une fois, ma patrie, tout espoir semblait perdu à jamais, et nous nous

croyions rejetés par Dieu. Terminez, Seigneur, le grand ouvrage de votre miséricorde, et que tous les cœurs soient unis par le sentiment du bonheur retrouvé !... Veillez sur les jours du héros que vous avez choisi pour sauver la patrie, et rendre la paix aux peuples. Que la sagesse préside à tous ses actes, et qu'il voie son ouvrage couronné par les plus brillantes victoires ! Que le peuple sème des roses et des fleurs sur son chemin, et que les grands artistes lui érigent des monuments immortels, dignes de sa gloire et de notre amour ! Que Dieu accorde longue vie à l'homme extraordinaire qui ne vit que pour le bonheur de son peuple !... »

Mais hélas ! si la paix était rétablie en France, le diocèse de Strasbourg devait être soumis à de nouvelles épreuves, par la nomination de l'évêque Saurine.

Voici, d'après Liebermann [1], les circonstances qui amenèrent la nomination de Colmar au siège de Mayence :

« Dans son zèle pour tout ce qui pouvait être utile à la religion et à l'humanité souffrante, il eut la pensée d'établir à Strasbourg des Sœurs

1. Oraison funèbre.

de charité pour le service des malades, tant à l'hospice militaire qu'à l'hospice civil. Il avait formé avec Hirn, le commissaire de l'évêché ; Saint-Hilaire, colonel d'artillerie ; Rame, un ancien magistrat ; et Liebermann, un comité dont les membres devaient réunir les fonds pour l'entretien de la communauté projetée. Il entreprit dans ce but un voyage à Paris pour faire des démarches auprès du Gouvernement, et s'entendre avec la Supérieure générale sur les mesures à prendre. Son plan échoua ; mais la Providence fit servir son voyage à une autre œuvre.

Pendant son séjour à Paris, Colmar avait su gagner l'estime et l'amitié des membres les plus influents du haut clergé, qui travaillaient alors de toutes leurs forces à la restauration de l'Église française. Parmi eux se signala le neveu de Portalis, l'abbé d'Astros, qui devint vicaire général à Paris et fut nommé évêque d'Orange sous la Restauration.

L'abbé d'Astros, ayant reconnu en Colmar l'homme qui pouvait être un ornement pour l'Église, résolut de le recommander à son oncle, lorsque le moment serait venu de désigner un évêque pour Mayence, dans ce diocèse nouvellement organisé par le Concordat.

A peine Colmar fut-il de retour dans sa ville natale, qu'on apprit la nomination de l'ex-évêque constitutionnel Saurine au siège de Strasbourg. Cette nouvelle le frappa vivement, comme tous les bons catholiques ; il prêcha néanmoins l'obéissance et le calme, et recommanda aux fidèles de ne pas voir dans le nouveau pasteur l'ancien évêque constitutionnel, mais l'évêque institué d'après l'ordre canonique, et auquel ils devaient par conséquent obéissance.

Le Gouvernement, qui avait craint des troubles à Strasbourg, reconnut encore plus vivement le mérite d'un prêtre, qui savait sacrifier ses propres impressions aux principes de sa foi et à l'amour de la paix. C'est ainsi que la Providence poursuivit son plan, sans que celui qui en était l'objet s'en fût aperçu. Sans se douter de rien, il continua ses travaux apostoliques, lorsque tout à coup arriva la nouvelle de sa nomination au siège de Mayence. Ne se croyant pas les vertus ni les aptitudes nécessaires à cette dignité, il ne négligea aucune démarche pour qu'un autre fût nommé à sa place, faisant valoir sa santé et sa vue qui laissaient à désirer. C'est pourquoi il répondit par des représenta-

tions pressantes, et pria le Ministre des cultes de les faire approuver par le Premier Consul.

Il avait écrit en même temps à des personnages de Paris, qui avaient sans doute provoqué sa nomination. Mais ceux-ci le pressèrent de ne pas refuser plus longtemps, dans les circonstances critiques que traversaient les affaires de l'Église, une dignité qui pourrait tomber en des mains peu méritantes. Le Premier Consul lui avait répondu : « *La Patrie et l'Église vous appellent.* » Il crut enfin devoir accepter, et se soumettre à la volonté de Dieu qui était si manifeste. « Sa vocation aux fonctions épiscopales était donc de Dieu. Comme un bon pasteur, c'est par la porte qu'il entra dans la bergerie ; voilà pourquoi il resta un bon pasteur jusqu'à la fin. » (Liebermann.)

C'est ainsi que le 24 août 1802, dans l'église des Carmélites à Paris, dont les murs étaient encore teints du sang des prêtres qui y avaient été égorgés, l'abbé Colmar reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Manay, qui venait d'être nommé évêque de Trèves. Son sacre empruntait une circonstance touchante à la présence de son vieux père.

Mais la désolation des fidèles fut inexprima-

ble à Strasbourg, quand les journaux annoncèrent la nomination de l'abbé Colmar comme évèque. De retour dans cette ville, où l'attendaient les témoignages de l'attachement général, le nouvel évèque, après avoir en chaire fait de touchants adieux à ses compatriotes, partit pour Mayence [1], où il fit son entrée solennelle le 3 octobre.

Quelques jours auparavant le ministre Portalis avait informé le préfet de Mayence de la nomination de Colmar, avec ordre de le recevoir d'après les convenances prescrites.

Rarement fut élevé sur un siège épiscopal un sujet plus digne, c'est-à-dire plus éloigné de toute ambition ; plus saint, par conséquent plus éclairé dans la science des choses divines ; plus rempli de prudence et de bonté, de zèle et d'amour pour le prochain. Mais aussi jamais évèque n'entra dans sa ville épiscopale dans des conditions plus défavorables, comme nous le verrons plus loin. Disons seulement que le siège archiépiscopal de saint Boniface, après

1. L'approbation pontificale ne fut donnée que le 15 novembre suivant. Cela provient de ce que Pie VII avait abandonné la nomination des évêques au Premier Consul, et que, dans la conviction qu'il ne choisirait que des hommes dignes, il avait accordé l'approbation d'avance.

avoir été vacant pendant dix ans, n'offrait plus que des ruines, ruines matérielles et ruines religieuses.

On sait que le diocèse de Mayence est un des plus anciens, et des plus célèbres de l'Allemagne. Après avoir évangélisé une grande partie de la Germanie, saint Boniface fut sacré évèque à Rome, 725, et revint en Allemagne avec le titre d'archevèque de Mayence [1]. Pépin le Bref avait été sacré par lui. Le siège de Mayence ayant été érigé plus tard en métropole, ses archevèques exercèrent la plus grande influence, tant sur les affaires spirituelles que politiques du Saint Empire romain. L'archevèque de Mayence fut un des grands électeurs qui avaient le droit d'élire le chef de l'Empire. Comme archichancelier, il présidait le Conseil qui avait à décider de toutes les affaires de l'État. Nous verrons comment Joseph de Erthal, le soixante-seizième et dernier archevèque de Mayence, fut une des causes de la ruine de son Église.

1. Les anciens distinguaient ainsi les évêchés des bords du Rhin : Bâle, *amœnissima* ; Strasbourg, *nobilissima* ; Spire, *reliogiosissima* ; Worms, *pauperrima* ; Trèves, *vetustissima*, Cologne, *opulentissima* et Mayence, *venerebillissima*, car il l'emportait de beaucoup en dignité et en considération ; lui seul ayant reçu du pape Grégoire III l'honneur d'être appelé, après le siège de Rome, le *Saint-Siège de Mayence*.

Revenons à la fête de l'installation de Mgr Colmar, dont nous donnons la description, caractéristique pour l'époque, d'après le *Journal de Mayence* (3 octobre 1802).

« J.-L. Colmar, évêque de Mayence, fut installé aujourd'hui dans ses augustes fonctions. Cette fête *politico-religieuse* a été célébrée par des cérémonies touchantes, au milieu d'un grand concours de fidèles. Guidé uniquement par *l'idée du bien et des convenances,* notre préfet a fait une exception à la loi pour la circonstance, en autorisant une grande procession solennelle à l'église de Saint-Pierre, désignée provisoirement comme église métropolitaine. Mgr l'Évêque, entouré du clergé de Mayence et accompagné du citoyen Fiesse, secrétaire général de la préfecture, du maire, du conseil municipal, des membres du tribunal, des professeurs de divers établissements, s'était rendu à 9 heures à cette église. Là, il fut reçu par Turin, curé de Saint-Ignace, lequel, au nom de l'archevêque de Mecheln, procéda à son installation. Après avoir remis à l'évêque les clefs de l'église, il le conduisit près de la chaire, et annonça au peuple de Mayence « qu'il allait entendre ce qui ne lui avait pas été accordé

depuis des siècles, *son évêque qui vient édifier et instruire de sa propre personne les fidèles qui lui sont confiés.* »

Sur quoi, du haut de la chaire, le nouvel évêque adressa aux assistants une allocution qui reflète tous les sentiments dont son âme est pénétrée, comme le montrent quelques extraits que nous reproduisons :

« Il m'est impossible, mes chers fidèles, de me taire au milieu de circonstances aussi touchantes, et surtout en ce moment où je prends possession de cette chaire de vérité. C'est avec un cœur ému et les sentiments du plus tendre amour que je vois devant moi tout le peuple chrétien, auquel je suis présenté aujourd'hui comme son père et son pasteur.

... « Lorsque le pontife qui m'a imposé les mains en me sacrant évêque, m'a demandé si je promettais d'être pour vous, mes bien-aimés, un ami et un père, à ce moment, je l'avoue, mon cœur fut pénétré d'un ravissement que je n'ai jamais éprouvé. Car le bon Dieu m'a donné au moins un cœur bienveillant, un cœur paternel. Adressez-vous aux bons Alsaciens, aux chers Strasbourgeois qui peuvent se trouver parmi les assistants ; qu'ils vous disent si le Ciel m'a

donné un cœur qui aime tendrement, si j'ai été un père pour eux. Strasbourg, ma chère ville natale, dis si je t'ai aimée, et si je ne t'aurais pas sacrifié volontiers le restant de mes jours. Pauvres enfants, orphelins, si je vous ai aimés!.. Pardonnez-moi mes larmes, chers auditeurs ; elles ne prouvent pas que je vous aimerai moins, puisque le bon Dieu m'a envoyé vers vous...

... « Vous, chers parents, vous trouverez en moi un père et un pasteur, vous qui désirez vivre et mourir dans la foi de vos pères... Et vous, chers enfants, vous aurez en moi un père, un ami, vous qui avez été depuis tant d'années abandonnés à vous-mêmes, vous, l'espoir de l'Église et de l'État...!

« Vous trouverez en moi un ami, un consolateur, un père, vous, veuves abandonnées, vous, pauvres, et vous, chers malades, qui gémissez sans secours au milieu de vos besoins et de vos douleurs. Jésus était pauvre et le père des pauvres ; vous êtes ses enfants favoris. A son exemple, vous serez tous pour moi mes enfants, mes brebis. Tant que j'aurai un souffle de vie, tous mes efforts tendront à vous soulager dans votre misère et à réconforter vos cœurs.

« Vous surtout, vous aurez en moi un ami, un

soutien, un père, vous, ministres vénérables du Seigneur, qui travaillez avec ardeur, depuis tant d'années et au milieu de tant d'épreuves et de bouleversements, dans la vigne du Seigneur...

« Et je ne vous oublierai pas, s'il y a dans l'assistance des habitants qui ne sont pas de la même croyance. Vous êtes notre chair et notre sang ; vous êtes nos frères, nos concitoyens. Vous trouverez en moi un père, qui évitera tout ce qui pourra vous froisser, et qui sera toujours prêt à vous consoler dans vos peines...

« Et vous, hommes vénérables, autorités de cette ville, qui êtes appelés avec raison les pères de la patrie, vous pouvez compter sur ma soumission aux lois, sur le respect pour vos personnes ; soyez convaincus que je m'efforcerai de recommander les mêmes sentiments aux habitants de cette ville...

« Je sens que je promets beaucoup, et peut-être m'accuserez-vous d'une certaine présomption. Mais je vous prie de ne pas oublier que mon salut dépend du vôtre, et que je ne puis espérer ma part auprès de Dieu, si je ne vous conduis pas auprès de lui, autant qu'il dépend de moi...

« J'ai été bien effrayé, il est vrai, lorsque les

premières propositions me furent faites pour les fonctions épiscopales. Je fis tout mon possible pour faire nommer un autre à ma place. Mon Dieu, me dis-je, vous savez que je ne possède ni toutes les vertus, ni tous les talents exigés ; mes forces du corps sont épuisées, ma vue et ma santé laissent à désirer... Je suppliai, mais tout fut inutile ; je reçus pour la seconde fois l'ordre d'obéir à la voix de la religion et de la patrie. Ainsi engagé, je quittai tout, mon père, ma ville natale, mes amis. J'étais heureux ! Il dépendra de vous de me rendre heureux à mon nouveau poste. Les enfants peuvent être la cause de beaucoup de chagrin, mais aussi de beaucoup de joie... »

Puis il adressa les paroles suivantes aux fidèles de langue française.

« Ne soyez pas surpris, mes frères, si après avoir parlé la langue du grand nombre de mes auditeurs, j'y ajoute quelques mots dans une langue qui m'est plus familière, que j'aime parce que c'est la langue française. Il se peut que, parmi ceux qui m'écoutent, il en soit qui ne m'ont pas compris ; cependant je me dois à tous également, et vous faites partie du troupeau qui vient de m'être confié. Je ne vous répé-

terai point tout ce que je viens de dire en allemand ; seulement je voudrais vous assurer de mon plus entier dévouement. La partie française de la population ne sera rien moins que négligée ; c'est moi-même qui promets de me charger, autant que les circonstances le permettront, de vous exhorter, de vous consoler, de vous affermir dans la foi, de vous assister dans la maladie, d'instruire vos enfants, de les aimer, de les former pour Dieu, d'être, comme je viens de le promettre aux autres, votre appui, l'ami de votre cœur, votre père. Vous surtout, braves Français, héros incomparables, à la valeur et au sang de qui nous devons en grande partie le retour du repos et de la religion, vous vous êtes sacrifiés pour la patrie, souffrez que l'Église à son tour s'offre de se sacrifier pour vous. Essayez-le, si l'un d'entre vous tombe malade, ou qu'il soit dans la peine, qu'il vienne à moi ou qu'il me fasse appeler, il verra si je saurai sacrifier le repos et la santé même, pour hâter le secours qu'il me demandera. Je regarde comme l'époque la plus glorieuse de ma vie celle, où, par des événements ménagés par la Providence, je fus assez heureux de rendre des services importants à vos braves camarades blessés ou languissants dans

les divers hospices de la capitale de la ci-devant Alsace. S'il en est parmi vous, qu'ils vous disent si je les ai aimés, si je les ai pressés contre mon cœur, si je m'empressais à leur porter les secours qui dépendaient de moi. Braves militaires, vous avez l'âme trop belle pour ne pas aimer la religion, lorsque vous la connaîtrez à fond. Soyez-en les défenseurs, comme vous êtes les glorieux défenseurs de la patrie. Les récompenses de la patrie ne durent qu'un temps, mais celles de la religion durent autant que Dieu. Rougissons du crime, mais non d'adorer et d'aimer un Dieu qui nous a créés et qui ne cesse de nous faire du bien. Vivre pour la gloire de Dieu, vivre pour le bonheur de nos semblables : c'est tout l'homme. Vive le Seigneur ! Oui, mon Dieu, plutôt mourir que de cesser de vivre pour votre gloire et pour le bonheur de mes semblables.»

L'allocution du nouvel évêque produisit sur les auditeurs une impression qui se manifesta chez beaucoup par des larmes. On remarqua que, dans ce discours si touchant, il ne cita pas un seul passage de la Bible, dont tant de prédicateurs se plaisent à orner et à charger leurs sermons. Ses paroles partaient du cœur et allaient

aux cœurs : voilà pourquoi elles portèrent des fruits [1].

Le secrétaire général Fiesse répondit ensuite en ces termes :

« Je suis l'organe et l'interprète des sentiments que les habitants de Mayence et cette assemblée éprouvent pour votre personne, citoyen Évêque ! Ils sont touchés de la cordialité avec laquelle vous prenez l'engagement, en face de ces autels, de consacrer vos soins, vos forces, toute votre existence à leur bonheur. Connaissant vos vertus que la renommée a fait parvenir ici, avant votre arrivée, ils comptent sur la sincérité et l'accomplissement de vos promesses, et vous pouvez, dès à présent, être assuré de leur confiance, de leur amour, de leur respect filial pour vous.

« Et vous, citoyens, en prenant part à la solennité de cette cérémonie, souvenez-vous qu'elle est l'acte qui constitue pour vous l'exécution du Concordat, dont vous avez accueilli récemment les articles avec enthousiasme. Cette pensée doit pénétrer vos cœurs de sentiments de vive reconnaissance envers le chef de l'État. Non seu-

1. *Journal de Mayence.*

lement il a érigé en cette ville un siège épiscopal, mais il vous accorde encore un prélat qui, né et élevé sur les bords du Rhin, parle votre langue, connaît vos usages, vos mœurs et vos besoins, et qui saura réaliser vos espérances.

« Et vous, braves guerriers, vaillants vainqueurs de Marengo et de Hohenlinden, votre présence ajoute à l'éclat de cette cérémonie. Chaque fois que vous entrerez en ce lieu saint, que votre pensée soit d'adresser vos prières au Très-Haut pour la conservation de la République et des Conseils qui la gouvernent. Vous le savez, Dieu exauce toujours les prières que lui adressent les vaillants soldats.

« Et vous, Ministres des autels, laissez-vous guider en toute confiance par votre pasteur suprême; suivez ponctuellement ses conseils, marchez avec persévérance dans la voie qu'il vous trace, et vous mériterez bien de la religion et de la patrie... »

Après quoi l'évèque descendit de la chaire, et monta au maître-autel, dont le délégué, au nom du métropolitain, lui remit l'usage en disant: « Soyez pur et vertueux, soyez sage, bon et juste; que Dieu bénisse vos entreprises comme il a béni votre prédécesseur Frédéric-Charles-

Joseph; soyez humble et modeste comme Willigis, n'oubliez jamais ce que vous avez été, et pensez toujours à ce que vous êtes et devez être. »

Après la fin de la cérémonie, l'évêque fut conduit à son domicile avec le même cortège et dans le même ordre.

« Nous nous abstenons, ajoute le journal, de toute remarque sur ce jour si agréable aux Mayençais, mais nous ne pouvons nous empêcher d'émettre le vœu sincère que forme notre cœur. Puisse ce digne prélat, qui est animé de l'esprit de charité et de douceur ; puisse ce second Fénelon diriger l'Église de Mayence pendant de longues années ! Puissent sa manière de penser, son exemple, agir efficacement sur les sentiments des fidèles, et répandre dans tous les cœurs l'esprit de paix, de charité et de bienfaisance ! »

La première visite faite par le nouvel évêque fut pour les hôpitaux de la ville. Le soin des malades a été, en effet, l'objet principal de sa sollicitude, comme le prouve sa vie entière.

Il eut pour logement l'ancien séminaire, occupé de nos jours par les Invalides. Ses yeux ne virent que des ruines, des débris, la pauvreté

et la misère, spécialement sur le terrain de l'Église, de la vie religieuse et morale. Si son cœur n'avait pas été habitué, pendant tant d'années, aux ruines et aux abominations de la Révolution, s'il n'avait été soutenu par « l'amour du Christ » qui le poussait, il y avait de quoi désespérer. « Ressouvenez-vous de ces temps passés où, pontife, il se dressait au milieu des ruines; où il dut se créer un diocèse et un clergé sur le terrain de cette antique et splendide église de Mayence. On n'avait laissé au clergé que pauvreté et misère. Point de respect; les prêtres dispersés, les autels renversés, le sarcasme, le mépris de toute religion ; dans les âmes, l'abattement, le découragement. L'impiété avait le verbe haut; les obstacles s'accumulaient à plaisir sous les pas de l'évêque. Il avait besoin de prêtres, on voulut des soldats; il résolut de relever et d'orner les églises, on lui en ôta les ressources [1]. »

La magnificence de l'ancien État électoral de Mayence avait été abattue par les armées républicaines en 1792. La ville, il est vrai, ne resta pas longtemps entre les mains des Français,

1. Oraison funèbre par Liebermann.

et lorsque les alliés y entrèrent le 23 juillet 1793, la cité, la cathédrale, les églises, les couvents, les palais des nobles n'offraient plus que des ruines dues au bombardement. Il en fut de même à Worms et à Spire, dont le territoire allait être annexé au diocèse par le Concordat. L'ancien ordre dans l'église, la société et l'État avaient été également renversés; la fièvre des idées de liberté s'était emparée de bien des têtes, même dans les classes dirigeantes, et les guerres de 1793-1797 ne permirent pas de songer à une restauration.

Ce serait à tort que l'on attribuerait la cause de tant de ruines uniquement à la Révolution française. L'archevêché de Mayence était pourri depuis longtemps, avant que la Révolution eût donné le dernier coup au bâtiment miné. Les derniers princes-électeurs n'avaient eu aucune idée de leurs devoirs épiscopaux, et s'étaient laissé séduire par les doctrines des illuminés; les jeunes prêtres avaient été mal préparés; les couvents, à peu d'exceptions près, s'étaient bien relâchés; la cour était méprisée pour son libertinage. Il n'y avait donc rien qui pût résister aux orages de la Révolution, et tout disparut pendant les dix années de 1792 à 1802.

C'est dans cet état que Colmar trouva son diocèse.

Le clergé de la campagne était bien resté à son poste pendant cette période ; mais il était clairsemé, et sans grande influence. Par contre, les grands dignitaires de l'Église et tout ce qui aurait pu être de quelque secours à l'évêque, s'étaient enfuis depuis longtemps. Tous les anciens biens de l'Église étaient tombés entre les mains de la nation ou des particuliers ; de sorte que, pour ce point, l'évêque était réduit à la bonne volonté des fidèles. Les séminaires et les collèges avaient disparu ; les églises dans les villes et même les cathédrales étaient en ruines ; et s'il y en avait dont les murs étaient restés intacts, leur intérieur avait été privé de tous les ornements et de tout le mobilier. Les couvents et les chapitres avaient été dépouillés et supprimés, surtout après la paix de Lunéville. Peu avant le Concordat de 1801, on vit le préfet Guyon faire vendre tout le mobilier du dôme de Mayence, les tabernacles sur les autels, les pupitres, les armoires et même les statues. Il en fut de même des couvents et autres églises de la ville.

Ce fut la *sécularisation* sur la rive gauche du

Rhin qui réduisit à la pauvreté l'église de Mayence, autrefois si riche, en lui enlevant ce que la Révolution avait épargné. « Les derniers princes-électeurs, par leurs manquements à l'égard de Rome et les idées schismatiques et philosophiques qu'ils avaient propagées, avaient travaillé à leur propre ruine. L'archevèque de Mayence leur en avait donné l'exemple ; il ne se doutait guère qu'il aidait à préparer un mouvement qui allait bouleverser l'Europe et la religion catholique, et introduire la sécularisation dans ses propres États » (Guerber).

La paix de Lunéville (1801), en donnant la rive gauche à la France, avait enlevé leurs États à beaucoup de princes allemands. Le coup atteignit spécialement les princes électoraux ecclésiastiques de Mayence, de Trèves, de Cologne et l'évèque de Spire, dont les possessions se trouvaient en grande partie sur la rive gauche. Chose singulière, on résolut de dépouiller les autres princes ecclésiastiques de l'Allemagne, et d'indemniser avec ces biens de l'Église les princes séculiers de la rive droite [1].

D'accord avec la Prusse, Bonaparte signa le

1. Voir pour plus de détails, l'*Histoire du Consulat*, par Thiers, tome IV.

traité qui accordait à cet Etat et aux princes allemands les revenus de l'Église sur la rive droite, et c'est ainsi que fut accomplie la grande œuvre du dépouillement de l'Église, en faveur des princes protestants. Ils avaient perdu par la guerre un revenu de 13 millions, et avaient gagné aux dépens de l'Église un revenu de 14 millions. L'Église avait perdu un capital de 120 millions [1].

La Prusse qui, par suite de sa neutralité politique, avait été la cause principale de la perte de la rive gauche, reçut ainsi le quintuple de sa perte ; Wurtemberg le double ; Bade cent fois plus ; Hesse-Darmstadt et Hesse-Cassel le quintuple. La Bavière obtint plus qu'elle n'avait perdu.

« Joseph de Erbtahl, le dernier archevêque de Mayence, avait poussé l'égoïsme et l'ingratitude jusqu'à lever la main contre les droits du Sou-

1. Le cardinal Pacca dit à ce sujet dans ses *Mémoires* : « Faut-il considérer cela comme un malheur pour l'Église ? Je ne voudrais pas le soutenir. Les évêques, privés de leur puissance terrestre, seront plus disposés à écouter la voix du Souverain Pontife ; ils n'emboîteront pas la voie détournée des patriarches de Constantinople, n'invoqueront pas une indépendance qui fut presque un schisme. Le peuple catholique verra enfin la face de ses évêques et entendra leur voix. Le clergé sera moins riche, il est vrai, mais plus instruit et plus édifiant. »

verain Pontife ; lorsque, trahi et honni par ses amis, les provocateurs du schisme, il fut chassé de Mayence et forcé de renoncer à son siège archiépiscopal qui comptait mille ans d'existence, et à une grande partie de son électorat. Ayant appris que ses anciens vassaux se partageaient les biens ecclésiastiques, que son église métropolitaine n'était plus qu'une ruine, que l'évèché de Mayence, bien réduit, allait avoir un nouvel évèque, il mourut de chagrin à Achaffenbourg, le 25 juillet 1802 [1]. »

La perte de grands revenus et d'importants droits politiques ne fut pas la seule que l'Église eut à déplorer. Elle fut privée également de sa liberté et de son indépendance, et livrée au bon vouloir des gouvernements séculiers. Bien plus, ces gouvernements mirent la main sur toutes les fondations pour l'entretien des cultes. Et l'Église allemande, jadis si riche et si puissante, fut réduite à la mendicité par cet acte d'une politique injuste et odieuse. Elle fut mise, pour ainsi dire, hors la loi ; Napoléon ne fut-il pas obligé d'avertir le grand duc de Bade

1. Remling. — Dalberg, le coadjuteur du dernier archevèque, ayant trouvé grâce aux yeux de Napoléon, fut appelé au siège de Ratisbonne.

de ne pas traiter ses sujets catholiques comme des ilotes ?

Colmar eut à surmonter d'autres difficultés encore. Ni le clergé, ni le peuple ne témoignèrent au nouvel évêque des sentiments favorables. Il venait de France, passait pour un favori de Bonaparte, et déplut pour cela au clergé ; moins par patriotisme comme on l'a prétendu, mais parce que, habitués à une existence facile, les prêtres allemands craignaient d'être astreints à une discipline plus rigoureuse, et à une vie ascétique comme en France. Aux yeux du peuple de Mayence, fier de ses princes électoraux si riches, si brillants et si puissants, il était regardé comme un successeur peu digne de ses anciens archevêques de l'Empire. Pour manifester son mécontentement, il le désigna même, au début, sous le nom de « mendiant ». Il est vrai, au lieu d'un équipage pompeux de huit chevaux, Colmar ne sortait qu'à pied ; au lieu d'un revenu de 1.500.000 florins, il n'avait que son modeste traitement de l'État. L'ancien archevêque avait autrefois un chapitre métropolitain de cinq hauts dignitaires, de dix-huit chanoines, de quinze chanoines domiciliés et de soixante-treize vicaires. Ajoutez-y dix-sept

collégiales avec un nombreux clergé. Tandis que le nouveau chapitre ne comptait à sa fondation que dix chanoines.

Colmar ne tarda pas à dissiper toutes les préventions par son zèle apostolique, son caractère calme et réfléchi, et la prudence qui présidait à son administration.

Mais, avant tout, il fallut mettre de l'ordre dans le chaos qu'il avait devant les yeux, et songer à l'organisation extérieure du diocèse en commençant par le chapitre. Le choix de ses membres, c'est-à-dire des dix chanoines titulaires et des cinq chanoines honoraires, fut fait avec tant de tact, qu'il satisfit tout le monde. L'abbé Liebermann et l'abbé Humann ne furent nommés qu'en 1806.

Le nouveau diocèse fut divisé par Colmar (11 juin 1803) en quatre arrondissements ou archiprêtrés, comprenant trente-huit curés cantonaux et deux cent neuf succursales. Cette division du diocèse fut approuvée le 17 du même mois par le premier Consul :

1er Arrondissement de Mayence 12 curés cantonaux et 68 succursales.

2e Arrondissement de Spire 10 curés cantonaux et 85 succursales.

3e Arrondissement de Kaiserslautern 8 curés cantonaux et 18 succursales.

4e Arrondissement de Deux-Ponts 8 curés cantonaux et 38 succursales.

De ces paroisses, 78 faisaient partie jadis du diocèse de Mayence, 74 de celui de Spire, 115 de celui de Worms et 20 de celui de Metz.

Les premières cures purent être occupées ; les membres des anciens chapitres et des couvents furent d'un grand secours pour cela. Mais le manque de prêtres se faisait sentir, ainsi que la nécessité de songer au recrutement pour l'avenir.

En outre les plus grandes difficultés lui furent suscitées par le préfet Jean Bon Saint-André. Ancien pasteur protestant à Montauban, ancien membre de la Convention, c'était un homme intelligent, adroit et parlant l'allemand. Après avoir été chargé de plusieurs missions à l'étranger, il avait contribué à organiser la marine. Il fut nommé par le Premier Consul préfet du Mont Tonnerre, deux mois avant l'arrivée de Colmar à Mayence. Ce préfet ne cacha pas ses antipathies pour les catholiques, ne seconda guère le nouvel évêque, lui suscita toutes les tracasseries, et Portalis fut obligé de le rappe-

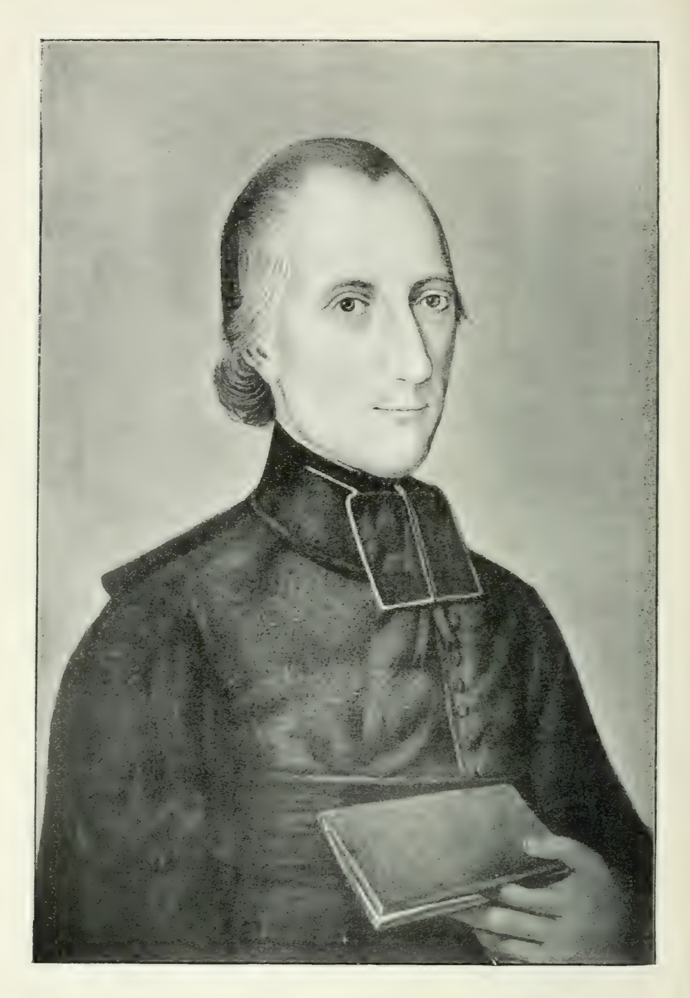
ler à l'ordre. Sans la protection particulière de ce Ministre et la sympathie de l'Empereur pour Colmar, ce dernier n'eût pu préserver de la destruction totale la cathédrale de Mayence ni celle de Spire, ni établir les séminaires, tellement le préfet mettait des entraves à toutes les entreprises de l'évèque.

Chose étonnante, les préfets, nommés à cette époque dans les nouvelles provinces, étaient toujours choisis par Napoléon avec beaucoup de discernement, témoin Lezay-Marnézia, le préfet du Bas-Rhin, dont le nom est encore populaire en Alsace. Bonaparte avait dû reconnaître de grandes qualités dans Jean Bon Saint-André, pour lui avoir confié, malgré ses antécédents, les fonctions de préfet de Mayence.

Né à Montauban, il remplissait dans cette ville les fonctions de ministre de l'Église réformée, lorsqu'il fut nommé membre de la Convention, où il joua un rôle considérable et fit voter les mesures les plus sanguinaires. Après avoir été représentant à l'armée du Nord, de la Moselle et du Rhin, il fut envoyé dans les départements de l'Ouest, où il organisa à Brest le Tribunal révolutionnaire. Deux guillotines furent en permanence sur la place publique, et

de nombreuses victimes périrent sur l'échafaud.

Envoyé en mission dans le Midi, vers la fin de 1794, il changea tout à coup de conduite, et se distingua par la modération qu'il montra pendant les diverses missions qui lui furent confiées, modération qui fut la cause de son arrestation. Le Directoire l'envoya à Alger en qualité de Consul. Revenu en France après le 18 brumaire, il fut chargé d'organiser les quatre nouveaux départements de la rive gauche du Rhin. Nommé préfet à Mayence, en 1802, il s'est comporté pendant les treize années qu'il a rempli ces fonctions importantes, de manière à faire oublier, autant qu'il l'a pu, les excès dont il s'était rendu coupable. Comme nous le verrons plus loin, sa fermeté, son intégrité, l'étendue et la sagesse de ses vues, l'ont rendu un des administrateurs les plus distingués de cette époque.



BRUNO-FRANÇOIS-LÉOPOLD LIEBERMANN

Directeur du Grand Séminaire de Mayence (1765-1844).

# CHAPITRE III

## SITUATION DU DIOCÈSE ET RUINES QUE COLMAR EUT A RELEVER

Portrait du nouvel évêque. — Restauration de la cathédrale de Mayence, de celle de Spire et des églises du diocèse. — Obstacles qu'il eut à vaincre. — Nouvelles cloches de la cathédrale de Mayence. — Secours de l'Empereur. — Pétition à l'impératrice Marie-Louise pour la restauration de la cathédrale de Spire. — Fondation du grand séminaire et subvention de l'Empereur. — Dévouement des professeurs. — L'abbé Liebermann et l'évêque Saurine. Liebermann dans sa paroisse d'Ernolsheim, son arrestation et son transfert à Paris. — Colmar prend la défense de son ami et obtient sa libération. — Liebermann, directeur du grand séminaire de Mayence. — Les Alsaciens élèves de ce séminaire. — Bourses accordées par l'Empereur. — Hommes célèbres produits par ce séminaire. — Création du petit séminaire et succès obtenus par les élèves. — Comment l'évêque parvint à surmonter tous les obstacles.

Voici le portrait, que trace du nouvel évêque, un prêtre qui a vécu pour ainsi dire à ses côtés :

« Colmar était un homme à la fleur de l'âge,

lorsqu'il fut nommé évèque, puisqu'il n'avait que 42 ans. Sa tenue extérieure était mesurée et imposait le respect. Sa taille était forte et bien constituée ; sa physionomie douce, aimable et sympathique. Une chevelure abondante entourait ses tempes, et couronnait son front large. Bref, tout son extérieur dénotait un caractère calme et pacifique, une nature douce et avenante. De plus sa bonté, sa manière de recevoir et de traiter les autres avec tact et mesure lui gagnaient les cœurs. Il savait se mettre à la portée de tous, grands ou petits. Ses manières étaient distinguées, son esprit clair et sûr. Il s'exprimait facilement en français, en allemand et en latin. Étranger à l'ambition, à la vanité, aux biens de la terre, il ne recherchait que la gloire de Dieu, le bien du prochain et le salut des âmes. Aussi les efforts d'un pontife, réunissant tant de qualités et de vertus, ne pouvaient-ils produire que des résultats surprenants [1]. »

Et en effet, ce qu'il entreprit et mena à bonne fin, dès les premières années, tenait du prodige. Il avait à relever des ruines les cathédrales de Mayence et de Spire, de nombreuses

1. Remling.

églises dans le diocèse, à créer un grand et un petit séminaire. Tout le monde était d'avis qu'il tentait l'impossible, et que ses efforts allaient échouer, faute d'argent, d'élèves et de professeurs. On faisait les prédictions les plus pessimistes. « Dieu nous aidera », répondit l'évêque à toutes les objections ; car il était de ces optimistes dont le Comte de Maistre avait dit : « Il n'y a que les optimistes qui réussissent. »

La première préoccupation de l'évêque fut de rentrer en possession de la vieille et vénérable cathédrale de Mayence, alors en ruines, et d'en entreprendre la restauration. Dès la première semaine et d'accord avec son chapitre, il avait décidé de faire appel aux libéralités des habitants, afin de réunir les fonds nécessaires pour commencer les réparations les plus urgentes, et avant tout celles de la toiture. Il informa le préfet que, d'après une enquête à laquelle il avait été procédé sur l'état des ruines de la basilique, il espérait pouvoir faire face aux premiers travaux au moyen de 50.000 francs. Sa demande pour la restitution des bâtiments accessoires de l'église transformés en magasins militaires, et pour l'obtention d'une subvention de

l'État, fut rejetée durement par le préfet. De là s'éleva entre eux un conflit dont la prudence et la fermeté du prélat ne parvinrent à triompher qu'après une année, au milieu de difficultés et de désagréments sans nombre.

Jean Bon Saint-André avait formé le projet de raser complètement les ruines de « ce monument de la barbarie », comme il l'appelait. Les réclamations des habitants avaient réussi à retarder l'exécution de ce plan, et il fut donné à Colmar de le déjouer.

Il réussit, par ses démarches et ses représentations auprès du Ministre des cultes Portalis, qui l'estimait beaucoup, à briser la résistance du préfet. Par lettre du 7 novembre 1803, le Ministre prévint l'évêque que l'ordre de rendre la cathédrale sans délai avait été envoyé au préfet. Ce dernier s'exécuta, mais avec cette restriction, que les dépenses pour la reconstruction seraient entièrement à la charge du budget de l'église.

Pour se faire une idée de l'entreprise dont Colmar s'était chargé, il faut connaître l'état dans lequel se trouvait le dôme, et le peu de ressources dont l'évêque disposait.

Lors du siège et du terrible bombardement de

la forteresse de Mayence, pendant l'été de 1793, par l'armée allemande coalisée, des incendies éclatèrent dans divers quartiers de la ville. Dans la nuit du 28 au 29 juin, à la suite d'une grêle de bombes et d'obus, le feu prit aux tours et à la nef de la cathédrale, si chère aux Mayençais. Les provisions d'effets militaires entassés dans l'intérieur, ainsi que la célèbre bibliothèque installée dans l'annexe, furent la proie des flammes. Les neuf cloches de la grande tour, les cinq autres de la tour occidentale, ainsi que la belle horloge, furent fondues et complètement détruites. A l'arrivée de Colmar, la vieille et respectable cathédrale ne formait plus qu'un amas de ruines. La toiture, la charpente des cloches, la coupole, les portes, les escaliers, les orgues, les fenêtres, les autels, les sacristies, tout ce qui était combustible, avaient été abîmés par les flammes. Il ne restait plus que les voûtes et la tour en pierres qui avaient résisté au feu. Le dôme servait depuis dix ans de magasin de fourrage ; ce qui avait causé de nouveaux dégâts. Lors de la réoccupation de la ville, par les Français en 1794, le pillage continua, les ouvrages d'art qui n'avaient pas été détruits furent vendus.

L'évèque employa tous les moyens pour sauver le célèbre monument, afin de le restaurer pour le service du culte.

Voici en quels termes Colmar parle de ces ruines, pour la possession desquelles il avait dû lutter pendant une année entière :

« Vous le savez, chers fidèles [1], dès mon arrivée au milieu de vous, mes regards se portèrent sur ce temple dans lequel nous sommes réunis, et ma première pensée, le premier souhait de mon cœur furent de lui rendre la beauté et la magnificence d'autrefois. Il n'y a pas encore sept ans et les horreurs de la dévastation régnaient dans le lieu saint. Il avait été dévasté par le feu et par le fer. Semblable plutôt à une forteresse prise d'assaut qu'à une église, la cathédrale avait subi tant de dégâts que le gouvernement hésita à la rendre à sa première destination, et pensa qu'il serait préférable de la démolir entièrement. Après de longues instances, l'édifice nous fut abandonné, et vous avez été témoins que, depuis ce jour, les maçons et les sculpteurs n'ont cessé de travailler à sa restauration. Bientôt les murs et les tours furent consolidés,

1. Sermon du 24 septembre 1807.

les portes et les fenêtres posées. Les autels furent relevés et les toitures rétablies. Que de travaux ont été terminés cette année, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison du Seigneur ! Il est vrai qu'il reste encore beaucoup à faire, surtout pour les ornements de l'art ; mais si Dieu nous conserve la vie et nous continue son assistance, tout cela sera encore accompli. Bientôt Mayence verra sa cathédrale reconstruite, et pourra jouir de nouveau du plus ancien et du plus beau monument de la ville.

« Tout le monde m'a secondé, mais les mieux intentionnés croyaient que l'œuvre dépassait nos forces et était impossible à réaliser. Et cependant, la cathédrale est à peu près restaurée, et nous avons l'espoir qu'elle sera bientôt terminée. Oui, qu'on dise ce qu'on voudra, le doigt de Dieu est ici manifeste. Combien est donc grande la satisfaction que vous éprouvez, chers fidèles, qui avez contribué par vos subsides à terminer cette œuvre !... »

Il est impossible de rendre la joie du bon pasteur, lorsque le 11 août 1804, il put procéder à la dédicace de la cathédrale, bien qu'imparfaitement restaurée.

Au milieu de tous ces travaux, Colmar fit des

démarches pressantes pour rentrer en possession du mobilier et des ornements qui avaient été enlevés par l'administration militaire, et déposés en partie à l'Hôtel de Ville, tels que le baptistère, beaucoup de grilles, de portes, de colonnes, de monuments funèbres, de vitraux, etc. Après bien des luttes, ils lui furent rendus. Les magnifiques stalles du chœur, épargnées par l'incendie, avaient été vendues à un menuisier, qui ne les avait pas encore enlevées. L'évêque les racheta pour 500 francs, prix pour lequel elles avaient été adjugées.

Quant aux revenus si considérables de l'ancienne église métropolitaine, ils avaient complètement disparu, puisque pendant les neuf premiers mois, Colmar pourvut à tous les frais du culte à la cathédrale, avec le modeste traitement qu'il touchait de l'État. D'après le Concordat, les immeubles non aliénés devaient faire retour à la cathédrale. Mais le Préfet et l'Administration des domaines n'en voulurent pas entendre parler.

Pendant ce temps, Colmar avait sollicité de l'ancien archevêque de Dalberg et des bonnes familles de la ville des secours pour la cathédrale, ou des prêts d'argent avec intérêts, jus-

qu'à ce que la fabrique fût en état de rembourser. Ses démarches réussirent, car de Dalberg fit don de 100 louis d'or et la bourgeoisie réunit 2417 louis, somme considérable pour ces temps où la guerre avait ruiné tant de familles. Les troncs, qui avaient été établis dans l'église pour les aumônes en faveur de la restauration, avaient été interdits par le préfet.

Enfin, lors de sa visite à Mayence en septembre 1804, Napoléon avait ordonné la restitution de tous les biens non encore aliénés de la cathédrale, y compris les bâtiments qui en dépendaient. De ces revenus évalués à 12.000 francs, 8000 francs furent attribués aux frais du culte et à l'entretien des bâtiments, et 4000 francs au séminaire. Avec cette somme il fut pourvu aux besoins les plus urgents : mais il resta encore beaucoup à faire pour compléter la restauration et l'ameublement du dôme.

Avant le bombardement, quatorze cloches étaient suspendues dans les deux tours principales de la vieille basilique, dont neuf dans l'une et cinq dans l'autre. Pendant l'incendie, ces cloches avaient été fondues par le feu. En enlevant les décombres, on trouva près de 270 quintaux de métal fondu. L'Administration

des Domaines réclama ces débris, et ne les laissa à l'évèque que contre le remboursement de 9000 florins. Telle fut l'origine des quatre grandes cloches actuelles. Colmar avait obtenu à cet effet une subvention de 6000 francs de Napoléon, ainsi que trois canons pris aux Prussiens et pesant près de 20 quintaux. De Dalberg avait offert soixante-dix troncs de chène pour la nouvelle charpente des cloches [1].

La plus grande de ces quatre cloches, pesant 71 quintaux et dédiée à saint Martin, le patron du diocèse, portait, outre des inscriptions en allemand, l'inscription suivante en latin, mentionnant l'airain accordé par l'Empereur pour en compléter le poids :

*S. Martino sacra A. D. MDCCCIX ex aere à Napoleone M. devictis Borussis capto, et generosè concesso partim confecta. Sedem Magunt.*

1. Colmar ayant envoyé au Prince primat de Dalberg le sermon qu'il avait prononcé, lors de la bénédiction de ces cloches; ce dernier lui répondit :

« Monseigneur, votre discours est bien touchant, vos actions le sont bien davantage. Le temple de Dieu, monument de la piété des fidèles, existant depuis tant de siècles, était une masse informe de ruines, lorsque son respectable évêque vint occuper le siège de Mayence ; son zèle lui rendit sa splendeur, et c'est dans cette cathédrale qu'en bon pasteur il communique à ses ouailles cet esprit de charité chrétienne, qui l'anime lui-même. Restait encore à rétablir les cloches qui convoquent les âmes

*tenente J. Ludovico, capitulum vero canonicis s. q. q.* (suivent les noms).

Une chose qui peut paraître de peu d'importance, mais qui mérite d'être citée, ce sont les démarches qu'il fit pour doter la cathédrale d'une horloge ; l'ancienne ayant été détruite. Il savait combien cette horloge manquait aux Mayençais. Pour cette fois-ci le préfet n'osa pas s'opposer à l'appel que l'évêque adressa aux habitants. Cette horloge, un véritable chef-d'œuvre dans son genre, fut l'ouvrage de Jean Maybaum, célèbre horloger de Strasbourg.

C'est encore aux efforts de Colmar qu'est dû le sauvetage de la vieille cathédrale impériale de Spire, célèbre monument du style roman, renfermant le tombeau de beaucoup d'empereurs et de princes de la maison d'Autriche. Ce dôme, qui avait subi le même sort que celui de Mayence, était complètement ruiné.

On ne saurait raconter toutes les démarches faites par l'évêque pour obtenir la restitution de

pieuses pour réunir les prières qu'elles adressent au Ciel. Le respectable évêque a su vaincre toutes les difficultés ! Quel bonheur pour les bons Mayençais d'avoir un tel pasteur ! Je l'admire, je le respecte et demande de l'Être suprême la grâce nécessaire pour imiter ses belles vertus. »(Ch. Dalberg, archevêque d'Aschaffenbourg, 8 novembre 1809.)

cette cathédrale. Il fut secondé, non seulement par le Conseil de fabrique de la ville, mais encore par le Conseil municipal composé de protestants, et par les familles les plus influentes. Le 20 juillet 1804, Colmar avait adressé une demande au ministre Portalis, et, lors du passage de l'impératrice à Spire, l'année suivante, la municipalité et les habitants l'avaient priée de prendre sous sa protection « la vénérable cathédrale, la sépulture de huit empereurs et de plusieurs impératrices. »

Le sous-préfet et les architectes, par haine pour l'Église catholique, eurent recours à tous les moyens pour empêcher le retour du dôme au culte. « La vieille cathédrale, dit leur rapport, ne révèle dans sa construction qu'un mauvais goût gothique. Elle est trop étendue. Ce serait une folie que de reconstruire, avec d'énormes dépenses, un monument pour servir d'abord aux tombeaux de vieux empereurs aujourd'hui oubliés. Pourquoi ne pas les transporter au cimetière commun ? Ou croit-on que l'Empereur d'Allemagne va faire rétablir le monument à ses frais ? Le peuple français ne le permettrait pas. La cathédrale ne pourrait être convertie en caserne, et n'est bonne qu'à être démolie... »

Le Ministre des finances avait même ordonné (13 novembre 1805) la démolition du dôme et la vente des matériaux. A force d'instances, Colmar réussit à détourner ce désastre et, par ordonnance impériale du 23 septembre 1806, toute la cathédrale fut mise à la disposition de l'évêque. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les habitants.

« C'est ainsi que, par sa résistance courageuse, il réussit pour la seconde fois, à empêcher une œuvre de destruction. On ne saurait trop insister sur ce double service rendu par lui. C'est donc à son dévouement que la postérité doit la conservation de deux chefs-d'œuvre les plus grandioses de l'art chrétien. Notre époque, qui connaît mieux que d'autres la valeur de nos cathédrales des bords du Rhin, doit donc être doublement reconnaissante au digne évêque, qui a sauvé ces deux sanctuaires chers à notre peuple [1]. »

Mais il ne suffisait pas d'avoir sauvé la cathédrale de Spire de la destruction, il fallait songer à sa restauration. Pour cela, Colmar eut recours à l'impératrice Marie-Louise, à laquelle il adressa

1. *Le Dôme de Mayence*, par Schneider.

une demande, avec un exemplaire du mandement qu'il avait publié, à l'occasion de la naissance du roi de Rome (1810).

« En nommant, Madame, dans cet écrit l'antique et illustre Maison d'Autriche, dit-il entre autres dans sa supplique, j'ai dû naturellement parler d'un monument infiniment cher à tous les cœurs, et dont on n'espère la conservation que de l'intérêt que daignera y prendre votre piété filiale. Ce monument, c'est l'antique cathédrale de Spire qui, pendant plusieurs siècles, a servi de sépulture aux chefs et aux membres de la famille impériale d'Allemagne. Rudolphe de Habsbourg lui-même, de glorieuse mémoire, et Albert d'Autriche y sont enterrés, à la suite d'un grand nombre d'empereurs et d'impératrices.

« Qu'il disparaisse, et les catholiques n'auront plus de quoi pour célébrer le service divin. Spire ne sera plus qu'un village, et les cendres les plus respectables seront profanées et dispersées ! — Cependant nous appréhendons ce malheur. Ce temple a souffert des troubles de la guerre. Il exige des réparations urgentes. Pour le rétablir et lui rendre la dignité première, il faudrait une de ces paroles sorties de

la bouche de l'Empereur, qui créent ou conservent tout ce qui intéresse l'histoire, les arts ou la religion. Mais cette parole puissante, par qui la solliciter pour obtenir, si ce n'est par l'entremise de la fille de tant de Césars, par l'épouse bien-aimée du grand Napoléon? — Parlez donc, nouvelle Esther, pour vos fidèles sujets, et le restaurateur des tombeaux des rois de France deviendra aussi le conservateur de ceux des empereurs d'Allemagne. »

Ajoutons que c'est également à notre évêque que la ville des Deux-Ponts doit son église [1]. Jusque-là les catholiques avaient eu le droit de célébrer leur culte dans l'église Saint-Nicolas, en même temps que les protestants; ce qui occasionna bien des dérangements pour les offices divins. Pour éviter les discordes auxquelles donnait lieu le droit simultané de l'église, les catholiques demandèrent au Gouvernement, pour le convertir en église, la possession des ruines du

1. On doit également, en grande partie, à Colmar la restauration des églises de Pirmasens, d'Edelheim, Golsheim et de beaucoup d'autres. — « 21 novembre 1807. Le préfet du Mont Tonnerre est autorisé à abandonner gratuitement à M. l'Évêque de Mayence les bâtiments connus sous le nom de *Maison d'exercice* du Prince de Darmstadt à Pirmasens, pour l'exercice du culte catholique. » *Napoléon.*

château, dévasté en 1793 par les troupes républicaines. Colmar intervint également auprès du Ministre, qui donna satisfaction aux habitants (11 mai 1807). L'évêque s'adressa à la générosité des fidèles; les protestants eux-mêmes répondirent à son appel, et la fabrique de l'église protestante vota 8.000 francs, comme prix de l'abandon des droits simultanés. Mais les ressources étaient insuffisantes, et les travaux avancèrent lentement. Ils furent ralentis par la guerre, et, en 1818, le roi Maximilien vint au secours de l'œuvre.

Le 27 mai 1820, jour de la fête du roi, la dédicace de la nouvelle église fut célébrée par le vicaire général Humann, alors administrateur du diocèse. Le disciple et l'ami de l'évêque défunt exprima sa reconnaissance en ces termes : « C'est à toi, Pasteur vénéré, dont la mémoire sera toujours vivante parmi nous, que revient l'honneur d'avoir eu la première pensée, et d'avoir pour ainsi dire posé la première pierre de ce saint temple ! Tu n'as pas vécu assez pour voir le couronnement de ton œuvre. Le Seigneur ne voulut pas te faire attendre plus longtemps la récompense de ton zèle pour sa plus grande gloire ; oui, chers auditeurs, du

haut du ciel notre cher Pasteur a dirigé notre entreprise; dans le séjour des élus il a obtenu par des prières que la construction de cette église fût menée à bonne fin... »

Après tous ces travaux préparatoires pour organiser le diocèse et la restauration des édifices religieux, Colmar songea à la création du séminaire, chargé de préparer de bons prêtres dont les paroisses avaient alors tant besoin. Le manque de prêtres valut, au début, bien des soucis au zélé pasteur, et se faisait d'autant plus sentir que les plaies, causées par tant de bouleversements dans la vie religieuse et morale, étaient plus profondes. Mais comment organiser le service religieux dans les paroisses, réduit qu'il était à son personnel clairsemé et malheureux ? Il s'était donc mis à l'ouvrage pour combler cette lacune. Son zèle et sa confiance inébranlable en Dieu lui firent entreprendre la fondation d'un grand séminaire, malgré le manque de fonds.

Colmar possédait une compétence marquée pour cette création difficile et délicate. Formé dans un excellent séminaire, dirigé par des hommes d'élite comme Jeanjean, il connaissait par expérience combien ces établissements, fon-

dés par saint Vincent de Paul, avaient rendu de services en France. Aussi fut-il heureux de pouvoir ouvrir le sien, le 13 janvier 1804. Nous verrons comment la Providence lui préparait un directeur répondant à tous les vœux du pieux évêque.

Le Concordat venait de lui donner le droit de songer à cette création. Au lieu des bâtiments de l'ancien séminaire, où le lycée avait été installé l'année précédente, on accorda à l'évêque l'ancien et vaste couvent des Augustins, alors à demi ruiné. Pour remplacer les portes et les fenêtres qui avaient été détruites, on en quêtait de vieilles dans la ville afin de rendre habitable l'intérieur de l'édifice. Des difficultés sans nombre restaient à surmonter. Lors de son arrivée à Mayence, fin septembre 1804, Napoléon avait bien accordé une rente de 4.000 francs, laquelle, au milieu des troubles de l'époque, n'était pas encore disponible. Les travaux furent assez avancés en automne 1805, pour que Colmar pût en annoncer l'ouverture et la rentrée pour le 30 octobre.

Les élèves furent d'abord au nombre de dix-huit, originaires de Mayence, de Spire et de l'Alsace. Les ressources de la maison étaient si

restreintes encore, qu'une partie des élèves dut être logée en ville, et que l'évèque fit appel à la charité des habitants de la rue des Augustins, pour offrir à dîner aux élèves. Des domestiques pieuses, venues de l'Alsace, firent le service gratuitement pour l'amour de Dieu. Des prètres dévoués qui avaient accepté les fonctions de professeurs, les uns ne touchaient que 50 florins par an, les autres 150. Un professeur distingué de théologie n'avait reçu pendant plusieurs années, que 200 florins.

Dieu bénit visiblement une œuvre entreprise avec une si grande confiance par Colmar. Et, en effet, les secours ne manquèrent jamais. Il arriva même plusieurs fois, lorsque les besoins étaient pressants, que des sommes importantes adressées par des mains inconnues, soit au séminaire, soit à l'évèché, vinrent mettre fin à l'embarras du moment.

Il fut loin de se douter que la Providence lui destinait, pour son séminaire, un supérieur selon son cœur dans la personne de son ami Liebermann. Nous allons voir les épreuves et la retraite forcée, auxquelles fut soumis ce dernier pendant neuf mois, pour se préparer à ses fonctions.

En juin 1802, lorsque Saurine, après son installation, eut reçu avec les principaux membres du clergé de Strasbourg, Colmar et Liebermann, celui-ci fut frappé de stupeur et eut les plus tristes pressentiments, en entendant les déclarations constitutionnelles et les menaces que le nouvel évêque fit entendre à l'adresse des prêtres fidèles, qui avaient refusé jadis le serment. « Je vis ces prêtres respectables, dont la présence aurait dû vous faire rougir et exciter en vous des remords, revenir de la première audience les traits bouleversés. L'un d'eux, qui vous a bien observé, me dit d'un ton ému : « Nous sommes perdus ![1]. »

Liebermann fut surtout frappé de l'aspect sinistre de Lapeyrie, l'ancien vicaire général de Saurine à Dax. Celui-ci s'entourait de prêtres jureurs, tels que Schegger reconnu comme dénonciateur perpétuel, haineux, fourbe, persécuteur. « Quoique averti à Paris, à Strasbourg et partout, vous vous obstinez à le garder auprès de vous, et à lui donner l'influence la plus marquée dans l'administration du diocèse. » Saurine avait nommé prédicateur de la cathédrale

1. *Réponse à Monseigneur Saurine*, évêque de Strasbourg, brochure attribuée à Liebermann.

le *père André,* capucin défroqué qui, parlant autrefois dans un club, avait comparé Robespierre et Marat avec le Christ. Lorsque le malheureux parut pour la première fois en chaire, le peuple saisi d'horreur se précipita hors de l'église.

On connaît la haine de Saurine contre les anciens prêtres fidèles et la persécution longue et hypocrite dont furent frappés ceux qui avaient souffert pour la foi, tandis que les meilleures paroisses étaient données aux curés jureurs. C'est ainsi que l'abbé Liebermann fut renvoyé dans son cher Ernolsheim, où il fut accueilli avec joie par ses anciens paroissiens. Il réunit dans sa maison une douzaine d'élèves, enfants du village ou de Strasbourg, pour leur donner des leçons et les préparer au petit séminaire. Parmi ces élèves figuraient Neltner, le futur missionnaire ; Doffner, plus tard vicaire général à Strasbourg, et Muhe de Strasbourg, le célèbre prédicateur à la cathédrale pendant quarante ans, le prêtre populaire mort en odeur de sainteté.

C'est au milieu de ces travaux que surgit, en 1804, un orage qui devait enlever aux élèves leur professeur, à la paroisse son curé et à

l'Alsace un de ses prêtres les plus méritants. Le curé fut arrêté par les gendarmes, transféré à Strasbourg, et de là à Paris dans la prison de Sainte-Pélagie, sans qu'on lui fît connaître les motifs de son arrestation.

On apprit plus tard que Liebermann était accusé d'avoir fait partie de la prétendue conjuration du duc d'Enghien, de Dumouriez, de Pichegru et de Moreau. Des visites domiciliaires avaient été faites à Strasbourg, dans des familles royalistes, entre autres chez M^me^ de Reich, une ancienne pénitente de l'abbé Liebermann. Cette dame était en correspondance avec la famille de Condé, et, dans une de ses lettres figurait le nom du curé d'Ernolsheim. Ce nom suffit pour l'impliquer dans un complot auquel il était complètement étranger. D'après l'opinion publique, l'évêque Saurine aurait dénoncé le curé d'Ernolsheim à la police, dans le but de se débarrasser d'un prêtre trop influent qui lui était hostile. Il aurait eu recours au ministre de la police Fouché, un de ses anciens amis.

L'emprisonnement de Liebermann dura ainsi soixante-dix-neuf jours, sans avoir jamais été interrogé ; il les consacra à l'étude et à la médi-

tation, et sut faire servir cette épreuve non méritée à son perfectionnement intérieur.

Heureusement Colmar n'avait pas oublié son ami, dont il connaissait l'innocence. Voici la lettre qu'il écrivit au Ministre des cultes (16 juillet 1804), en faveur du prisonnier :

« Monseigneur, l'intérêt avec lequel vous avez la bonté d'accueillir toutes mes demandes personnelles, me fait espérer que vous ne vous offenserez pas de celle que je prends la liberté de faire à Votre Excellence en faveur d'un ecclésiastique, étranger il est vrai à mon diocèse, mais non à la patrie, ni à mon cœur. Il est du diocèse de Strasbourg, se nomme Léopold Liebermann, et se trouve au nombre de ceux qui ont été amenés à Paris, comme prévenus de conspiration.

« Tandis que le Gouvernement le tenait au secret, j'ai cru devoir me borner à le plaindre et à me tenir dans un silence respectueux ; mais ayant appris, comme j'en étais convaincu d'avance, qu'il n'existe point de preuves contre lui, j'ose, en élevant ma voix pour un ami dans le malheur, me flatter que le Gouvernement, qui ne veut que faire grâce et justice, ne me saura pas mauvais gré, si je le mets à même de ren-

dre la liberté à un homme qui, jusqu'au moment de sa réclusion, n'en a usé que pour servir l'Etat et la religion. Personne n'a peut-être été autant que moi à portée de s'assurer des principes de M. l'abbé Liebermann, ayant fait ensemble en grande partie notre séminaire, et demeuré ensuite longtemps dans la même ville, et l'un à côté de l'autre, lui au séminaire comme directeur, et moi au collège comme professeur. Je l'ai, à la vérité, perdu de vue pendant les premières années de la Révolution, qu'il a passées sur la rive droite avec les séminaristes, qui étaient confiés à ses soins, et où il a continué à jouir de l'estime et de l'affection de ses supérieurs et des ecclésiastiques les plus respectables. Mais depuis les huit ans à peu près qu'il est rentré et qu'il a rejoint ses confrères qui travaillaient en secret dans le ministère, j'ai eu le temps de me convaincre qu'il n'avait rien perdu de ses vertus, ni de son zèle pour la patrie...

« Je puis rendre ce témoignage que c'est lui qui a fait les premières démarches auprès de Mgr le cardinal de Rohan, pour l'engager à consentir à ce que son clergé se soumît aux conditions que le Gouvernement exigeait de lui, dès

que Bonaparte se trouva à la tète des affaires ; désapprouvant dans toutes les occasions ceux qui étaient d'un avis différent, et cherchant par tous les moyens à les ramener au bon parti.

« Ainsi, lorsqu'à l'occasion de la nomination de Mgr Saurine à l'évèché de Strasbourg, on était menacé d'une fermentation générale qui causait les plus vives alarmes aux autorités, il fit avec le plus grand zèle, en prêchant en allemand dans la cathédrale de Strasbourg, ce que mon devoir m'avait dicté de faire en prèchant en français, pour calmer les esprits et porter tout le monde à la soumission due aux autorités légitimes, et je ne doute point que ce ne soit qu'à son éloquence que le département du Bas-Rhin n'ait dû, pour lors en grande partie, sa tranquillité. Enfin, il existe de lui une circulaire latine imprimée, lancée à l'occasion d'un *Te Deum* chanté en actions de grâces, pour la conservation des jours précieux du grand Napoléon, à tous les prètres du grand séminaire, et où il parle de ce héros avec des sentiments qui, seuls, pourraient suffire pour éloigner de lui tout soupçon de conspiration. Cette pièce est signée par Hirn, pour lors commissaire épiscopal ; mais je puis attester qu'elle est de la

main de Liebermann... Que si, malgré toutes ces preuves, il reste encore quelque inquiétude au Gouvernement, je le supplie de me permettre de retirer M. Liebermann dans mon diocèse, et de lui servir de surveillant, en m'engageant volontiers à répondre de ses moindres démarches.

« Veuillez, Monseigneur, soumettre au Gouvernement ce témoignage que je rends, moins à l'amitié qu'à la vérité et à la bonne cause, et l'appuyer d'un mot de recommandation, en l'assurant qu'en rendant la liberté à M. l'abbé Liebermann, il rendra un ministre vertueux et zélé aux autels, un citoyen paisible et plein d'affection à l'État, et, certainement, un talent rare aux belles-lettres... Agréez, s'il vous plaît, etc. [1]. »

Napoléon, dans l'esprit duquel le nom de Liebermann se liait toujours avec la conjuration Cadoudal, n'était guère disposé à lui rendre la liberté. Le ministre eut donc recours à un moyen terme, en proposant d'interdire à Liebermann le séjour de Strasbourg, mais de l'autoriser à s'établir à Mayence. Il reçut donc son

1. Nous avons cru devoir reproduire cette pétition peu connue, ce témoignage d'une vraie amitié, parce qu'elle fait bien connaître l'état des esprits en Alsace à cette époque.

laisser-passer, avec ordre de rester éloigné de Strasbourg de quarante lieues, et il fut placé sous la surveillance de la police. Colmar avait dû répondre pour son ami.

On comprend avec quel transport l'évêque le reçut dans sa demeure. Dès son arrivée à Mayence, Liebermann se fit entendre comme prédicateur à la cathédrale, et fut admis comme conseiller de l'Administration diocésaine. Les statuts du séminaire, calqués sur ceux qui avaient été établis en France par saint Vincent de Paul, furent arrêtés par Colmar et son ami, et avaient pour but de détruire l'esprit d'indépendance qui, dans les derniers temps, avait gagné le clergé allemand. Le supérieur Liebermann [1] était l'homme créé exprès pour établir

1. Avec Liebermann, il y eut comme professeur *Herzog*, *Kalt*, *Férino*, *Simon Kaeuffer*, *Hamard et Schérer*, qui remplit les fonctions d'économe. A ces noms il faut ajouter plus tard celui du respectable abbé *Weisrock*, curé de Landser (Haut-Rhin), une des victimes des persécutions de Saurine. « Vous m'instruisez, lui écrivit Colmar, que la divine Providence a permis que vous ne puissiez plus faire beaucoup de bien chez vous. Ne serait-ce pas là cette marque de la volonté de Dieu que vous attendez pour vous rendre dans mon diocèse ? Quel immense bien vous y feriez ! Venez, tous les bras et tous les cœurs vous sont ouverts. » Voici ce qu'on lit dans la *Chronique* du séminaire de Mayence : « 1808, fin août, arriva dans notre Séminaire le vénérable curé *Weisrock*, originaire de Schlestadt, ancien jésuite et curé de Landser pendant trente-deux ans.

une discipline efficace et un bon esprit. Une vive impulsion fut donnée aux études, malgré les troubles extérieurs et les ressources modestes. Peu à peu le nombre des séminaristes augmenta et atteignit le chiffre de quatre-vingts; les résultats furent tels que le séminaire fut considéré bientôt comme le premier de l'Allemagne.

Parmi les premiers élèves du séminaire figurèrent d'anciens élèves du curé d'Ernolsheim : Doffner, Muhe, Muller, Kling de Buhl, Kronenberger de Gundolsheim, Krautt d'Ernolsheim, Mantil de Pfettisheim, Wurm de Wingersheim et d'autres jeunes Alsaciens, que l'aversion pour Saurine et l'affection pour Liebermann avaient amenés à Mayence.

Les élèves de Liebermann (*Liebermanniannner*), qui dirigea le séminaire jusqu'en 1824, acquirent bientôt la réputation de prêtres ins-

Après un long bannissement pendant la Révolution, il revint dans sa paroisse où il fut l'objet des persécutions les plus indignes de la part de l'évêque Saurine — *cui tunc tota Alsata parebat.* A l'appel de notre vénérable évêque qui lui avait offert un asile, il était venu se réfugier dans notre séminaire.»

Saurine persécuta de même l'abbé Bernardin *Juif*, le pieux successeur de Weisrock à Landser. (Voir l'*Histoire des Troubles à Landser.*) On sait que le digne curé Juif fut, dans la suite, surnommé «*L'Apôtre du Sundgau*». En 1903, on a érigé à ce saint prêtre un monument à Oberlarg, sa paroisse.

truits et pieux, estimés pour leurs talents et leur esprit orthodoxe, et pour cela craints par certains vieux prêtres.

Le séminaire de Mayence produisit entre autres hommes célèbres les évêques Raess de Strasbourg et Weiss de Spire, le cardinal Geissel de Cologne, le professeur de théologie Klée, etc., « qui, dès le début, travaillèrent avec ardeur à l'œuvre de la restauration de l'Église d'Allemagne, au point que le séminaire de Mayence rivalisait avec les Facultés de Tubingen et de Bonn, et n'a jamais dévié de la véritable doctrine de l'Église [1].

Ajoutons que, de bonne heure, l'évêque eut encore la joie de voir assurée l'existence matérielle de son séminaire, et d'être délivré de grands soucis. Par l'intermédiaire de l'Impératrice Joséphine, le séminaire rentra en possession des biens de la rive gauche, qui n'avaient pas encore été aliénés, d'un revenu annuel de 6000 francs. Napoléon fonda, en 1807, pour tous les séminaires de son Empire, un grand nom-

1. Selbst. — A cette époque, Liebermann compléta son *Cours de Théologie*, commencé autrefois au couvent de Allerheiligen. Cet ouvrage eut un grand succès en France comme dans les pays étrangers ; il figure encore avec honneur dans les bibliothèques des séminaires.

bre de bourses, dont 24 pour celui de Mayence, (8 bourses entières de 400 francs chacune, 16 demi-bourses à 200 francs). A cela il faut ajouter un legs important pour l'époque, dû au vicaire Isinger de Mayence, C'était beaucoup quand on pense à la pénurie du début. Dieu était venu au secours d'une manière visible, et Colmar aimait à répéter aux séminaristes : « Je voudrais faire inscrire en lettres d'or au-dessus du frontispice : *Maison de la Providence divine* ; car j'ai commencé l'établissement avec rien, et la main de Dieu est venue à mon aide d'une manière visible [1]. »

Colmar réussit également à soustraire les

1. Le comte Damian Hugo légua au séminaire de Mayence 66.000 florins et 14.000 à la cathédrale de Spire. L'abbé Weisrock, ancien professeur au séminaire de Mayence, mort en 1813, avait légué également sa fortune à cet établissement.

Voici un extrait d'une lettre adressée, à cette occasion, par Colmar, à Mme Litzelberger, institutrice à Landser, dont le défunt curé lui avait souvent vanté les grandes qualités :

«... Le bon Père Weisrock a rendu sa belle âme à Dieu. Il est avec lui ; il jouit de la récompense de tant de souffrances, de tant de travaux et d'actions pour sa gloire. Ne répandez pas de larmes, ma chère Sœur, ou, si vous en répandez, que ce soit des larmes de joie et de consolation... Aimé et respecté de toute sa paroisse et de tout le clergé, il est regretté de tous. L'enterrement et le service vont se faire avec la décence convenable. Bref, tout sera fait comme s'il était mort dans son cher Landser, dont il parlait constamment. Saluez de ma part cette digne commune ; je l'aime parce qu'elle a été aimée du brave P. Weisrock... »

élèves de son séminaire au danger de la conscription, dont ils avaient été menacés pendant quelque temps.

D'un autre côté, l'évêque avait reconnu la nécessité d'un établissement destiné à recevoir, dès le jeune âge, les élèves pour les préparer au grand séminaire, d'autant plus que, dans les collèges de l'époque, l'éducation religieuse était bien négligée. De là, la création du petit séminaire annexé pour ainsi dire au grand, et dirigé par des prêtres. Il était destiné à recevoir des enfants, qui montraient quelques dispositions pour l'état ecclésiastique, sans refuser ceux qui voulaient y faire simplement leurs études. Chose à remarquer et qui fait grand honneur à l'évêque, cet établissement était ouvert particulièrement aux élèves pauvres. Il avait engagé les curés de campagne à rechercher des enfants intelligents, montrant des dispositions pour l'étude, et de les lui envoyer à Mayence, pour les préparer en vue de leur vocation, « n'étant pas d'avis, ajouta-t-il, de considérer les études comme uniquement destinées aux classes privilégiées. » — « Que d'hommes, ecclésiastiques ou laïques, devenus célèbres par leurs talents et leurs services, doivent

au petit séminaire de Colmar leur situation, et seraient restés, sans lui, relégués dans la chaumière de leurs parents ! J'en parle par expérience ! [1] »

Le petit séminaire réussit admirablement. Les élèves accoururent de tous les coins du diocèse. Il faut avoir vécu à cette époque, pour se faire une idée des bonnes études faites dans cet établissement, ainsi que de la piété et de la bonne éducation qui distinguaient les élèves. Il n'y eut presque jamais de fautes graves à réprimer ; ce qui est extraordinaire pour une institution qui comptait de quatre-vingts à cent élèves dans chacune des classes inférieures, et de trente à quarante dans les classes supérieures.

Les familles de Mayence constatèrent que nulle part les études n'étaient meilleures qu'au séminaire ; la bonne conduite sauta à tous les yeux, au point que toutes voulaient y envoyer leurs enfants. Ce succès d'un côté, et l'état peu prospère du lycée impérial de l'autre, excitaient la jalousie de l'Université, et donna lieu à des menaces et à des tracasseries qui causaient bien des soucis au Supérieur. Le premier assaut fut

1. Remling qui, entré comme boursier dans cet établissement, était fils d'un pauvre instituteur.

livré par l'ordonnance impériale du 15 novembre 1811 [1], qui maintint les petits séminaires avec leur esprit, mais qui obligea les élèves à suivre les cours des lycées.

Heureusement le danger ne dura guère, et l'empereur ne tarda pas à retirer les ordonnances, pour ne pas entraver le but poursuivi par les petits séminaires. Celui de Mayence continua à prospérer et à faire le plus grand bien jusqu'en 1829, où il fut supprimé par le gouvernement du grand duc de Hesse, « les élèves devant suivre les cours du gymnase de Mayence, désigné pour recevoir les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique. » Dans ce but l'enseignement de l'histoire avait été confié à un professeur catholique. La ruine du petit séminaire fut ainsi accomplie, avant que le successeur de Colmar ait pu le défendre. « Mais il lui resta le grand mérite d'avoir formé une nouvelle génération d'hommes, tant ecclésiastiques que laïques, sur lesquels Mgr Ketteler devait s'appuyer plus tard dans sa lutte pour les libertés

1. *Article* 27. « Il ne pourra y avoir plus d'une école ecclésiastique par département. » — *Article* 32. Dans tous les lieux où il y a des écoles ecclésiastiques, les élèves de ces écoles seront conduits au Lycée ou au Collège, pour y suivre leurs classes. »

de l'Église, et dans ses efforts pour relever la vie religieuse et la vie sociale. » (Selbst.)

Si les obstacles de tout genre que Colmar eut à surmonter dans son nouveau diocèse furent considérables, son zèle et sa confiance furent à la hauteur des difficultés. « Il n'y a qu'un courage comme le sien, dit son panégyriste, qui pût surmonter les difficultés de tout genre, et poursuivre le but avec un zèle qui n'avait qu'une crainte, c'était de ne pouvoir faire tout le bien nécessaire. Mais aussi que ne devons-nous pas à son zèle infatigable? Nous lui devons cette belle cathédrale dont la démolition avait déjà été décidée ; ces belles cloches et cette belle horloge qui font l'orgueil de tous les Mayençais. Nous lui devons ces beaux offices divins qui ont laissé des impressions si profondes dans tant de cœurs, et ont représenté avec tant d'éclat ce que la religion a de sublime ; cette pépinière du sacerdoce qu'il commença avec les fonds fournis par la Providence, et dont la prospérité lui tenait tant à cœur. Sous sa protection se développèrent ces écoles ecclésiastiques, dans lesquelles il vit croître avec tant de joie les jeunes plantes destinées à son séminaire. C'est à lui que tant de paroisses doivent le réta-

blissement des biens de leur fabrique, (*faveur qui ne fut accordée qu'à son diocèse et obtenue par lui seul*). Mais comment raconter tout le bien qui s'étendit, grâce à lui et à son zèle actif, tantôt sur tout le diocèse, tantôt sur les communes, tantôt sur des personnes en particulier ? Bref, tout ce qu'est aujourd'hui notre diocèse, l'est devenu par lui, son second fondateur. »

## CHAPITRE IV

### ACTION DE L'ÉVÊQUE DANS SON DIOCÈSE

Ses tournées épiscopales. — Tableau de ses travaux pendant ses tournées. — Extraits de son journal sur ses tournées. — Son action sur le clergé et ses encouragements. — Extraits de sa correspondance avec les curés. — Son talent et son influence comme prédicateur. — Caractère de ses sermons. — Son esprit de piété. — Sa vie privée.

La piété et le bon esprit que Colmar s'efforçait de communiquer aux jeunes clercs du grand séminaire, il chercha à les maintenir et à les propager parmi son clergé, pendant ses tournées pastorales. Aussi considéra-t-il ces visites comme un de ses devoirs les plus importants ; elles étaient devenues urgentes par suite des ruines accumulées dans le diocèse, depuis plus de dix ans. Les fabriques des églises avaient été dépouillées par la Révolution, ou les biens qu'elles possédaient encore étaient mal administrés. Une partie de ces biens et les capitaux des fondations se trouvaient en des mains étrangè-

res ; d'un autre côté, quantité d'églises étaient dépourvues des ornements ou des vètements sacerdotaux les plus indispensables. Beaucoup d'anciens curés, ou des prètres provenant d'autres diocèses et de couvents supprimés, manquaient de zèle ou de tenue ; d'autres avaient à lutter avec les autorités municipales pour leur traitement. Dans bien des communes mixtes régnait la discorde parmi les habitants. Il ne connaissait pas encore assez les archiprètres et les doyens, pour avoir en eux une confiance entière. Pour ces motifs et d'autres encore, la présence de l'évèque était nécessaire, afin de se rendre compte sur les lieux de l'état des choses.

Malgré les travaux de tous genres, Colmar est peut-ètre celui des évèques qui s'est montré le plus exact à visiter son diocèse. Il croyait ne devoir s'en rapporter qu'à lui-même pour acquérir toutes les connaissances de détails, dont la variété est soumise à des circonstances locales, souvent même à des coutumes singulières.

A tout cela il faut ajouter la confirmation qui n'avait pas été distribuée depuis tant d'années, les sermons, les catéchismes aux enfants, la dédicace de nouvelles églises ou de cloches, la visite des malades qu'il fit pendant ces tournées.

Plusieurs fois l'année, l'évêque entreprit de ces tournées diocésaines, où il était accompagné souvent par Liebermann, qui le seconda pour la prédication. « Pendant une de ces tournées, en 1805, qui avait duré six semaines, écrit ce dernier, il ne se passa pas de jour où l'évêque ne prêchât trois ou quatre fois, et plus souvent cinq fois. Il visita le matin une commune, dit la sainte messe, distribua la communion aux fidèles et leur fit un sermon d'une heure ; de là, il se rendit dans une paroisse voisine, où il confirma et fit une longue exhortation. Après dîner, il se rendit dans une autre pour confirmer et prêcher, et commencer le même travail le lendemain. »

« Je ne me permettrais pas de tracer le tableau de ses travaux vraiment apostoliques, si je n'en avais été témoin. Je le vis, poussé par son zèle, parcourir des mois entiers les villes et les villages, pénétrer dans les vallées les plus profondes, escalader des montagnes escarpées pour rejoindre ses ouailles, les consoler et les réconforter. Rien ne pouvait le détourner de ses visites pastorales, qu'il considérait non comme une charge, mais comme une consolation attachée à ses fonctions. » (Liebermann).

Afin de pouvoir mieux apprécier l'action exercée sur tous par l'évêque, pendant ses tournées, voici ce que dit un témoin oculaire, le curé Klein, prêtre éminent de Manheim.

« Le peu de jours que j'ai pu passer aux côtés de Colmar, je les considère comme les plus bénis de ma vie. Ses sermons, ses leçons de catéchisme, ses exhortations devant les lits des malades, sa sagesse et son amabilité dans ses relations et toutes les belles qualités qu'il montrait, lui gagnaient tous les cœurs. Les protestants mêmes, qui avaient eu l'occasion de le connaître, lui témoignaient de la vénération. Quel trésor d'expériences et d'observations utiles aurait pu réunir celui qui eût écrit le journal de ses tournées épiscopales ! Je le vis, le 25 juin 1804, à Ogersheim où il confirmait. Avant de le quitter, je lui présentai quelques étudiants de Manheim, qu'il reçut avec amabilité, qu'il interrogea sur leurs études en les encourageant à travailler toujours avec persévérance, à éviter surtout les mauvais livres et les mauvaises sociétés, les deux ennemis les plus dangereux de la jeunesse. On ne saurait croire l'impression profonde que produisit, pendant ses tournées, le vénérable évêque sur tous

ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. »

Colmar tenait jour par jour un journal en langue française sur ses tournées. C'est le miroir fidèle de ce qu'il a vu et observé, ce qu'il a trouvé digne d'éloges ou de blâmes dans ses paroisses, les points qu'il a débattus ou les ordres qui ont été donnés, le sujet de ses sermons et de ses catéchismes. Rien de plus intéressant et de plus instructif. Nous nous contenterons de citer quelques extraits pris au hasard.

« *Année* 1806. — Le 23 avril, à son arrivée à Hessenleideheim, où était curé un respectable vieillard à cheveux blancs, l'abbé Méder, à la fin du sermon, l'évêque encouragea les quelques jeunes gens qui prenaient des leçons chez le curé, en les engageant à bien étudier, « afin d'entrer au séminaire et de se préparer pour travailler à la plus grande gloire de Dieu. » L'instituteur, ayant des habitudes d'ivrognerie, fut invité à se corriger, et la commune fut engagée à voter une subvention au pauvre curé, trop mal rétribué. Cinq malades furent visités et consolés dans cette paroisse.

« A *Groskarlbach,* il visita le pasteur protestant, « un homme jeune, bien élevé et aimable », qu'il invita à venir le voir à Mayence. Vers la

chute du jour il arriva à Laumenheim, chez le curé Schollmayer. « Ce dernier paraît aller un peu brusquement avec son monde ; il est petit, un peu contrefait, du reste brave homme. »

« A *Freinsheim* fonctionne le curé Ostheimer. Il ne me paraît pas sans talent, et la commune est contente de lui. Elle désire avoir une cloche; mais les revenus de l'Église ne le permettent pas. L'instituteur est capable, mais la fréquentation de l'école laisse à désirer. A la fin du sermon il engagea les parents à envoyer régulièrement les enfants à l'école. A Raedersheim, desservi par l'abbé Manhard, curé excellent. Il est secondé par un bon instituteur, qui est mal rétribué ! Colmar prêcha sur l'éducation des enfants et sur l'ingratitude dont on paie souvent les instituteurs méritants.

« A *Wachenhaus,* il fit une visite au maire protestant et au pasteur.

« A *Meckenbourg*, le curé Bauer, prêtre encore jeune mais maladif, néglige les sermons et le catéchisme. La paroisse désirerait un curé plus zélé. La chaire était à demi brisée, et il a fallu installer une tribune provisoire pour l'évèque. Il prècha sur la nécessité pour les parents de veiller sur l'innocence des enfants.

« A *Rubertsberg,* l'église et le presbytère étaient encore en ruines. Le curé Spickert loge dans une maison à lui. Les offices se tiennent dans une maison en mauvais état. L'évêque espère, avec le produit des églises à aliéner à Worms et à Spire, obtenir des secours pour reconstruire l'église. Le curé n'est pas bien aimé, « à cause de sa sévérité et de son amour de l'ordre », dit-il. Il révéla à l'évêque que bien des jeunes prêtres des environs ne disent pas leur bréviaire.

« A *Murbach,* Colmar logea chez un brave maire protestant, nommé Pétif, médecin, qui est adoré des catholiques à cause de sa bienveillance et de sa générosité.

« Pour se rendre à *Einstein,* il fallait faire la route à pied, tant les chemins étaient détestables. Muller, ancien jésuite, y est curé et est aimé comme un père. Colmar visita le pasteur protestant qui est malade, ainsi que le brigadier forestier, qui avait contribué à la belle réception qui venait de lui être faite.

« A *Maikammer,* il ressentit une extinction de voix, il se contenta d'une courte allocution. Après la confirmation il visita plusieurs malades ainsi que le maire et baptisa un enfant ; on

fit présent à l'évèque d'un agneau blanc, qui lui fut amené par des enfants habillés en bergers. De là il se rendit à *Edenkoben,* où Boc était curé-doyen, dont l'évèque n'eut pas lieu d'ètre content, et auquel il dut adresser des remontrances. La paroisse a *un très bon maître d'école* [1]. »

Tels sont quelques extraits de son journal pour 1808. Une autre partie roule sur les tournées de Colmar dans la partie occidentale du diocèse, où Liebermann l'accompagna et le seconda dans ses sermons à Hambourg, à Langstuhl, à Deux-Ponts, etc.

Les quelques extraits que nous venons de donner de son journal, montrent l'activité et le zèle déployés par le digne prélat pendant ses visites pastorales. Il y consacra toutes ses forces, et nous avons vu qu'il lui était arrivé de prècher jusqu'à cinq fois par jour.

Il ne dédaignait point les plus humbles fonctions du saint ministère ; durant les premières années de son épiscopat, il fit assidûment le catéchisme en français dans sa cathédrale, dans

1. C'est le père du *Chanoine Remling*, l'auteur de l'*Histoire des Évêques de Spire.*

le but de conquérir à la foi les Français résidant à Mayence.

Nous avons vu les bonnes relations qu'il eut, pendant ses tournées, avec les maires et les pasteurs protestants des communes qu'il visita. Par sa prudence et sa bonté, il réussit à maintenir la paix dans un pays où le protestantisme dominait dans bien des communes. Il savait se faire tout à tous, et montrait la plus sage tolérance. Sa douceur et sa longanimité, sans nuire à sa dignité, faisaient une vive impression, et l'on peut dire en toute vérité, avec un de ses anciens élèves devenu prêtre, que « pour ceux qui l'ont connu, il sera toujours l'idéal des vertus sacerdotales, et que jamais l'on ne vit personne réunir plus de magnanimité, de bienveillance, de tendresse et d'amabilité envers les dissidents de toutes les communions. Aussi eut-il la consolation d'en ramener plusieurs, et de laisser au milieu de ces populations si mélangées, un profond sentiment de paix, de charité et d'union. »

L'influence considérable exercée par Colmar, pour le bien de son diocèse, par les instructions, les encouragements, les remontrances adressés à son clergé, par la confiance et l'attachement

qu'il sut lui inspirer, ressort surtout de la riche correspondance privée, qu'il entretenait avec les curés et les doyens. A son avis, les chancelleries ne sauraient agir d'une manière efficace sur les esprits et les cœurs. Quand une affaire survenait, il ne reculait pas devant la peine d'écrire personnellement à l'intéressé. Nous avons de lui un grand nombre de lettres, en français et en allemand, qui montrent mieux que tout ce qu'on pourrait écrire, la tendresse portée par l'évêque à son clergé. Après les entretiens pendant ses visites et ses tournées de confirmation, il considéra cette correspondance comme le moyen le meilleur de récompenser les services, et de maintenir les bonnes volontés, de combattre la mollesse ou le relâchement, d'encourager et de consoler les prêtres qui avaient à souffrir dans leurs paroisses, à lutter avec les difficultés ou le mauvais vouloir ; d'avertir, de punir, de corriger les membres en faute ; en un mot, de diriger l'administration pastorale en silence, sans attirer l'attention du public.

Aussi pouvait-il écrire (1816) aux doyens du diocèse : « Vous connaissez ce que nous avons fait jusqu'ici, pour rappeler à leurs devoirs les prêtres qui avaient pu oublier la sainteté de

leur état. Vous avez sans doute encore entre les mains les nombreuses lettres paternelles que, pour ce motif, j'ai dû vous écrire, ainsi qu'aux coupables. Vous vous rappelez encore l'amour et le sérieux avec lesquels, pendant nos visites, nous les avons avertis, conjurés de changer de conduite, en joignant nos larmes à nos paroles... »

Dans toutes ces lettres, règne un esprit vraiment apostolique. Aussi furent-elles conservées par les prêtres bien pensants, comme un souvenir de la tendresse de leur pasteur. Sa bonté et son indulgence excitèrent la confiance et l'affection. De là vient que, dans les difficultés qu'ils rencontraient, les prêtres s'adressèrent directement à lui, et reçurent ses réponses avec ses conseils.

Voici, à l'appui, des extraits de plusieurs de ses lettres :

Mayence, 30 mai 1806.

Il m'est doux d'avoir rencontré la disposition de votre cœur dans la nomination à la cure de . . . Je ne voulais point punir . . . mais sauver, oui sauver la bonne commune de . . . Aimez-la, mon cher pasteur, cette bonne commune, comme une mère aime

son enfant malade, et ne vous rebutez pas des difficultés que vous rencontrerez au bien que vous voudrez y faire.

Je vous donne de bon cœur la bénédiction paternelle que vous me demandez, ainsi qu'à tous ces bons enfants qui prient tant pour moi. Continuez, mon cher ami, de m'obtenir ce secours des prières, dont j'ai un si grand besoin.

Votre bon père,

+ J. Louis, évêque.

Mayence, 11 mars 1811.

La paroisse de. . . sera pourvue aussitôt que je trouverai un sujet capable ; je sens la position critique de ces pauvres gens ; le cœur me saigne, mais les sujets me manquent.

Mayence, 29 septembre 1817.

Comment arrive-t-il, mon très cher Doyen, qu'au moment où j'espérais pouvoir vous soulager dans vos immenses travaux, je suis obligé de consentir à ce que vous les augmentiez ? Hélas ! encore biner à. . . ! Dieu vous conserve, homme apostolique, et ajoute à vos forces ! Quant à moi je me consume de désirs de voir les paroisses vacantes pourvues de bons pasteurs. Mais où les prendre ! Le séminaire

seul peut me les fournir, mais seulement peu à peu...

Mayence, 27 janvier 1818.

Ne vous affligez pas de voir que le Gouvernement s'informe par les maires de la conduite des curés ; cette mesure a pu paraître nécessaire dans le moment actuel, où l'on s'occupe d'une nouvelle organisation ; mais elle cessera dès que l'évêque futur sera entré en fonctions conformément au concordat si sage que le roi de Bavière a conclu avec le Saint-Siège [1]. Convenez d'ailleurs, mon cher Doyen, qu'il y a des ecclésiastiques que la surveillance d'un évêque ne contient pas suffisamment dans leurs devoirs, et qui ne craignent que le bras séculier. C'est aux mauvais prêtres qu'il faut attribuer en grande partie les humiliations qui pèsent sur le clergé. Les bons pâtissent de la conduite des mauvais...

Mayence, 15 juin 1818.

Vous m'avez fait un plaisir extrême, en rendant votre nièce à ses parents ; votre exemple fera impression. Faisons, mon ami, tous les sacrifices pour le bien du sacerdoce. Moi-même j'ai deux nièces, déjà dans les trente, qui voulaient venir loger chez moi,

1. Il s'agit ici du diocèse de Spire qui allait être détaché du siège de Mayence.

avec leur père. Je les ai refusées et préféré de leur payer une petite pension. Combien d'autres se sont mal trouvés d'avoir reçu de jeunes parentes dans leur maison !

Continuez, mon cher ami, à veiller, à travailler, à édifier et à aimer votre évêque, qui est vraiment tout vôtre.

Mayence, 17 novembre 1815.

Je ne saurais trop remercier le ciel pour ce grand bienfait qu'il vient de nous accorder (le legs de Lehrbach). Le manque de prêtres m'a obligé d'accepter une cinquantaine de séminaristes qui sont la plupart hors d'état de payer leur pension. On dit avec raison que *là où le besoin est le plus pressant, le secours est le plus proche.*

Mayence, 28 mai 1813.

. . . Ce n'est pas la première fois que des plaintes me sont portées contre cet instituteur. Ayez la bonté, mon cher Doyen, de procéder en mon nom à une enquête sérieuse et de m'en faire connaître les résultats. Je ne tolérerai jamais la mauvaise conduite d'instituteurs, et je suis certain que, pour ce point, je serai soutenu par l'Académie de Mayence et par l'Université à Paris. Un bon instituteur peut être d'un secours précieux, pour contribuer à la bonne

moralité d'une commune par l'éducation des enfants, et il importe que vous cherchiez à vous en procurer un à tout prix, réunissant les qualités voulues. . .

Mayence, 12 janvier 1818.

. . . Je félicite vos cantons de vous avoir pour inspecteur des écoles ; votre travail est augmenté, mais le bien le sera aussi. Ne craignez pas de remplir votre emploi comme commissaire local des écoles de toute religion. La religion donne la véritable sagesse pour toutes les situations de la vie. Seulement vous ne pourrez pas interroger les enfants protestants sur l'instruction religieuse ; il faudra abandonner cette partie à leurs ministres...

Mayence, 21 décembre 1816.

Je vous prie, mon cher Doyen, de m'adresser un rapport sur ceux des curés de votre doyenné :

1° Qui se distinguent par leur piété, leur zèle à remplir leurs fonctions ;

2° Quels sont, au contraire, ceux qui se font remarquer par leur négligence à prêcher, à catéchiser, à visiter les écoles et les malades ; ceux qui sont habituellement hors de chez eux, recherchent les sociétés bruyantes ou visitent même les auberges.

3° Quels sont ceux qui portent, selon les prescriptions, l'habit ecclésiastique ou la soutane, et ceux

qui ne le portent pas. La chose est de la plus grande importance, etc...

On voit par, ces quelques exemples, avec quelle tendresse et quel jugement pénétrant l'évêque sut résoudre les questions les plus épineuses, et les cas les plus délicats. Mais pour quiconque connaît les variations du cœur humain, la diversité des devoirs et les travaux du clergé, ne peut que bénir le pasteur qui, au milieu du poids accablant de sa charge, sut encore communiquer à ses prêtres, jeunes et vieux, la plénitude de son esprit et devenir le conseiller, le guide de leur conscience.

L'influence exercée partout par Colmar, comme prédicateur, fut grande également, sur le clergé comme sur les fidèles, et, pour faire ressortir le caractère et l'action de son éloquence, nous n'avons qu'à citer un de ses historiens. « Colmar était un prédicateur aussi zélé que capable, qui sut captiver et toucher ses auditeurs en prêchant la parole de Dieu. Pendant sa longue carrière, son talent oratoire se révéla d'une manière brillante. Il avait beaucoup de dispositions naturelles comme orateur de la chaire, et il sut les perfectionner de plus en

plus par son zèle infatigable et ses études. Nous trouvons en Colmar, au plus haut degré, l'enthousiasme et la parole entraînante, en un mot ce qui séduit et pénètre l'âme. Sa parole solennelle, soutenue par une grande émotion, la profondeur et la force, accompagnées de manières propres à lui, et une exposition saisissante, d'une certaine douceur et aménité, était pleine de feu, de persuasion et d'amour. Il sut ainsi captiver, non seulement l'homme vertueux, mais le cœur du pécheur le plus endurci.

« Colmar, avec son talent comme prédicateur, est presque unique en son genre. Il y en a peu qui puissent lui être comparés, sous le rapport de la force et de l'enthousiasme oratoire, qui vient du cœur et va au cœur. Quiconque avait entendu de la bouche de Colmar un sermon, ou une simple allocution, ne pouvait plus l'oublier de la vie. Nous possédons de lui sept volumes de sermons, dont la simple lecture est encore entraînante, et qui sont une preuve de ce que nous avançons [1]. »

Nous avons vu que le *Journal de Mayence*, en parlant du premier sermon prononcé par

1. Remling.

l'évêque à la cérémonie de son installation, fait remarquer que le prédicateur n'avait pas cité un passage de la Bible, dont tant de prédicateurs aiment à orner et à charger leurs sermons : « Ses paroles partaient du cœur, dit-il, et allaient au cœur ; voilà pourquoi elles portaient des fruits. »

Colmar appartenait, en effet, à cette catégorie de prédicateurs populaires qui, négligeant les fameuses divisions et définitions d'autrefois, les généralités pompeuses et sans accent personne parlaient avant tout comme des apôtres dont, chaque sermon était une action, qui, avec une manière de parler simple, intime, humaine à la fois, appliquaient à la vie réelle de leurs auditeurs les vérités les plus hautes, les faisaient réfléchir par eux-mêmes et qui, dédaigneux des effets, mettaient tout leur art à pénétrer dans les âmes, et pour y susciter un travail de transformation spontanée. Il savait donner de la vie à tout ce qu'il disait : il savait parler aux fidèles avec fruit, les frapper des vérités qui les intéressaient, les toucher et les émouvoir. Tel est le caractère qu'attribuent, aux sermons de notre évêque, les historiens qui en ont rendu compte.

Ajoutons que Colmar prêchait fréquemment, et qu'il profita de toutes les occasions pour faire entendre la parole divine. Il y était encouragé, non seulement par le concours de plus en plus empressé des fidèles qu'attirait sa parole entraînante, mais surtout par les fruits vraiment merveilleux de la grâce, que Dieu semblait se plaire à faire naître autour de sa chaire.

Avant sa mort, Colmar avait légué les manuscrits de ses sermons à l'abbé Humann, son ami et son disciple. Malgré tout son désir, ce dernier n'eut pas le temps de s'occuper de leur impression. Après le décès de l'évêque Humann, le Dr Saussen se chargea de les faire éditer [1]. L'abbé Carl, petit-neveu de Colmar, et le chanoine Weiss de Spire, l'aidèrent dans ce travail, en traduisant en allemand ceux des sermons qui avaient été écrits en français.

La publication des sermons de Colmar fut accueillie avec faveur non seulement par les catholiques, mais encore par les protestants. Le motif de ce succès est double : d'abord notre évêque avait été un grand orateur de la chaire ; d'un autre côté il avait été un saint. Sa douceur

1. Ils parurent, en effet, en sept volumes, de 1836 à 1846, à Mayence chez Kircheim.

apostolique et cette charité inépuisable auxquelles rien ne pouvait résister, rendues même par écrit, produisirent sur les lecteurs un grand effet, moindre sans doute que celui ressenti jadis par les auditeurs. « Sa force en paroles et en actions qu'il portait dans son cœur, et qui tranche tant avec le malheureux phlegme d'autres contemporains, la puissance de son éloquence et de sa personnalité, en avaient fait un *évêque* dans la force du terme. Et, en effet, il aurait cru déshonorer son saint ministère, s'il n'avait été pour son diocèse et l'Église que le chef d'une administration, comme les présidents des membres civils de l'État [1]. »

Pendant son épiscopat de seize ans, Colmar s'efforça de répandre l'esprit de piété parmi les jeunes clercs du séminaire, comme parmi les fidèles du diocèse, et cela par sa vie exemplaire, les nobles sentiments dont son âme était animée, son zèle infatigable dans toutes les branches de son ministère, par ses visites pastorales si fécondes, sa nombreuse correspondance, par le secours qu'il accorda à toutes les entreprises ayant en vue la gloire de Dieu et le bien de

1. Le chanoine Selbst.

l'Église. « Oh ! s'écria son panégyriste, comment oublier l'homme chéri et aimable ! Comme il nous était attaché ! Il ne vivait que pour notre bien. Quel exemple que celui de ses vertus ! Quelle aménité dans sa société ! Quelle innocence dans sa conduite ! Sa dévotion était profonde, sa confiance en Dieu inébranlable, sa bienveillance sans bornes. Quelle pitié pour la misère des autres ! Il ne connut d'autre bonheur que de nous ramener tous à Dieu, l'auteur de tout bien [1]. »

Dans l'intérieur de sa demeure qu'il habitait avec sa sœur, devenue veuve, régnaient l'ordre, la tranquillité et la paix. Tout le temps que l'administration du diocèse lui laissait libre était consacré à l'étude, ou à la prière, ou à la méditation. Malgré cet amour de la retraite, il ne négligea pas les visites de politesse et se montra hospitalier envers tous. Le moment venu de se reposer des fatigues de la journée, il faisait une promenade au jardin, ou rendait visite à des membres du chapitre, ou s'entretenait sur tout avec son ami Humann, « qu'il aimait comme son fils, et qui le vénérait comme son père [2]. »

1. Oraison funèbre par Liebermann.

2. Lorsque, à certaines occasions, ils se faisaient don mutuel-

Il régnait parmi ces hommes si dignes qui, indifférents aux avantages de la fortune et aux honneurs, ne vivaient que pour remplir leurs devoirs, une grande communauté de cœur et d'esprit. D'une modestie incroyable, Colmar resta insensible à tous les honneurs terrestres. Nommé membre de la Légion d'honneur (6 juillet 1804), décoré d'autres distinctions, anobli, en relations avec les hommes les plus marquants de son temps, il accepta toutes ces décorations parce qu'il ne pouvait les refuser [1].

lement d'un chapelet ou d'une image, c'était pour eux une joie, comme si chacun avait trouvé un trésor. On a conservé une image, donnée ainsi comme souvenir par Colmar à Humann, représentant *Énée portant son père Anchise sur ses épaules* pour le sauver des flammes, avec cette inscription : *Sic dilecte tuum.*

1. Il était Baron de l'Empire français, chevalier de la Légion d'honneur. Lorsque Mayence échut en partage au Grand Duché de Hesse, il reçut la grande Croix de l'ordre du Mérite de Hesse-Darmstadt.

## CHAPITRE V

### LES ŒUVRES DE CHARITÉ DE L'ÉVÊQUE.

Colmar fut un apôtre de la charité. — Sa charité à l'égard des pauvres. — Ses visites aux malades et aux prisonniers. — Quelques exemples sur sa manière de faire la charité. — Simplicité de sa vie. — Ses tentatives pour établir des sœurs de charité à Mayence. — Son empressement à recommander la *Société Maternelle ;* bien opéré par cette société. — Ses mandements sur la visite des malades et la vaccination des enfants. — Causes des succès dont fut couronné le zèle de l'évêque. — Sa sollicitude pour l'enseignement populaire. — Ses mandements à ce sujet. — Sa sollicitude pour l'éducation des jeunes filles. — Fondation de l'*Institut de Joséphine* qui fut confié à la direction de Mlle Humann. — Talent de cette femme comme institutrice et son érudition rare. — Tentatives de l'évêque pour créer la congrégation des sœurs de la Providence, chargées de l'enseignement primaire et du soin des malades. — Ses instructions sur la manière de donner l'instruction religieuse et de faire le catéchisme.

Il nous reste à examiner l'activité et le zèle pastoral de Colmar sous un autre point de vue, qui est sans contredit le plus brillant. Il fut un

*Apôtre de la Charité,* non seulement en paroles, mais encore par l'exemple et par la plume. Son nom mérite une place d'honneur dans l'histoire de la charité chrétienne. On croirait vraiment lire la vie d'un saint, en parcourant les traits principaux de son dévouement pour les pauvres et les malades. Nous avons vu, à l'occasion du sermon prononcé lors de son installation à Mayence, qu'il avait pris l'engagement d'être un père pour les pauvres, les malades et les malheureux ; la première visite du nouvel évêque avait été pour l'hôpital Saint-Roch, et son premier mandement avait roulé sur l'amour du prochain. Il resta fidèle à son programme jusqu'à la fin de sa carrière.

Ce qu'il fit sous ce rapport dépasse tout ce que l'on pourrait imaginer.

On le vit, accompagné de son ami l'abbé Humann, pénétrer dans les réduits les plus cachés des pauvres ou des prisons, d'où il revint souvent couvert d'ordures et de vermine. Il accourait au premier appel des malades. Mais tout cela n'est rien en comparaison des œuvres de miséricorde qu'il accomplit à l'occasion des maladies causées par la guerre, particulièrement en 1808 et 1809, où les hôpitaux de Mayence

étaient encombrés de blessés, et surtout en 1813, lors de la retraite de l'armée française, où les maisons et les rues de la ville étaient remplies de malades et de mourants, comme nous le verrons plus loin.

On comprendra sans peine qu'un pasteur, animé de tels sentiments, ait consacré sa personne, son temps, sa fortune, ses forces aux pauvres, aux malades et aux malheureux, qui trouvaient en lui un père et un consolateur ; qu'il ait sacrifié, lorsqu'il le fallait, sa dernière pièce de monnaie et sa dernière paire de bas (comme le cas s'est présenté un jour) ; ne ménageant ni sa santé, ni sa vie pour porter des secours et des consolations dans les coins les plus reculés.

Une anecdote, citée par Remling, en est une preuve manifeste. Colmar visitait souvent un vieillard de Mayence, dangereusement malade. Près de mourir, celui-ci avoua à l'évêque qu'il avait eu des doutes sur certain point, mais qu'il commençait à être rassuré depuis peu. Comme il demandait au vieillard à quel sujet il avait eu des doutes, il répondit :

« J'ai lu souvent les Légendes des Saints et des Évêques des temps anciens, mais je n'ai

jamais pu y croire. Mes doutes ont disparu depuis que j'ai eu le bonheur de connaître Monseigneur ! »

La délicatesse avec laquelle il vint au secours des pauvres honteux ou des nécessiteux, ajoutait à la valeur de ses dons. Ainsi un habitant de la ville, trop modeste pour lui avouer ses besoins, mais dont la détresse lui était connue, trouva, en revenant d'une visite faite à l'évêque, deux écus dans la poche de son habit.

Une autre fois, une femme ayant imploré sa charité dans la rue, Colmar lui donna toute la menue monnaie qu'il avait sur lui ; malheureusement ce n'étaient que 24 kreutzer, que la mendiante jeta à ses pieds avec indignation. — « Ma chère femme, lui dit l'évèque, si 24 kreutzer ne peuvent vous satisfaire, vous n'ètes réellement pas nécessiteuse. » Et il ramassa tranquillement la monnaie et continua son chemin.

Il trouva d'autant plus de facilité à exercer la charité, que ses besoins personnels étaient bien restreints. Habitué dès sa jeunesse aux privations et à l'économie, il se contenta des mets les plus simples et des meubles les plus indispensables. L'idée de jouer au grand seigneur et d'attirer sur lui l'attention des autres, lui fut

complètement étrangère. Il ne consentit jamais à se procurer des chevaux, parce que, à ses yeux, les dépenses qu'ils auraient nécessitées eussent été enlevées aux pauvres.

Pour le même motif, il ne voulait tolérer le grand appareil avec lequel il était reçu dans ses tournées pastorales, ni le festin qu'on préparait à son intention. « Nous défendons formellement, écrivit-il le 8 avril 1811 au doyen de Neustadt, puisque les prières et les avertissements n'ont pas été écoutés jusqu'ici, qu'on tire des coups de feu à mon arrivée dans une paroisse, ni qu'on organise un cortège de cavaliers pour accompagner ma voiture. Qu'on ne me serve à table que les mets les plus simples, comme dans les repas ordinaires. Nous déclarons que les festins, donnés surtout à cette occasion, nous causent une véritable peine et nous sont insupportables. Rien donc de tout ce qui pourrait nous empêcher de nous entretenir à table d'affaires concernant l'Église, ou d'autres choses utiles... »

Un fait qui montre combien étaient nombreuses les œuvres de bienfaisance de l'évêque, c'est que, avec un traitement de 15.000 francs (10.000 de l'État et 5.000 du département), et pouvant

disposer en outre de beaucoup de dons particuliers, il ne laissa à sa mort, outre ses vêtements, que 300 florins. « Le beau-frère de l'évêque, le vieux Carl de Strasbourg, nous a fait l'aveu qu'il a dû solder, de sa propre bourse, diverses réclamations survenues après son décès [1]. »

Colmar montra la même sollicitude à encourager les œuvres qui avaient pour but de soulager les besoins corporels, que celles qui s'occupaient des biens spirituels de ses diocésains. A ce double point de vue, il aurait accompli tout ce qui est humainement possible, s'il avait pu installer à Mayence des sœurs de charité, comme il avait essayé jadis de le faire à Strasbourg. Voici, au sujet de ses tentatives, des extraits de lettres qu'il écrivit à des curés : « On demande pour cet institut, si précieux sous tous les rapports, des vierges pleines de vertu et de santé, qui n'aient pas plus de vingt-huit ans et pas moins de dix-huit. Elles doivent être nées de parents chrétiens, n'avoir point de défauts corporels, être assez grandes et n'avoir jamais servi. Si vous en trouvez qui aient ces qualités,

1. Remling.

marquez-les moi. Notre hôpital fera, s'il le faut, les frais pour le voyage à Paris et l'entretien au noviciat. Pourvu que nous trouvions des personnes sachant les deux langues, qui aient au moins un commencement d'écriture et de calcul ; mais surtout de la piété, de l'amour du travail et point de volonté propre.

« Leur besogne principale est d'assister les malades, de leur préparer les remèdes, la nourriture, le linge, etc., en un mot, elles sont les mères des pauvres malades. En allemand on les nomme *Barmherzige Schwestern*. C'est une congrégation fondée par saint Vincent de Paul. Je ne connais pas d'institut plus estimé. En France seule elles ont plus de deux cents maisons.

« Tâchez que vous puissiez m'en présenter lors de ma prochaine tournée ; mais enseignez-leur avant tout l'humilité, le renoncement et la plus tendre charité ; dites-leur que je regarde comme la plus grande de toutes les grâces celle d'être appelé à cet état. »

Enfin dans le courant de 1807, l'évêque croit avoir réussi, puisque le 16 décembre de cette année, il écrit à un de ses curés : « Je m'occupe depuis longtemps de l'établissement des sœurs

de charité à l'hôpital de Mayence. Dieu m'a fait entrevoir une prochaine réussite, mais il me faut des sujets que je puisse envoyer d'abord à Metz pour éprouver leur vocation, puis à Paris à la maison du noviciat général. Tâchez de me seconder dans cette œuvre... »

On voit, par le mandement adressé dès les premières années, combien cette institution lui tenait à cœur : « Vous qui faites votre possible pour visiter et consoler les malades, vous partagerez ma joie en apprenant que mes vœux vont bientôt être réalisés, et que tous nos pauvres malades abandonnés, sans distinction de religion, de sexe, d'âge ou de profession, vont être confiés aux soins dévoués des saintes filles de saint Vincent de Paul, ces héroïnes de la charité chrétienne, au dévouement desquelles tant de malades doivent leur santé, tant de malheureux leur vie, tant de familles un père, une mère ou des enfants qui en étaient les soutiens. Cette Congrégation, dont les sœurs portent les noms de *Servantes des malades pauvres*, ne s'occupera pas seulement des malades dans les hôpitaux, mais de tous ceux qui peuvent avoir besoin de leur assistance dans les familles. Remercions Dieu dont la bonté nous a réservé cette consolation. »

Malheureusement les espérances du charitable évêque furent déçues, bien que l'Empereur et le préfet eussent donné leur approbation à son projet. On ne connaît pas bien la cause de son échec ; il est des personnes qui l'attribuent aux difficultés qu'il a rencontrées pour trouver assez de postulantes dans son diocèse. Ce n'est qu'en 1850 que des sœurs de charité se chargèrent du nouvel hôpital de Saint-Vincent à Mayence, et deux ans plus tard de celui de Saint-Roch.

Mais ses tentatives ayant échoué de ce côté, Colmar s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur à favoriser toutes les institutions de bienfaisance en faveur des malheureux. On peut se figurer avec quel empressement il recommanda la *Société Maternelle* [1], qui venait d'être rétablie et recommandée par décret impérial du 5 mai 1810. Reconnue d'utilité publique et pla-

1. Il est juste de dire que la première créatrice de cette Société fut M^me de Fougeret, fille d'un administrateur des hôpitaux sous Louis XVI. Cette excellente femme, connaissant par son père les douleurs et les souffrances qui atteignent les pauvres, fut touchée des misères de la vie et des poignantes alarmes qui frappent les mères indigentes en couches. Son instinct de femme et sa bonté naturelle lui indiquèrent l'emploi le meilleur qu'elle pouvait faire de sa charité en fondant à Paris la *Société Maternelle*, qui fut protégée par la reine Marie-Antoinette. Cette fondation disparut au début de la Révolution.

cée sous la protection de l'Impératrice, cette Société se proposait de venir au secours des mères indigentes, pendant les semaines qui précèdent ou suivent leurs couches. Des succursales ayant été établies d'abord dans les quarante-quatre plus grandes villes de l'Empire, y compris Mayence, cette œuvre s'étendit bientôt aux départements, fit un bien immense, continua à se maintenir et à se propager jusqu'à nos jours.

Les femmes indigentes souffrent doublement de la maternité prochaine. A leur angoisse physique s'ajoute l'inquiétude de ne pouvoir faire face aux devoirs nouveaux qui vont leur incomber. Un petit enfant va naître. Il faudra lui donner la nourriture quotidienne, l'élever, le préserver de tout accident. Or, la pauvreté est au logis et, avec l'incertitude du lendemain, on peut se figurer quelle doit être la préoccupation de la mère.

La *Société Maternelle* vient à leur secours. Elle se propose ce but : assister à domicile les pauvres mères en couches, les seconder dans les premiers soins que réclament les nouveau-nés, empêcher l'abandon des enfants légitimes à l'hospice des Enfants-trouvés, les préserver

de tous les maux qu'entraîne la privation des secours dans les premiers instants de la vie. Est-il plus noble tâche ?

Dès le début cette Société eut son siège et son Conseil d'Administration à Paris. Pour réunir le capital nécessaire, Napoléon avait souscrit un demi-million, l'impératrice une pareille somme ; le restant était fourni par les membres de la Société, dont la cotisation annuelle était de 500 francs pour chacun. Chaque mère indigente recevait, pour les frais de ses couches, 138 francs en moyenne. On peut se figurer le chiffre considérable que les dépenses devaient atteindre.

Ces cotisations ne suffisant pas pour subvenir aux mères à secourir, dont le nombre allait en croissant chaque année, le ministre de l'Empereur s'adressa aux évêques pour faire appel à la charité des fidèles. Colmar s'empressa de faire entendre sa voix en faveur d'une œuvre qui répondait tant aux désirs de son bon cœur, et qui allait soulager tant d'infortunes.

« La charité, écrit-il à ses diocésains, s'est occupée depuis des siècles à secourir les malheureux. Aux malades, aux vieillards, aux enfants abandonnés, aux ouvriers sans pain, aux pri-

sonniers, aux esclaves, aux orphelins, à tous elle a ouvert un asile. Mais qui le croirait, elle semblait avoir perdu de vue la triste situation faite à des mères indigentes près d'accoucher, les privations, les angoisses, les douleurs auxquelles les malheureuses étaient exposées, ainsi que le triste sort réservé à leurs nourrissons... Aucune institution n'avait été fondée pour elles... Pauvres mères, qui étiez abandonnées de tout le monde, le Père de la patrie ne vous a pas oubliées. En répandant la *Société Maternelle*, il s'est proposé d'adoucir vos maux. Pensée sublime digne du grand monarque qui l'a conçue, et de la bonne Impératrice qui veille à son exécution [1]. »

L'évèque rappela aussi aux fidèles les devoirs de la charité chrétienne et leur fit remarquer que, lors même que leurs moyens ne leur permettraient pas d'être membres de la société (puisque chacun payait 500 francs), ils pouvaient

1. On lit dans la *Vie du Maréchal Lefèbvre*, que la maréchale a souscrit chaque année pour 500 francs à cette œuvre.

Mandement du 23 novembre 1811. — Rappelons en passant que la *Société Maternelle* fonctionne encore de nos jours en France, avec le plus grand succès, puisque pour l'année 1904, elle a secouru près de trois mille mères, et dépensé 150.000 fr. Mme la duchesse de Mouhy en est présidente, et Mme Lebaudy vice-présidente.

contribuer à l'œuvre chacun selon ses ressources ; les moindres cotisations étant accueillies avec reconnaissance...

C'étaient aux curés que revenait annuellement la mission de désigner les mères indigentes qui méritaient d'être secourues.

Cette institution, il faut en convenir, avait quelque chose de grandiose, comme tout ce qui émanait de l'Empereur.

Colmar montra le même empressement à recommander à ses diocésains, dans des termes clairs et persuasifs, la vaccination des enfants, invention humanitaire qui eut encore à lutter, à cette époque, contre bien des préjugés, avant d'être appréciée comme elle le méritait [1].

Un mandement non moins touchant, sur la visite des malades, fut envoyé pour le Carême de 1808 et lu du haut de la chaire dans tout le diocèse.

A quoi attribuer les succès éclatants dont fut couronné partout le zèle de l'évêque, là où tant d'autres, malgré leurs efforts, ont échoué ? C'est qu'il possédait au plus haut point *la bonne volonté* à laquelle est promise la bénédiction du

1. Lettre pastorale, 2 juin 1813.

ciel. De là le secret de cet ascendant auquel il était impossible de résister. Il ne plaçait point la lumière sous le boisseau, comme tant de ses prédécesseurs, et ne restait pas renfermé dans l'intérieur de son palais, pour ne donner de temps en temps signe de vie à son clergé que par un froid mandement, ou pour ne paraître en habits pontificaux les jours de grandes fêtes que pour scandaliser les fidèles. L'activité personnelle de Colmar était tout autre, et l'évêque remplit toutes ses fonctions comme le moindre de ses prêtres. (Sausen).

Colmar connaissait trop l'importance de l'enseignement populaire pour ne pas en faire l'objet de sa sollicitude. Ses mandements et ses conseils aux prêtres et aux parents sur la première éducation de l'enfance, peuvent être cités comme des modèles du genre. Il s'en préoccupa spécialement dans ses tournées pastorales, se montra partout comme un ami des enfants, comme un catéchiste adroit et merveilleux ; sa parole, comme sa physionomie sympathique, produisit un effet indélébile sur les cœurs de ses jeunes auditeurs.

S'il s'occupa d'une manière particulière de l'enseignement primaire, c'est que, à ses yeux,

l'école n'a pas seulement pour but l'instruction, mais surtout l'éducation. Il était pénétré de l'importance qu'il y a, pour les enfants, d'être initiés dès le début à la connaissance des vérités chrétiennes. Comme, à cette époque, les instituteurs remplissaient en général les fonctions de chantre et de sacristain, l'évêque comprit la nécessité de faire porter le choix sur des sujets capables et dignes à tous égards. De là l'examen qu'il fit passer aux enfants pendant ses tournées, et l'enquête qu'il ouvrit pour s'assurer des connaissances professionnelles et de la conduite des maîtres.

Aussi fut-il attristé lorsque, par décret impérial de 1808, les instituteurs furent déclarés membres de l'Université; il prévit les conséquences que cette mesure pouvait avoir pour l'éducation religieuse. La surveillance sur les écoles, il est vrai, ne fut pas enlevée entièrement aux évêques, mais le principe et le système furent maintenus.

Le comte Fontanes, grand Maître de l'Université, écrivit le 30 janvier 1809, à l'évêque Colmar :

« Parmi les différentes branches de l'enseignement public qui sont du ressort de l'Univer-

sité, il en est une qui, dans le système scolaire, occupe le dernier rang, mais qui touche aux intérêts les plus importants de la société, c'est l'enseignement primaire. Aux yeux de tout homme qui réfléchit, le rôle des instituteurs des villes comme des campagnes a une importance capitale, dont bien des maîtres ne se doutent pas. Chargés de répandre les premiers principes de la religion, et les éléments des connaissances humaines, ils exercent nécessairement une influence sur les mœurs de la classe la plus nombreuse de la société. Il est donc naturel que l'on commence par eux la réforme que l'Université doit opérer dans tous les degrés de l'enseignement. Il n'ignore pas la passion ou l'indifférence avec laquelle on procède souvent au choix des instituteurs. Il y a, je le sais, parmi eux des hommes qui ne sont pas dignes de remplir les fonctions d'instituteur, soit pour leur ignorance, soit pour leur conduite. Je fus souvent profondément affligé en apprenant les désordres et les scandales qui n'auraient jamais dû se produire dans les écoles. Parmi les moyens les plus efficaces auxquels j'ai songé, je n'en ai pas trouvé de plus efficace que votre concours (de l'évêque)... Je vous prie donc d'inviter les

curés de votre diocèse à vous adresser un rapport détaillé sur leur instituteur. Quand vous les aurez reçus je vous prierai de m'adresser ces rapports avec vos observations. A la suite de vos notes, je confirmerai la nomination de ceux qui auront mérité votre approbation, et ils recevront le diplôme nécessaire pour exercer leurs fonctions. Quant à ceux qui n'ont pu offrir les mêmes garanties, ils n'auront pas de diplômes et seront remplacés par ceux que vous m'aurez signalés comme les plus capables. »

Colmar s'empressa d'adresser aux curés une circulaire faisant connaître les recommandations du ministre. Il y fit ressortir que, si l'instruction dans les écoles a décliné chaque jour, c'est que l'organisation de l'enseignement public laissait à désirer, que les maîtres étaient abandonnés à eux-mêmes sans directions et sans encouragements. « Ce triste état de choses n'échappa pas à l'attention de notre auguste Souverain. Sa sagesse songea aux moyens les plus propres d'arrêter le mal. Il est inutile d'insister auprès de vous sur l'importance de la communication qui vous est faite. Les instituteurs préparent le jeune âge à l'instruction approfondie qu'ils recevront des ministres de l'autel. Vous les secon-

derez donc dans leurs efforts à répandre parmi les habitants du pays la connaissance de Dieu, et l'amour de ces vertus qui assurent le repos des familles... »

Si l'éducation des enfants tenait à cœur à Colmar, il se préoccupa surtout de l'*éducation des jeunes filles*, dont il savait apprécier l'importance, tant au point de vue des familles qu'à celui de la religion.

Dès son arrivée à Mayence, il reconnut la nécessité de fonder une maison d'éducation, destinée à recevoir les jeunes filles des bonnes familles allemandes et françaises, qui étaient privées des moyens de recevoir une instruction convenable à leur position. Cette création était d'autant plus urgente que l'établissement des anciennes religieuses françaises (Welschnonnen) avait disparu, dès les premières années de la Révolution. Il songea à confier cette œuvre à M[lle] Humann et à M[me] Beck. Ces deux filles spirituelles de l'abbé Colmar à Strasbourg avaient été d'autant plus désolées du départ de leur vénéré directeur, que la petite société, commencée par elles, d'après ses conseils, pour l'éducation des jeunes filles dans cette ville, était en pleine prospérité. Elles s'empressèrent

de répondre à l'appel de l'évêque. L'autorisation ayant été accordée sans délai, la maison fut ouverte à Mayence sous le nom d'*Institut de Joséphine* [1], à cause de la faveur spéciale que lui avait accordée l'impératrice, et fut confiée à la direction de M^lle Humann, dont le frère était vicaire général à Mayence.

Ce pensionnat ne tarda pas à prendre une grande extension, et Mgr Colmar fut l'âme du bien qui s'y faisait. Il est vrai que M^lle Humann était une institutrice de premier ordre. On vit alors se déployer ses admirables aptitudes d'éducation et son ascendant sur les âmes. Cet ascendant avait sa source dans une charité ardente, et s'inspirait des vues les plus élevées et les plus pures. C'est ce que révèlent quelques lignes simples et profondes, extraites d'un petit nombre de pages préservées de la destruction qu'elle a faite de ses écrits :

« Souvent, y est-il dit, on m'a parlé d'un prétendu talent de former la jeunesse et de me l'attacher fortement. On me suppose adresse, finesse, goût, tact, éloquence ; et je n'ai rien de

1. C'est à ce pensionnat que le maréchal Lefèbvre avait confié l'éducation de ses deux nièces de Guémar, par l'intermédiaire de Colmar.

tout cela. Oui, il y a eu des cœurs vivement émus et captivés par ma parole. Nos instructions religieuses sont des heures de délices pour la plupart de mes élèves ; et l'attachement, une fois formé, reste au fond de l'âme, et survit aux changements et aux circonstances. Que fais-je pour cela? Qu'est-ce que ce prétendu talent? C'est celui d'*aimer*, de *parler de Celui qui est l'Amour et se porter vers cet Amour*. Voilà en quoi consiste tout mon esprit, tout mon talent, toute mon éloquence ! »

Il faut ajouter que M^lle^ Humann fut secondée dans son œuvre par le goût de l'étude, encouragée par Colmar, et une érudition rare chez une femme. « Sous l'impulsion supérieure imprimée par l'universalité de la science de l'évèque, le développement de M^lle^ Humann elle-même prit un plus large essor. Il fut le guide de ses graves lectures religieuses, philosophiques, scientifiques et historiques, qui, toutes, se rattachaient pour elle à une œuvre supérieure. Elle mettait par écrit, dans le seul but de le soumettre au saint Évêque, les aperçus que son intelligence, éclairée par la foi, lui donnait sur tous les sujets de ses réflexions. Elle annota beaucoup d'ouvrages importants, publiés en France

et en Allemagne ; elle entretint des relations avec les esprits d'élite des deux pays. Elle apprit même l'hébreu. Mais, en toutes choses, elle cherchait le rapport des sciences avec la lumière, le Verbe ; et pour M[lle] Humann, la lumière était la voie de la sainteté, à laquelle, en vraie chrétienne, elle aspirait avec tout l'élan d'un cœur épris d'amour divin [1]. »

Elle avait fait tout cela dans la solitude, dit l'abbé Bautain [2], sans en parler à personne, excepté à son vénérable évêque, son père spirituel, très capable d'en juger.

Le bien opéré dans son établissement pendant les quinze ans qu'elle le dirigea, fut immense et profond. Après la mort de Colmar, M[lle] Humann se retira à Strasbourg ; mais le souvenir du zèle apostolique de la directrice, et de la sollicitude témoignée à cette maison par Colmar et son vicaire général, resta longtemps dans la mémoire des jeunes filles et des mères de famille de Mayence.

Cet établissement n'était pas le seul qui avait été créé pour les jeunes filles, sous les auspices

1. *Vie de l'abbé Bautain*, par l'abbé de Régny.

2. *Les Chrétiennes de nos jours.*

de Colmar. Sur ses instances, un décret impérial de 1807 autorisa la congrégation des *Dames Anglaises*; le 11 juillet de la même année, il présida l'inauguration de l'*Institut Sainte-Marie*, et il eut la joie de le voir prospérer.

Mais il caressait surtout la création d'une congrégation pour les écoles primaires de jeunes filles, sous le nom de *Sœurs de la Providence*. Ces religieuses devaient être chargées également du service des malades. Dans un de ses mandements de 1818, il fit connaître son projet, le but et les règles de l'Institution. Mais celle-ci eut de la peine à prendre. Malgré tous les efforts de Colmar, malgré les locaux et les revenus qu'il avait pu se procurer, cette œuvre, qui avait si bien commencé, ne put prospérer. La maison-mère avait été établie à Hombourg. Malgré la déclaration formelle du roi de Bavière, qui avait encouragé la création de cette congrégation et en avait reconnu l'utilité, des tracasseries de toutes sortes furent employées par le Gouvernement bavarois pour entraver une œuvre si utile. Ce mauvais vouloir n'ayant fait qu'augmenter après la mort de l'évêque, l'abbé Gopp, le supérieur de la congrégation, quitta le diocèse et transporta la maison-mère à Forbach,

en France, où elle rendit les plus grands services à l'éducation des jeunes filles dans la Lorraine. Il en fut de même de la maison de Mayence. La faute de tout cela en fut à l'*illuminisme*, qui commençait alors à dominer en Allemagne et à se montrer hostile aux catholiques.

Colmar était surtout pénétré de ces vérités : « Les jeunes filles ne peuvent être bien élevées que par les femmes. Instruire n'est pas élever. Les personnes du sexe seules ont assez de pénétration pour découvrir, chez les jeunes filles, les défauts naissants, pour distinguer la légèreté de la méchanceté et les corriger de ces deux défauts. Elles seules ont assez de délicatesse, de prudence et de persévérance pour traiter selon les besoins, cet âge, innocent il est vrai, mais bien léger, et pour le pourvoir avec tout le ménagement possible de ce qui est nécessaire à son bonheur futur. Ce ne sont que de telles mains qui peuvent promettre aux familles, à l'Église et à l'État des jeunes filles sages et laborieuses, des épouses fidèles et pieuses, des mères de famille paisibles, économes et laborieuses, qui, plus tard, laisseront en héritage leurs bonnes qualités à leurs enfants. »

« L'ami des enfants, dit-il dans un de ses mandements[1], se réjouira de voir les écoles de jeunes filles dirigées par des femmes, et non par des instituteurs. Nous avons, Dieu merci, des instituteurs capables et pieux qui se vouent à l'instruction des jeunes filles, et non sans succès. Mais ces mêmes hommes, plus ils ont d'expérience et de pénétration, plus ils reconnaissent qu'un maître qui, par nature est sérieux, sévère et prompt, n'est guère en mesure d'élever l'autre sexe, qui, à cet âge surtout, est la timidité et la faiblesse même... »

*L'enseignement religieux* tint surtout à cœur à notre évêque, mais il s'éleva contre la manière ordinaire de le donner. On se contentait généralement de faire réciter mot à mot le texte du catéchisme, sans aucun profit ni pour le cœur, ni pour l'âme des enfants. « C'est un devoir pour les prêtres, écrit-il, de rendre agréables et chères aux enfants les vérités de la religion, dont le texte est simplement résumé et exposé dans le catéchisme, mais qui doivent remplir tout leur cœur et toute leur vie. Tout dépend de la manière dont ces vérités sont dévelop-

1. 25 mai 1804.

pées et exposées. Nous ne craignons pas de déclarer : Si de nos jours il règne tant d'ignorance, de lâcheté et de corruption parmi les chrétiens, si l'on rencontre tant d'incrédules et d'impies, c'est moins faute d'instruction religieuse que d'un enseignement méthodique et profitable. Il est impossible de vous prescrire la manière dont cet enseignement doit être donné ! Car, quiconque veut instruire les enfants doit se mettre à la portée de l'intelligence et de l'esprit de chacun, et, par suite, varier à l'infini les procédés. Votre cœur seul et votre zèle pour la jeunesse doivent vous apprendre à vous faire tout à tous, à découvrir les règles à suivre pour chacun en particulier, comme pour des divisions entières d'enfants, etc. »

Ce mandement, qui contient tant de sagesse, d'expérience et d'encouragement, dénote chez l'auteur une profonde connaissance des enfants.

L'évêque ne se borna pas seulement à publier les prescriptions les plus sages pour l'enseignement religieux des enfants, mais il montra par son exemple comment il devait être donné.

Un témoin oculaire déclara avoir été touché jusqu'aux larmes, en entendant le bon évêque enseigner la religion dans la cathédrale aux

enfants qui l'entouraient, et dont les regards étaient comme suspendus à ses lèvres.

Les pensées de Colmar sur l'éducation des enfants, les résultats qu'il a obtenus sur ce point, les sermons et les mandements faits à ce sujet, sa méthode de faire le catéchisme d'une manière vivante et vivifiante, mériteraient d'être cités en exemples à tous ceux qui se vouent à l'éducation des enfants. C'est que le cœur du bon pasteur était naturellement porté vers les enfants; il se montra dans ses rapports avec les élèves du petit séminaire, comme pendant ses tournées pastorales, un véritable ami des enfants non moins qu'un catéchiste adroit et entraînant, sachant captiver et retenir l'attention des jeunes auditeurs.

# CHAPITRE VI

## LES ÉPREUVES DE L'EVÊQUE DE 1812 JUSQU'A SA MORT (1818).

Retraite de l'armée française après Leipzig. — Le typhus à Mayence. — Les rues et les maisons encombrées de soldats malades et blessés. — Le soin des malheureux abandonné aux habitants. — Exemples de dévouement donnés par Colmar, son clergé et les séminaristes. — A Mayence le typhus fait plus de 23.000 victimes, dont 2.500 habitants. — Charité des Mayençais. — Victimes du typhus parmi les membres du clergé. — Le préfet Jean Bon Saint-André victime de son dévouement. — Conclusion de la paix et changements politiques opérés sur la rive gauche du Rhin. — Préoccupations de l'évêque. — Ses relations avec le gouvernement du Grand Duc de Hesse-Darmstadt. — Sa douleur à l'occasion de la perte des deux tiers de son diocèse, qui furent réunis à celui de Spire. — De Chandelle nommé évêque de Spire. — Déclin de la santé de Colmar. — Il meurt, victime de sa charité, à la suite d'une maladie contractée près du lit d'un mourant. — Sa belle mort (15 décembre 1818). — Universel tribut d'éloges et de regrets. — Son tombeau à la cathédrale et inscriptions gravées sur le monument érigé sur sa tombe.

Nous avons vu le dévouement avec lequel Colmar a soigné et encouragé les soldats français, malades ou blessés, qui avaient été évacués sur Mayence, pendant les campagnes de 1807, 1808 et 1812, et après les premières batailles de la campagne de Saxe. Mais rien ne peut être comparé au courage et à l'abnégation dont il a fait preuve, après les journées de Leipzig, durant le terrible typhus qui régna à Mayence pendant plusieurs mois, de 1813 à 1814.

Lors de la retraite de Russie, Napoléon, ayant quitté les débris de son armée le 5 décembre 1812, passa par Varsovie, Dresde jusqu'à Mayence, où il arriva le 9 de ce mois. Sans se laisser voir dans cette ville, il se dirigea en hâte vers Paris pour réunir de nouvelles troupes. Au mois de mai 1813, l'empereur dirigea une partie de ses recrues jusqu'à Mayence, où l'impératrice l'avait accompagné, et passa le Rhin. Les premières rencontres en Saxe furent favorables à nos troupes ; enfin du 16 au 18 octobre fut livrée la bataille de Leipzig, où notre armée subit une sanglante défaite. Les Bavarois et les Autrichiens qui avaient voulu arrêter nos troupes à Hanau, non loin de Mayence, furent culbutés, et le jour de la Tous-

saint, les premiers restes de notre armée en fuite passèrent en désordre le pont du Rhin, à Mayence. Pour protéger la retraite, le général Bertrand avait fait établir des batteries sur les hauteurs de Mayence. Napoléon, arrivé le jour de la Toussaint dans la ville, s'y arrêta six jours pour organiser la défense de la place.

Le 7 novembre 1813, il quitta Mayence pour se rendre à la hâte à Paris. « Les soins des victimes de son ambition, il les abandonna à l'évêque. Plus que tout le monde, le supérieur du séminaire et ses élèves avaient eu à se plaindre du mauvais vouloir de l'État à leur égard; mais lui et ses séminaristes furent les premiers à se joindre à Colmar, pour secourir les blessés et les soldats malades du typhus. Les professeurs et les élèves du Lycée, le recteur Boekly à leur tête, s'étaient empressés de déserter leur poste et de se réfugier à Metz [1]. » Les autorités militaires ne songèrent nullement à organiser le service des malades, et, comme nous le verrons, sans l'intervention du préfet, ce service eût reposé uniquement sur l'évêque et son clergé.

1. *Vie de Liebermann*, par J. Guerber.

Des flots de soldats débandés se présentèrent dans le plus triste état. Des cavaliers sans chevaux, des artilleurs sans canons, des fantassins, tous affamés, anéantis, se traînant avec peine, encombraient les chemins. Un grand nombre de blessés, qui avaient été placés à Francfort sur des bateaux, furent débarqués près de la porte du Bocksthor et déposés dans les écuries près des murs de la ville. Des milliers d'autres soldats exténués, couchés sur les bords du fleuve attendant des secours et un gîte, furent soulagés. Dans son sermon de la Toussaint, l'évêque avait engagé vivement les fidèles à voler au secours des malheureux soldats, et les bons Mayençais accoururent en foule avec des vivres, du vin et du linge pour les blessés. Colmar s'y rendit lui-même avec les séminaristes, pour les faire transporter sur des brancards ou dans leurs bras, et pour consoler et restaurer les malheureux. On vit le bon prélat, à genoux, sur la paille dans les écuries, à côté des blessés et des mourants, leur porter les consolations de la religion, et leur verser avec une cuillère du vin, pour les fortifier.

Bientôt la ville de Mayence fut tellement encombrée de malheureux fuyards, de blessés

et de mourants, que dans les rues les plus larges, on eut de la peine à se frayer un passage. On plaça les soldats qui, de désespoir, avaient jeté leurs armes dans le Rhin et qui ne pouvaient plus remuer les membres, dans les corridors, les granges et les écuries. « Les cabanes comme les palais, raconte Liebermann, furent remplis de malades, et même les églises. Avec cela tout manquait. Neuf mille soldats furent déposés dans la seule cathédrale. Le combustible faisant défaut, ils brûlèrent toutes les boiseries du sanctuaire.

« Beaucoup tombèrent d'épuisement dans les rues, et bientôt se développa parmi ces malheureux qui, depuis des semaines, n'avaient eu que les nourritures les plus malsaines, de la viande et des fruits gâtés, ce typhus contagieux de 1813, tristement célèbre dans notre histoire. Cette terrible maladie enleva près de trente mille hommes, rien qu'à Mayence [1].

1. Du 18 novembre au 31 décembre 1813, 7.380 soldats et 894 habitants périrent du typhus, et jusqu'à la fin du mois d'avril suivant, 21.006 soldats et 2.418 bourgeois. Dans les premiers jours du mois de novembre 1813, à cause du grand désordre qui régnait dans le service des malades, les cadavres des soldats ne furent plus comptés, et l'on chargea des tombereaux pleins pour les transporter dans les tranchées creusées hors la ville. (Remling).

« Le désespoir et l'épouvante règnent dans Mayence, écrivit le préfet à Portalis, nous sommes entourés de morts et de mourants ; nous marchons sur les cadavres ; nous ne pouvons les faire enlever, parce que les moyens nous manquent [1]. »

On pouvait compter parfois, dans chaque maison, de vingt à trente cadavres, la plupart déjà en putréfaction. Avant qu'on pût procéder à l'évacuation et à l'enterrement, les bâtiments étaient tellement encombrés que personne ne voulut prêter la main, et qu'on fut obligé d'avoir recours aux galériens.

« Par une négligence inexplicable des autorités militaires, dit Sausen, le soin des blessés et des malades fut abandonné aux habitants, et il s'agissait alors d'exciter ces derniers à surmonter le dégoût naturel, et à braver le danger de la terrible maladie. Dans ces moments critiques, où les exemples pouvaient tout et non les paroles, l'évêque prit en main le soin des malades, de concert avec les prêtres, les professeurs et les élèves des séminaires. Il pénétra dans les réduits les plus malsains et les plus

1. Lettre du 21 novembre au Ministre.

dangereux, donna à manger et à boire à ceux qui pouvaient encore prendre de la nourriture, versa des cuillerées de médecine ou de bouillon aux autres, se coucha sur la paille près de ceux qui demandaient à se confesser, leur administra les derniers sacrements, et beaucoup moururent dans ses bras. »

M[lle] Humann seconda de toutes ses forces l'exemple donné par son directeur, pour secourir les blessés et les malades. « Le terrible typhus et le blocus de 1814 furent autant d'événements qui montrèrent, avec non moins d'éclat, la force d'âme, le dévouement et les ressources d'esprit que possédait la sainte femme [1]. »

Entraînés par les exhortations et l'exemple de leur évêque, les fidèles, les femmes en tête, bravant tous les dangers, rivalisèrent de zèle pour soigner et nourrir les malheureux soldats malades qui encombraient la ville. Plus tard les journaux français relatèrent avec reconnaissance le dévouement, avec lequel les bons Mayençais et leur évêque avaient soigné les infortunés soldats, abandonnés par leurs compatriotes.

1. *Vie de l'abbé Bautain,* par l'abbé de Régny.

Dans ces tristes circonstances, Mayence, considérée comme le rempart de la France contre l'Allemagne, devait s'attendre à être assiégée. Après avoir longtemps hésité, les alliés passèrent le Rhin le 1er janvier 1814, et ne tardèrent pas à se présenter devant Mayence, où le commandant français avait proclamé l'état de siège. A toutes les souffrances des habitants vinrent s'ajouter la crainte du bombardement et la famine. En effet, la ville bloquée ne recevant plus de vivres, et les magasins étant épuisés, la famine se fit bientôt sentir. Au milieu de toutes ces misères, le typhus reprit avec une nouvelle intensité.

Séparée du monde, en proie aux privations et à la mortalité, la malheureuse ville n'eut d'autres consolations que les encouragements de son évêque, surtout après la mort du préfet qui succomba, victime de son dévouement, dès les premiers jours de décembre 1813.

Pendant ces jours d'épreuves, l'évêque fut profondément touché des traits de charité, accomplis sous ses yeux et sous sa direction par les Mayençais de toutes les conditions. De ce dévouement admirable qui avait bravé tous

les dangers, Colmar fait l'éloge dans une lettre pastorale de 1814 :

« Vous auriez vu, vous qui n'avez pas été témoins de ce qui a été fait à Mayence, les habitants, sans distinction d'âge, de sexe et de profession, se précipiter au milieu des morts et des mourants, soutenir ceux qui pouvaient encore se traîner, se mettre à plusieurs pour transporter les autres.

Oui, des enfants mêmes se livrèrent à ces actes de charité, et cherchèrent à suppléer par le nombre à ce qui leur manquait en forces. Vous auriez vu des milliers de mains occupées, les unes à préparer un gîte et une couche aux soldats mutilés, dont les corps étaient épuisés par les souffrances ; les autres distribuer des mets à ceux qui avaient encore la force de manger, ou verser des gouttes de boissons fortifiantes à ceux qui ne donnaient presque plus signe de vie... Vous auriez pu voir également partout, (et je le dis avec une satisfaction particulière), les élèves de nos écoles ecclésiastiques et du séminaire, montrant ce que le sacerdoce, auquel ils se préparaient, pouvait attendre d'eux, se livrer à l'envi aux travaux les plus fatigants et les plus repoussants... »

Les professeurs Raess et Weiss, les futurs évèques, portaient dans un grand baquet, aux soldats affamés, de la nourriture préparée au séminaire. C'est dans l'accomplissement de cette œuvre de bons Samaritains, que les deux prêtres scellèrent une amitié qui ne fut brisée que par la mort. Comme d'autres infirmiers, des membres du clergé furent atteints de la terrible maladie en soignant les malheureux. C'est ainsi que le supérieur, l'abbé Liebermann, Raess et Kaeufler, professeurs au séminaire, furent atteints du typhus et eurent le bonheur de se rétablir après une longue maladie. D'autres prêtres furent moins heureux. « Notre clergé a subi des pertes cruelles, écrit Colmar. Tu n'es plus parmi nous, cher élève [1], toi sur qui nous avions fondé tant d'espérances, toi qui as visité de préférence les plus malades et les réduits les plus dangereux. Tu n'es plus parmi nous, toi, son condisciple [2], son ami et son émule dans la carrière des vertus sacerdotales ! Tes nombreuses occupations, ta santé chancelante ne t'ont point empêché de t'exposer au danger, et tu as par-

1. Jean *Nuss*, célèbre professeur au séminaire.
2. L'abbé *Meckesser*, vicaire de Saint-Ignace.

tagé son sort digne d'envie. Et toi [1], qui as consacré trente années de ton sacerdoce à prêcher l'évangile et à faire le bien, tu as été la victime de son obéissance, et en même temps de la charité. Et tant d'autres prêtres dévoués, dont les paroissiens pleurent et pleureront encore longtemps la perte... »

Rien de plus touchant que les passages où Liebermann, dans son Oraison funèbre, parle de l'héroïque dévouement de Colmar, dont il avait été le témoin et le coopérateur.

« Je ne puis passer sous silence ces jours malheureux où la main de Dieu s'est appesantie sur nous, où l'ange exterminateur passa par les rues et les maisons. On n'entendait partout que les plaintes des malades, le râle des mourants, les lamentations des parents, des malheureux pères et mères, de pauvres orphelins. C'était l'époque où les alliés avaient rejeté l'armée française sur la rive gauche du Rhin, où les soldats atteints du typhus purent à peine trouver un coin pour y mourir. Tous de s'enfuir devant la peste qu'ils exhalaient, comme autre-

1. L'abbé *Tamson*, vicaire à Saint-Emerau. L'évêque écrivit une lettre de condoléance au père du défunt, et lui déclara que son autre fils, qui étudiait encore au séminaire, il le considérera dorénavant comme son fils.

fois on le faisait devant leurs armes victorieuses... Que de jeunes gens innocents, que de fils chéris enlevés à leur famille devinrent la proie de la mort !

... Où se trouvaient alors ceux dont ces malheureux ont servi l'ambition ? Qui vint à leur aide ? La religion seule accourut et leur tendit une main secourable. Quel spectacle que de voir le vénérable pontife au milieu des morts et des mourants, élevant les yeux vers le Ciel pour implorer le pardon, se porter où les besoins sont les plus pressants, où le danger est le plus grand ! Il pénétra dans les recoins les plus obscurs, dans les étables les plus pestiférées, pour soulager les corps et les âmes des malades. On le vit s'agenouiller sur la paille pourrie auprès des malades, les soulever, les consoler, les réconcilier avec Dieu. Quel dévouement sublime ! Quels exemples d'un zèle vraiment apostolique ! Aussi les prêtres et les séminaristes le suivirent et imitèrent son dévouement. Entraînés par son exemple, grand nombre se mirent à soigner les malheureux sans se laisser rebuter par la mauvaise odeur, ni par le danger [1]... ».

1. Le pasteur infatigable alla même jusqu'à préparer à la mort et à accompagner jusqu'au lieu de l'exécution, les soldats

N'oublions pas de mentionner le dévouement dont le préfet Jean Bon Saint-André a fait preuve, pendant le typhus à Mayence, dévouement qui lui coûta la vie.

Pendant la retraite de notre armée en 1813, les travaux extraordinaires auxquels il se livrait pour approvisionner la forteresse, joints aux peines morales que lui causèrent les revers de la France, avaient profondément altéré sa santé. Malgré cela, pendant la terrible épidémie, il visita chaque jour les hôpitaux, et on le vit prendre dans sa voiture, porter dans ses bras des malades que tout le monde fuyait. « Il prodiguait ses soins aux soldats malades, comme s'il eût cherché volontairement la mort [1]. » Atteint par le typhus, dans son délire il demandait de l'encre pour écrire au Ministre d'éloigner la troupe. Il mourut le 10 décembre 1813, regretté de tous ses administrés. La population reconnaissante se pressait à l'enterrement, et son Oraison funèbre fut prononcée dans le temple.

condamnés à être passés par les armes. C'est ainsi qu'il accompagna un soldat français qui, arrêté au moment où il allait passer à l'ennemi, avait été condamné à mort, et fut fusillé le 22 janvier 1814 en dehors des remparts.

1. *Mémoires de Beugnot*, tome 2.

Une preuve éclatante de l'estime qu'on avait pour sa personne, fut donnée par le Conseil municipal de Mayence, et le gouvernement provisoire allemand, installé en 1814. Les parents du préfet ayant voulu acheter, au cimetière de cette ville, la place où reposait sa dépouille mortelle, le Conseil municipal à l'unanimité accorda gratuitement le terrain, et lui fit ériger un monument, « comme témoignage de gratitude pour son administration fidèle et habile, qui avait été si utile au pays [1] »

Il est à Mayence un lieu qu'aucun Français ne saurait visiter de nos jours sans émotion, c'est le *cimetière*. Au milieu des inscriptions allemandes qui couvrent ce champ mortuaire, rempli d'ossements de nos soldats, on cherche avec un vif et triste sentiment de curiosité les épitaphes encore éparses çà et là. On y rencontre avec un intérêt mêlé de douloureuses réflexions, les noms des citoyens qui, dans la carrière civile comme dans celle des armées, servirent la France avec distinction. Au fond d'un bosquet se trouve caché dans les feuilles

1. Délibération du 1er mars 1814.

un tombeau [1] modeste sur lequel on lit :

SOUS CE MONUMENT
SIMPLE COMME LUI
AU MILIEU DE CEUX QU'IL CHÉRISSAIT
DANS L'ASILE CONSACRÉ PAR SES SOINS
REPOSE
JEAN BON SAINT ANDRÉ
PRÉFET DU DÉP. DU MONT TONNERRE
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MORT LE 10 DÉCEMBRE 1813

Administrateur fidèle, fonctionnaire plein de sévérité mais parfaitement juste, le préfet avait su se faire aimer des habitants qu'il avait d'abord effrayés. Les grandes routes défoncées furent transformées en chaussées vraiment impériales, la vicinalité fut créée et la route du Rhin

1. Mais le monument qui frappe le plus les regards, c'est une haute colonne pyramidale, qu'un trophée surmonte, élevée, depuis notre Révolution de juillet, dans le haut du cimetière. L'une de ses faces porte, en allemand, cette pieuse et loyale inscription : « *Aux Mayençais morts sous les drapeaux de Napoléon, leurs camarades de guerre, rentrés dans leurs foyers, ont consacré en 1834 ce monument.* » « Ce monument, dit le Comité chargé de sa construction, est destiné à honorer la mémoire de nos concitoyens morts au champ d'honneur sous les glorieux drapeaux de la France. » Ces paroles se passent de commentaires.

fut terminée sur son initiative. L'arrestation de Schinderhannes, brigand redouté, que l'on poursuivait vainement depuis deux ans, l'élan qu'il sut donner au commerce et à l'agriculture, dans ces pays fertiles mais négligés sous les gouvernements allemands lui gagnèrent les cœurs [1].

Il disait aux habitants : « Lorsque je suis au milieu de vous, je me trouve heureux ; j'y suis avec des amis. » (Oraison funèbre). Plus tard, lorsque le pays fut devenu allemand, on entendait souvent dire les paysans : « Oh ! si nous avions encore notre bon père le Préfet ! » On l'appelait communément *Jean Bon de Mayence.*

Les historiens impartiaux, tout en rendant justice aux mérites de ce préfet comme administrateur, lui reprochent, avec raison son antipathie pour les catholiques, et son esprit sectaire qu'il ne pouvait cacher, dès que les intérêts religieux étaient en jeu. Nous avons vu qu'il contrecarrait de parti pris l'évêque, et que Portalis fut obligé plusieurs fois de le rappeler à l'ordre.

Au milieu de toutes les angoisses du terrible

1. *Études sur le Préfet Jean Bon Saint-André,* par Lévy-Schneider.

hiver de 1814, on apprit à Mayence, le jour de Pâques, la nouvelle de la conclusion de la paix et de l'abdication de Napoléon. La garnison française sortit de la ville et fut remplacée par les troupes fédérales ; mais on ne savait pas encore à quel prince Mayence serait adjugé.

Le calme étant revenu peu à peu dans la ville, des préoccupations d'un autre genre vinrent attrister Colmar. Il prévoyait que, par suite des changements politiques que les puissances alliées étaient en train d'opérer sur la rive gauche du Rhin, il allait perdre une partie de son diocèse. Bien plus, connaissant le but poursuivi depuis tant d'années par les princes protestants [1], il redoutait de nouvelles atteintes aux libertés de l'Église.

Lorsque, après la chute de Napoléon, le prince Primat de Dalberg qui, lors du concile national de Paris, avait joué un si triste rôle, eut demandé à notre évêque si l'on pouvait

1. Dans sa lettre de convocation des évêques, pour le Concile de 1811, l'Empereur avait dit : « On a procédé en Allemagne, depuis dix ans, à l'égard de l'Église, de manière qu'on a presque détruit l'épiscopat. Il ne s'y trouve plus que huit évêques ; beaucoup de diocèses sont administrés par des vicaires apostoliques. On a foulé aux pieds le droit des Chapitres d'administrer le diocèse pendant la vacance du siège ; on forge les intrigues les plus basses. »

compter sur lui pour la réorganisation projetée de l'Église allemande, il répondit qu'il n'y a pas de jour où il ne prie Dieu pour le rétablissement de l'Église allemande. Il repoussa toutes ces tentatives qui n'avaient pour but, comme le prouveront les événements, que de former une Église schismatique. Bien plus, il ne négligea, aucun moyen de combattre toutes ces tentatives.

C'est ainsi qu'il fit imprimer à ses frais le travail de son ami Zirkel, évèque de Wurzbourg, *L'Église catholique,* pour combattre le livre de Wessemberg, et qu'il encouragea le professeur Doller de Heidelberg dans sa lutte contre ce dernier. « Par le courage et l'énergie montrés à cette époque, signalés par tant de lâchetés et de trahisons, Colmar a de nouveau bien mérité de l'Église. » (Remling).

Le Congrès de Vienne venait d'agrandir le Grand Duché de Hesse-Darmstadt, et Mayence avec son arrondissement administratif fut abandonné en toute souveraineté au Grand Duc, en dédommagement du duché de Westphalie, adjugé à la Prusse. La forteresse resta occupée par les Autrichiens et les Prussiens jusqu'en 1820, où elle fut livrée aux troupes de la confédération germanique.

Le nouveau Gouvernement se montrant bienveillant, comme le sont les souverains pendant la lune de miel, reçut avec distinction l'évêque Colmar, lorsqu'il se présenta pour la première fois à la Cour, et témoigna les meilleurs sentiments à l'égard des catholiques. Les bourses dans les séminaires furent maintenues, et ces établissements continuèrent à prospérer.

Mais les épreuves ne tardèrent pas à faire place à la joie. D'abord la moitié des élèves furent atteints de la fièvre nerveuse, pendant l'été 1817, ensuite survinrent la famine et la disette tristement célèbres de cette année, « auxquelles, écrit Liebermann, notre maison faillit succomber, puisque en quatre mois le pain nous coûta 3.000 florins. »

Enfin la séparation avec la partie de son diocèse, adjugée au Palatinat bavarois, et à laquelle il avait donné tant de soins, fut pour lui une grande douleur [1].

Le roi de Bavière, Maximilien Joseph, avait

1. Colmar écrivit à l'archiprêtre de Spire (11 juin 1818), en lui annonçant sa prochaine visite de confirmation : « Mon cœur me saigne en songeant que cette visite sera la dernière que je ferai à mes prêtres et diocésains que j'aime tant. La vie humaine est faite de sacrifices ; mais aucun ne me coûte plus que celui-ci... »

fait offrir à Colmar (2 décembre 1817), qu'il connaissait et estimait depuis tant de longues années, le nouveau siège épiscopal qui venait d'être rétabli à Spire. Colmar répondit qu'il serait d'autant plus heureux d'accepter, que le nouvel évêché de Spire comprend les deux tiers de son diocèse qu'il administrait depuis seize ans, et auquel il était attaché de cœur; qu'il serait heureux de vivre sous le sceptre d'un monarque, dont il avait pu apprécier la bonté et les sentiments religieux depuis ses premières années de prêtre; mais que, vu son âge, il devait plutôt songer à la retraite. Alors, « pour ne pas paraître ingrat, et pour rendre aux diocésains qui lui sont enlevés un dernier et réel service, il demanda la liberté de proposer à Sa Majesté « son cher et digne vicaire général Humann, » dont il faisait ressortir la piété, les connaissances et les services.

Mais le roi n'en tint pas compte, et proposa pour ce siège (1818) de Chandelle, vieillard de soixante-dix ans, étranger au diocèse ; ce qui affligea beaucoup Colmar et tous ceux auxquels tenait à cœur la prospérité de l'Eglise de Spire.

Avant cette nomination, Colmar avait donné son consentement à cette séparation, approu-

vée par le Concordat avec la Bavière.

« Quelque douloureuse que soit cette cession à mon cœur, dit-il, je n'hésite pas un instant à donner mon consentement. Le Concordat bavarois promet tant de bien au royaume comme à l'Église, que c'est un devoir pour chacun, et surtout pour les évèques, de prèter les mains afin de hâter son exécution. » Mais il y met cette restriction, que les revenus pour l'entretien de l'évèque et de son chapitre et provenant de la partie du diocèse qui est cédée, soient maintenus et assurés, jusqu'à ce que l'on ait trouvé les moyens de les remplacer. Colmar ajoute encore : « Je connais trop l'amour de la justice qui anime Votre Majesté, pour ne pas être assuré que l'évêque et ses chanoines verront leur demande accueillie, eux qui, après une administration de seize ans, se démettent de la plus grande partie du diocèse qu'ils avaient pour ainsi dire créée de nouveau au milieu des circonstances les plus difficiles ; à laquelle l'évèque, par un voyage spécial fait à Paris, a pu obtenir la restitution des biens des églises qui avaient été aliénés, aux efforts et aux démarches duquel la ville de Spire doit la conservation de sa cathédrale, ainsi que la

restitution des revenus de la fondation de Lerbach, etc. ».

Le Gouvernement bavarois consentit, en effet, à parfaire les traitements en question jusqu'en 1821, où il fut déchargé de cette obligation à la suite d'un traité.

A dater de 1814, la santé de Mgr Colmar, minée par la maladie contractée au chevet de ceux qu'il avait assistés, se trouva sérieusement compromise. Elle ne cessa de décliner dans les trois années qui suivirent. Un sermon « sur le bonheur du Ciel » qu'il prononça dans sa cathédrale, le jour de la Toussaint, parut à ses auditeurs inspiré par le pressentiment de sa fin prochaine [1].

Après avoir été toute sa vie un *apôtre de la charité,* l'évêque Colmar peut être appelé également un *martyr de la charité.* On peut dire en toute vérité qu'il fut une victime de la charité : or le martyre de la charité n'est point moins glorieux que le martyre de la foi. Telle sa vie, telle sa mort. Il succomba sous le poids de sa vie d'apôtre, et resta fidèle jusqu'à la fin à la devise qu'il avait adoptée : « La vie ne

1. *Le R. P. Théodore Ratisbonne*, d'après les notes laissées par Mlle Humann.

m'est rien, pourvu que j'accomplisse ma carrière. »

Appelé le 8 décembre 1818 au lit du chanoine Hober, vieillard dangereusement malade qu'il avait déjà visité et soigné comme un père, il se rendit à cet appel avant le déjeuner, et une seconde fois après midi, au sortir de l'office qu'il avait célébré à l'église du séminaire. C'était le jour de la fête de l'Immaculée-Conception. Selon sa coutume, il ne s'était pas contenté de consoler l'âme du vieillard, mais il chercha à le soulager en l'aidant à se soulever dans son lit, pour lui faire changer de position. Les miasmes qu'il venait de respirer provoquèrent chez lui une inflammation de poitrine.

Il dut se coucher dès le lendemain, et le mal se développa avec rapidité. Pendant une des dernières nuits avant sa mort, le malade dit en gémissant : « Hélas ! Seigneur, ce n'est pas pour moi que je te prie, mais pour mon église ; encore deux petites années pour pouvoir ordonner un dernier groupe de jeunes clercs vertueux, afin que toutes mes paroisses soient enfin pourvues de prêtres dignes. Mais, *fiat voluntas tua !* »

— Cette prière, lui dit le chapelain qui le veil-

lait, le bon Dieu l'exaucera certainement ; il vous laissera à nous qui avons encore tant besoin de vous ! »

— Ne dites pas cela, répondit l'évèque en l'interrompant ; aucun de nous n'est indispensable. Nous sommes comme les tuiles du toit, si l'une tombe, le Seigneur glisse une autre à sa place, etc. Oui, dit-il une autre fois, ne cessez de rester pieux et de remplir toujours les devoirs de votre état. Oh! combien on est heureux, lorsqu'on n'a rien à se reprocher sous ce rapport à son lit de mort. Mais gardez-vous surtout du mauvais *moi* ; c'est notre plus grand ennemi, qui peut nuire même aux évèques... »

Quand on lui apporta le saint Viatique, il releva sa tête alourdie en disant : « Je me suis toujours tenu ferme à la doctrine de l'Église romaine ; je meurs dans cet attachement. De tout cœur je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, et je les prie de me pardonner également. Loin de moi de vouloir justifier tous mes actes. J'étais homme ; j'ai dû faire de faux pas au milieu d'une situation bien compliquée. Je n'ai voulu que le bien ; je n'ai jamais voulu faire tort à autrui. » Il fut toujours occupé de ses ouailles. Ses dernières paroles furent : « Ma

dernière bénédiction pour mon diocèse », et il expira doucement le 15 décembre 1818, à 6 heures du soir.

« C'était, parmi les hommes, un homme de Dieu ; il vivait pour agir, et tous ses actes n'avaient en vue que le salut des âmes [1]. »

Le défunt avait légué à la cathédrale de Mayence ce qu'il avait de plus précieux, un calice d'or orné de diamants, avec des burettes et un plateau en argent, dons de l'impératrice Joséphine. Son ami Humann reçut une chasuble et une chape brodée en or ; M$^{lle}$ Humann, un précieux crucifix en ivoire ; et le directeur Liebermann, une étole pastorale.

*
* *

Jamais évèque n'avait su mériter au même point l'attachement des fidèles. On l'a vu à l'émotion profonde que produisit la nouvelle de sa mort prématurée, à l'empressement de la foule à se rendre auprès de sa dépouille mortelle, aux marques de douloureuse vénération dont fut entouré son cercueil et qui signalèrent

1. Liebermann.

la cérémonie des funérailles. Bref, sa mort a été un deuil public.

La nouvelle de son décès se répandit dans tout le diocèse et les provinces voisines. Tous, même les protestants, firent l'éloge de sa bonté, de sa charité qui s'étendait à tous, de son zèle infatigable, de sa piété et de son administration. Le Chapitre, auquel incomba la direction du diocèse après la mort de l'évêque, avait annoncé la triste nouvelle au Grand Duc, par l'intermédiaire du Président Supérieur, en y joignant la prière d'autoriser l'érection au défunt d'un tombeau à la cathédrale ; ce qui fut accordé immédiatement.

« Chacun sait, dit Liebermann, avec quelle distinction Colmar fut reçu et traité par le Grand Duc de Hesse et son épouse, et les regrets qu'ils ont exprimés à sa mort. »

Par lettre du 16 décembre 1818, le secrétaire d'État écrivit au Chapitre de Mayence :

« Sa Grandeur royale a appris avec un profond regret la triste nouvelle. C'est pourquoi, par égard au zèle distingué avec lequel le défunt a administré le diocèse, à l'esprit de charité universellement reconnu qu'il a montré constamment comme le père des pauvres et des

malheureux, Elle a accordé par exception la permission demandée à l'effet d'être enterré à la cathédrale. Elle m'a chargé, à l'occasion de cette autorisation, d'exprimer au Chapitre les regrets de la perte qu'il vient de faire, et de l'assurer de sa haute protection. Sa Grandeur royale me charge d'annoncer en même temps qu'elle désire que toutes les autorités civiles et militaires assistent aux funérailles du défunt. » (Freiherr de Lichtenberg).

Le corps du défunt, revêtu des vêtements pontificaux, resta exposé trois jours dans la chapelle du palais épiscopal. L'affluence des fidèles alla toujours en croissant, et l'émotion du peuple de Mayence obligea de différer la mise en bière jusqu'au dernier moment. Le cercueil fut porté par les séminaristes. Toute la ville, les autorités civiles et militaires en tête, s'était jointe au cortège ; et le défilé dura près d'une heure.

Le lendemain 20, pendant la grand'messe des morts, son Oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Liebermann [1]. Ce morceau est un

1. Un exemplaire, conservé à la Bibliothèque du grand Séminaire de Mayence, ainsi que d'autres volumes relatifs à la vie de Colmar, nous ont été généreusement communiqués par

véritable chef-d'œuvre dans son genre ; il est à désirer de le voir réimprimer.

La mémoire de l'évêque Colmar resta d'autant plus vivace et bénie dans la ville et le diocèse de Mayence, que son successeur ne fut nommé qu'après une longue attente de douze années (1830). L'administration du diocèse avait été confiée, par le Chapitre, à l'unanimité des voix, au vicaire général Humann, l'ami et le confident de l'évêque défunt.

L'Administrateur avait fait élever à son ami et à son évêque un magnifique monument, contre un pilier en face de la chaire. Nous verrons plus loin que, le 21 août 1834, le corps de l'évêque Humann a été déposé également au même endroit, dans un tombeau érigé près de celui de son ami.

Le monument de Colmar, dû au ciseau du célèbre sculpteur Jos. Scholl, représente l'évêque en grandeur naturelle, revêtu de ses habits pontificaux. Il lève la main droite pour bénir ; dans la gauche il tient le livre des Évangiles ainsi que la crosse. Aux pieds de la statue on

M. le supérieur Becker, dont nous ne saurions trop remercier la bienveillance et l'empressement à nous seconder dans notre travail.

voit un relief en marbre blanc représentant saint Paul, prêchant devant l'Aréopage d'Athènes. Sept Athéniens écoutent le sermon, et dans le fond on aperçoit un temple avec l'inscription : « *Ignoto Deo* ».

Voici l'inscription latine gravée sur le monument de Colmar, due au doyen du Chapitre, Werner, un des collaborateurs les plus méritants de l'évêque, et qui résume en quelques mots ce qui assure au nom de Colmar un souvenir impérissable :

Perenni memoriae
Illmi ac Revssmi Dñi, Dñi
JOSEPHI LUDOVICI COLMAR
Imperii Gallici Baronis, Ordinis hassiaci Primicerii
ac Legionis honor. Equitis
Post tot discrimina rerum
sede Archiepiscopali Ratisbonam translata
a Galliarum potentissimo Consule
Bonaparte die 6 Julii
1802. Episcopus Monguntinus designatus.
Vir vere apostolicus,
repletus zeli ardore pro domo Dei,
præcipua beneficentia erga pauperes et aegrotos,
ac singulari comitate et lenitate ergo omnes clarus.
Ecclesiam Metropolitanam

belli calamitatibus exustam ac devastatam
antiquo cultui restitui curavit.
Dotationem ejusdem fabricae recuperavit,
ac bona nondum distracta Seminarii
Archiepiscopalis
intercessu magnanimæ Imperatricis
Josephinæ a Napoleone
M. obtinuit.
Totam Diocesin perlustravit ac paroecias
novis limitibus.
circumscripsit.
Aspexit lucem Argentorati 22 Junii 1760, adeptus
est Pontificatum 3 octobr. 1802. Exantlatis
viribus brevi
morbo consumptus, placidissime in
Domino obiit die 15
Decembris 1818.
Omnium Bonorum summo mœrore.

(Traduction) « A la mémoire de l'illustre et très révérend Seigneur Joseph-Louis Colmar, baron de l'Empire français, Grand-Croix de l'Ordre, grand ducal de Hesse, Membre de la Légion d'honneur.

« Lorsque, après des temps de troubles, le siège archiépiscopal eut été transféré à Ratisbonne, il fut désigné le 6 juillet 1902, comme évêque de Mayence, par le Premier Consul de la République française.

« Cet homme vraiment apostolique, plein de zèle

pour la maison du Seigneur, charitable à l'égard des pauvres et des malades, d'une grande douceur et amabilité à l'égard de tous, rendit la cathédrale, qui avait été détruite par le feu, à sa première destination, fonda une dotation pour la fabrique de cette église ; recouvra, grâce à l'intervention de l'Impératrice Joséphine, de l'Empereur Napoléon le Grand, la restitution des biens de l'ancien séminaire qui n'avaient pas encore été aliénés ; parcourut tout le diocèse qu'il réorganisa par une nouvelle distribution des paroisses.

« Il naquit à Strasbourg, le 22 juin 1760, monta sur le siège épiscopal le 3 octobre 1802, et s'endormit doucement dans le Seigneur le 15 décembre 1818, après une courte maladie et l'épuisement complet de ses forces corporelles.

« Au grand chagrin de tous les gens de bien. »

.:

Voici, en quels termes, dans son livre *Le Rhin* (1842), Victor Hugo parle du tombeau de Colmar :

« Les vrais joyaux de l'immense édifice du dôme, ce sont les tombeaux de trente-trois archevêques électeurs.... Ainsi que Aix-la-Chapelle, Mayence a eu un évêque, un seul, nommé par Napoléon, *digne*

*et respectable pasteur*, dit-on, qui a siégé de 1802 à 1818, et qui est enterré comme les autres dans ce qui fut sa cathédrale. Cependant, il faut en convenir, en présence du majestueux néant des électeurs archiépiscopaux de Mayence, c'est un néant bien pauvre et bien petit que celui de Colmar, dans sa tombe ogive en style troubadour, laquelle serait un admirable modèle de pendule gothique pour les bourgeois de la rue Saint-Denis, si l'on y avait ajusté un cadran au lieu d'un évêque. »

# CHAPITRE VII

## APRÈS LA MORT DE COLMAR

Portrait de Colmar d'après N. Weiss, évêque de Spire. — Son attachement à Napoléon et aux autres souverains. — Sa conduite à l'égard de Pie VII prisonnier. — Le vicaire général Humann nommé administrateur du diocèse. — Sa notice biographique. — Il assiste à l'installation du Chapitre de Spire. — Liebermann continue à diriger le séminaire de Mayence. — De Chandelle, nouvel évêque de Spire. — Sortie inconvenante de ce dernier devant Liebermann et les Séminaristes. — Appelé par l'évêque de Strasbourg, Lieberamnn quitte le séminaire de Mayence et est remplacé par André Raess. — Lutte de l'administrateur Humann contre les ennemis de l'Église. — Vitus Burg nommé évêque de Mayence. — Humann le remplace à sa mort. — Mort de l'évêque Humann et portrait du défunt. — Inscriptions de son tombeau à la cathédrale de Mayence.

Pour conclusion, nous n'aurions qu'à résumer les divers jugements portés sur Colmar, par les prêtres et les personnes qui l'ont connu et approché, et qui sont tous unanimes dans leurs éloges. Nous nous contenterons de reproduire le

portrait qu'en a laissé un de ses anciens élèves et amis, Nicolas Weiss [1], évèque de Spire, portrait où sont tracés de main de maître les qualités, l'esprit et le caractère du saint prélat, ainsi que son action sur les âmes.

« Il est peu d'hommes et peu d'écrivains dont la personnalité gagne à être étudiée de bien près. Il n'y a que les caractères élevés qui portent en eux une empreinte spéciale, non seulement d'une intelligence supérieure, mais surtout celle d'un caractère fait de force et d'amour, qui attirent avec une force magique ceux qui ont le bonheur de les approcher, et leur inspirent le désir de les connaître. De leur personne se dégage une influence qui gagne et pénètre les âmes. Tel fut le secret de l'ascendant, exercé par Colmar, au sortir du Séminaire, et qui ne fit qu'augmenter pendant les horreurs de la Révolution, où il fut pour sa ville natale un ange du Ciel, comme il l'a été pour son diocèse, par son épiscopat si fécond.

« Il faut avoir vu le digne pasteur, si imposant par sa taille comme par son maintien, ainsi que par son talent et sa charité chrétienne, dans les

1. Le *Catholick* de 1833.

diverses fonctions de son ministère, pour se faire une idée de ce qu'était notre évêque. Élevé à la campagne, j'eus le bonheur de recevoir de lui le sacrement de confirmation, et d'être remarqué par lui et encouragé avec un ami de mon âge. A partir de cette époque, il fut pour moi l'idéal d'un évêque. Je me rappelle encore l'impression de vénération et d'amour que le pieux pontife a produite sur moi, pendant cette tournée de confirmation et les autres visites dans toute la contrée, parmi les catholiques comme parmi les protestants ; aujourd'hui que trente ans se sont passés, l'évêque est encore l'objet des meilleurs souvenirs chez ceux qui l'ont vu et entendu.

« Il s'était fait en effet tout à tous ; car pendant ces tournées, il ne distribuait pas seulement la confirmation, il inspectait l'église et le mobilier, contrôlait l'administration de la paroisse, levait les difficultés ou faisait cesser les abus, écoutait les plaintes du curé contre les paroissiens et réciproquement... Il ne se contentait pas de prêcher et de faire le catéchisme, mais il visitait encore les malades, et laissait souvent entre les mains du curé, des aumônes pour les pauvres. Et, après son retour à Mayence,

il envoyait, comme souvenirs, de bons livres et des images pour les enfants de certaines familles. Beaucoup d'églises pauvres reçurent encore de lui des ornements et des vêtements sacerdotaux.

« C'est avec de telles idées sur un évèque, que j'entrai au grand Séminaire, pour y continuer mes études. J'eus ainsi le bonheur de voir souvent l'homme, mon idéal, quand il présidait le dimanche aux offices de la cathédrale, quand il chantait avec tant de dignité la grand'messe. J'eus le bonheur de l'entendre prècher avec cette éloquence forte et persuasive, à laquelle il était impossible de résister, de l'entendre pendant les examens du Séminaire lorsque, entouré du supérieur et des professeurs, il sut gagner les cœurs des séminaristes par sa bonté paternelle et, lorsqu'il le fallait, par ses remontrances. J'appris alors les secours de toutes sortes et les livres qu'il distribua aux étudiants pauvres [1].

1. Ses vertus lui avaient acquis, dès les premières années, un respect, une vénération, dont on ne trouverait guère d'exemple ailleurs qu'en la vie des Saints. Les jeunes prêtres et les fidèles se disaient entre eux : « Rien qu'en voyant Monseigneur, on se sent porté vers le bon Dieu pour l'aimer davantage et pour devenir meilleurs... »

« L'évêque et le supérieur étaient pour nous ce qu'il y avait de plus auguste, et leur influence sur l'éducation des jeunes clercs fut on ne peut plus efficace. Dans notre supérieur Liebermann, qui portait seul les charges de la maison, qui était l'âme de l'enseignement et de la haute culture, avant qu'il pût se faire aider par des professeurs d'élite, nous vîmes un directeur sérieux et sévère, d'un dévouement absolu, qui sut nous guider à travers les écueils d'une jeunesse inexpérimentée. Dans notre évêque, nous reconnûmes un père tendre, et ses jours de visite étaient pour nous des jours de bonheur, abstraction faite de l'extra qui nous était servi à cette occasion.

« Je fus témoin en bien des circonstances de l'activité féconde, et du dévouement de notre évêque. Mais jamais je n'oublierai le spectacle que j'avais sous les yeux, en le voyant circuler, comme un ange consolateur, au milieu des morts et des mourants, secondé par le supérieur, par d'autres prêtres et des élèves du séminaire, et surtout en le voyant se coucher, dans les écuries, sur la paille, à côté des malades du typhus et des mourants, pour recevoir leur confession. Que les séminaristes et les

gardes-malades, à la vue de tels exemples, ne craignissent plus la mort, tout chrétien le comprendra sans peine.

« Mais je vis encore de très près notre cher et respecté pontife, dans une dernière circonstance où mon amour et ma vénération furent portés au plus haut point, c'est au moment où je le pleurai, agenouillé devant son corps exposé après sa mort. Il ne me ut pas possible de dire un *pater* pour le repos de son âme, dominé que j'étais par cette pensée : « Si ce père, si ce pasteur n'est pas un saint, il n'y en a plus... »

Aux yeux de tous les historiens qui l'ont connu, Colmar était un homme vraiment apostolique qui, par ses sermons clairs et pénétrants qui gagnaient les cœurs, par son zèle ardent pour la gloire de Dieu, sa vigilance, sa profonde piété, sa bonté irrésistible, son dévouement absolu pour les pauvres et les malades, représentait le modèle d'un véritable évèque, d'un saint pasteur.

Il n'est donc pas étonnant que la mémoire de Colmar, du pieux et aimable évèque, soit encore en vénération à Mayence et sur toute la rive gauche du Rhin, qu'il a édifiés, instruits et

et charmés. Aussi, en 1902, à l'occasion du centenaire de son élévation à l'épiscopat, le nom de Colmar a-t-il été donné à une rue de la ville [1].

Et c'est à cet homme qu'on a reproché son attachement aux divers souverains, l'éloge qu'il en a fait en chaire, et surtout celui de Napoléon. Ceux qui l'ont blâmé n'ont pas eu une idée juste de l'état des choses pendant et après la Révolution. « Qu'on se représente le triste sort fait en France à la religion pendant dix ans. Ce qu'une haine féroce contre la religion peut imaginer est employé pour détruire toute trace de croyances chrétiennes. Les autels sont brisés, les statues, les tableaux, tout ce qui sert à la célébration du culte sont brûlés sur la place publique. On saisit même dans les maisons les images des saints, les livres de piété, tout ce qui se rapporte à la religion, pour les livrer aux flammes sur la place publique. Les prètres sont traités comme des malfaiteurs, uniquement parce qu'ils sont prêtres. Qui-

1. A cette occasion, une notice sur la *Vie de Colmar* a été publiée à Mayence par le Dr Jos. Selbst, chanoine de la cathédrale. Le même a réédité quatre sermons de Colmar sur la *Lecture de l'Ecriture Sainte,* et deux sur la *Lecture des mauvais livres,* chez Ferd. Schœning. — Paderborn et Mayence.

conque est soupçonné d'être en correspondance avec eux, est arrêté, emprisonné et souvent livré à la guillotine. Tel est le triste tableau qu'offre la France pendant près de dix ans... [1] »

Après cet ouragan, dont la violence ne se modéra qu'à de courts intervalles, au moment où les meilleurs avaient perdu tout espoir, parut le gouvernement libérateur de Bonaparte. Les nuages se dispersent, et la joie revient dans tous les cœurs. Le culte est rétabli, les bannis reviennent dans leur patrie, les fidèles se groupent autour de leurs pasteurs.

Les mesures se succédaient pour rétablir l'ordre, et la religion gagnait en considération. En comparant la situation d'alors à l'acharnement avec lequel la religion était encore persécutée quelques mois auparavant, le nom de cet homme auquel on croyait devoir tant de changement, ne fut plus prononcé qu'avec admiration. Prêtres et fidèles ne se sentaient plus de joie.

« Il est incontestable, dit Liebermann, que les premières années du gouvernement de Napo-

1. Liebermann.

léon en France avaient été on ne peut plus favorables à la religion, et Dieu s'est servi de lui comme l'instrument pour relever l'Église. Bienheureux si la hauteur à laquelle la Providence le fit parvenir, ne lui avait pas fait perdre la tête ! »

On peut se figurer les sentiments qu'un évêque, qui avait passé par toutes les transes de la Révolution, dut éprouver pour Bonaparte. Si, au milieu des difficultés et des tracasseries qu'il rencontra dans son diocèse, l'empereur lui a témoigné de l'estime et de la bienveillance, combien l'évêque a dû en être touché. Sans sa protection tous ses efforts eussent échoué à Mayence.

Et quel eût été, sans Colmar, le sort de son malheureux diocèse ? Ce n'est pas, par intérêt personnel, qu'il s'adressa au trône (chacun rend justice à son désintéressement) ; mais pour les avantages de son église, de son clergé, de son séminaire, de ses écoles, de ses paroisses, de tant de pauvres et de malheureux. S'il a pu faire tant de bien, est-il étonnant qu'il se soit montré reconnaissant envers celui qui lui en avait fourni les moyens ?

« Comment blâmer un évèque, qui a montré

par son exemple l'affection et le dévouement qu'on doit au souverain ? Sans prendre jamais part aux changements politiques, il disait que « toute puissance vient de Dieu », et il conformait sa conduite à cette parole de l'Apôtre [1]. »

Ses principes restèrent les mêmes avec les divers gouvernements qui se sont succédé. Ce qu'il fut à l'égard de l'Empereur, il le fut dans ses rapports avec le roi de Bavière pour régler les intérêts de son chapitre, au moment de la cession d'une partie de son diocèse échue à ce royaume. Il agit de même à l'égard du Grand Duc de Hesse Darmstadt, son nouveau souverain, qui ne changea de conduite vis-à-vis les catholiques qu'après la mort de Colmar.

Il en est qui ont voulu reprocher à notre évêque de ne s'être pas opposé plus énergiquement aux nombreux empiétements du Gouvernement français sur les droits de l'Église, aux projets schismatiques conçus par Napoléon, en convoquant, pour le 25 avril 1811, un Concile national à Paris, et de n'avoir pas protesté plus souvent contre la captivité du Pape. Ceux-là n'ont aucune notion de l'état réel des choses. Toute

1. Liebermann.

sa vie, tous ses mandements et ses profondes connaissances théologiques montrent combien il était fidèle aux traditions de l'Église.

Lors du Concile national de Paris, pendant lequel eut lieu le baptême du prince impérial (9 juin 1811), Colmar s'y trouva avec son vicaire général Humann. Plus tard, l'empereur ayant arraché par ruse à Pie VII, prisonnier à Fontainebleau, un Concordat nouveau, le ministre des cultes avait invité les évêques à célébrer cet événement par des actions de grâces ; Colmar s'y conforma, car il ne connut que plus tard les termes de cet accord et la rétractation faite à Rome par le pape.

Pendant son séjour à Paris, il visita souvent Pie VII et adressa de Fontainebleau à ses diocésains un mandement, dans lequel il parla avec respect et admiration du martyr prisonnier. Colmar, comme un évêque agréable et dévoué à l'empereur, avait été appelé pour s'entretenir avec Sa Sainteté sur l'exécution du nouveau Concordat, et l'y déterminer. L'évêque ne tarda pas à découvrir le danger renfermé dans cette convention. Sous le coup de tristes pressentiments, il écrivit de Fontainebleau un mandement de carême sur cette parole de Sirach :

« Ne tardez pas à revenir au Seigneur, et ne le remettez pas du jour au lendemain, car sa colère appellera subitement l'heure de la vengeance pour vous détruire. » Appliquées aux désastres qui devaient frapper plus tard l'empereur dans son arrogance, ces paroles étaient une véritable prophétie. Il finit par ces mots : « Cette instruction, nous l'avons écrite pour ainsi dire sous les yeux de Sa Sainteté. Recevez-la donc comme si elle sortait de sa bouche auguste. Ce noble cœur, cette âme céleste, le Père commun des fidèles ne peut former d'autres vœux que de voir tous reconnaître combien il est doux de servir le Seigneur, et que tous se tournent vers Dieu pour se convertir [1]. »

Ajoutons que, pour sa conduite si droite en ces tristes circonstances, Colmar perdit la faveur de l'empereur et tomba en disgrâce.

Nous avons vu que l'administration du diocèse, après la mort de Colmar, avait été confiée au vicaire général Humann, fonction qu'il remplit pendant douze ans, jusqu'à 1830. Nommé évêque de Mayence le 11 juin 1834, il mourut

1. L'abbé Humann, qui avait accompagné Colmar à Fontainebleau, avait pu se procurer une cravate blanche portée par Sa Sainteté, et qu'il garda comme un précieux souvenir.

le 19 août de la même année. Liebermann, de son côté, était resté à la tête du grand séminaire jusqu'au 6 février 1824. Avant d'exposer les traits principaux de l'administration de ces deux fidèles amis de Colmar, pendant cette dernière période, essayons de raconter la biographie généralement peu connue du premier.

Jean-Jacques *Humann*[1], né à Strasbourg le 7 mai 1771, commença et termina dans cette ville ses premières études (y compris la philosophie), avec tant de distinction, qu'il obtint déjà en 1789, dans l'Université, le grade de Maître des Belles-Lettres. Élevé au sein d'une vieille famille respectable de Strasbourg, il montra de bonne heure des dispositions pour l'état ecclésiastique.

Il était au grand séminaire, lorsque la Révolution le força de s'enfuir en 1791 dans le Grand Duché de Bade, sans se douter que la Provi-

1. Son père avait été directeur des balances publiques de la ville, fonctions dont il se démit à la Révolution. Un de ses frères fut le célèbre Ministre des Finances, sous Louis-Philippe, un autre banquier à Mayence, et sa sœur, après avoir dirigé le célèbre *Institut de Joséphine* dans cette ville, se retira, après la mort de Colmar, à Strasbourg, où elle exerça une grande influence sur le célèbre abbé Bautain, et les nombreux disciples qu'il avait réunis autour de lui, comme nous le verrons plus loin.

dence le choisirait un jour pour occuper un siège épiscopal en Allemagne. Il termina ses études théologiques commencées à Strasbourg, dans l'abbaye d'Ettenheimmunster, dans le Brisgau, où il gagna en 1794 le grade de licencié en théologie après un examen brillant. Il fut ordonné prêtre à Bruchsal, le 21 mai 1796, par l'évêque Schmidt. La cérémonie de son ordination fut bien modeste ; un seul assistant y figurait et quatre cierges brûlaient à l'autel.

Son extérieur imposant et ses manières distinguées, joints à un esprit cultivé, lui valurent l'entrée dans une famille noble de Bruchsal, où il obtint les fonctions de précepteur, de préférence à un grand nombre de concurrents qui s'étaient présentés. Il suivit cette famille à Francfort-sur-Mein, et y resta jusqu'en 1802, où il fut appelé à Mayence par Colmar, le nouvel évèque de cette ville, son parent par alliance[1], en qualité de secrétaire particulier, et qui le nomma plus tard chanoine de la cathé-

1. Une des sœurs de Colmar avait épousé Carl, négociant à Strasbourg; le fils du premier lit de ce Carl était le beau-frère du vicaire général Humann; de là l'intimité de ce dernier avec l'évêque.

drale. En 1806, il fut élevé à la dignité de *Vicaire général*, et la même année à celle de *Grand vicaire* du diocèse de Mayence.

Après la mort de Colmar, Humann fut nommé, à l'unanimité, par le Chapitre, administrateur du diocèse, fonction qu'il a remplie consciencieusement en défendant tous les droits essentiels de l'Église, jusqu'en 1827 où Vitus Burg fut nommé évêque de Mayence.

A la suite du Concordat, conclu entre Rome et le roi de Bavière, les paroisses, qui avaient fait partie de l'ancien diocèse de Spire, furent détachées de celui de Mayence, et le 7 novembre 1821, le Nonce qui avait sa résidence à Munich en fit la publication.

L'administration du nouveau diocèse fut confiée provisoirement au Nonce, assisté de quelques prêtres. Les membres du Chapitre furent choisis, presque tous, parmi ceux que l'abbé Humann avait proposés comme les plus dignes. Le nouvel évêque ne connaissant nullement le clergé de son diocèse, le Nonce s'était adressé au Vicaire capitulaire de Mayence, qui avait administré jusque-là la majeure partie du diocèse de Spire.

Le 9 décembre 1821[1] eut lieu l'installation de ce Chapitre qui, par reconnaissance, avait invité l'administrateur Humann à la cérémonie. Le Vicaire apostolique de Spire lui avait écrit : « Je suis lié par trop d'obligations au bon diocèse de Mayence, auquel j'ai eu le bonheur et l'honneur d'appartenir pendant tant d'années, pour ne pas saisir avec joie l'occasion qui m'est offerte d'exprimer une partie de ma reconnaissance, en invitant le premier chef de ce diocèse à assister à cette cérémonie, au milieu du clergé qui a eu le bonheur d'être sous sa direction. C'est à vous en premier lieu, vénéré Vicaire capitulaire, qu'il appartient de tracer la voie à suivre à ceux que la Providence a confiés à votre direction et à votre sollicitude depuis la mort de Colmar, notre inoubliable évêque. Ce ne sera pas sans une profonde émotion que, d'après le désir de S. E. Monseigneur le Nonce, nous entendrons de votre bouche des paroles fortifiantes, pour nous guider dans les fonctions, qui nous sont confiées... »

Pendant la cérémonie de cette installation, Humann prononça une allocution touchante,

1. Le même jour, Georges de Chandelle avait été sacré évêque à Munich, par le Nonce.

dont nous donnons quelques extraits : « Le diocèse de Spire qui, pendant les bouleversements de ces derniers temps, avait été ruiné comme tant d'autres institutions de l'Église, se relève de nouveau de sa chute. Son nom vénérable va reprendre sa place dans les rangs des sièges épiscopaux, et les évèques de glorieuse mémoire qui s'y sont succédé, auront des remplaçants pour continuer leur œuvre. Un nouveau siège est rétabli par décision pontificale. Vous, membres du nouveau Chapitre, vous allez commencer aujourd'hui les travaux de votre belle mission. C'est ainsi que la divine Providence réalise le plan de la restauration de l'Église en Allemagne...

« C'eût été sans doute, Messieurs, une grande consolation pour vous, si le vénérable vieillard, que la Providence a désigné pour votre évêque et pasteur, avait pu présider lui-même la cérémonie d'aujourd'hui. Je me joins à vos prières pour qu'il puisse se trouver bientôt au milieu de vous, avec la plénitude de sa longue expérience, et mener à bonne fin la restauration de l'Église de Spire... Les liens fraternels d'un diocèse commun, qui nous ont unis pendant dix-huit ans, sont déchirés par la séparation,

mais non les liens de respect et de grande affection qui m'ont uni et m'unissent à cette partie du diocèse et à son clergé. J'emporte avec moi, vénérables Chanoines, la conviction que Mayence et son clergé vivront toujours dans votre souvenir [1]. »

Les membres du Chapitre offrirent comme souvenir à l'administrateur Humann deux chandeliers d'argent, et le roi de Bavière lui décerna peu après la décoration de l'ordre royal du *Civilverdienstorden*.

Nous n'avons pas à parler de l'administration de l'évêque de Chandelle. Disons seulement qu'il fut tout le contraire de Colmar ; aussi ne put-il jamais gagner la confiance ni l'estime de son clergé, aussi peu que des fidèles.

* *

Après la mort de Colmar, Liebermann avait continué la direction de son séminaire, ainsi que les sermons à la cathédrale qui attiraient toujours une foule d'auditeurs. Il fut bien éprouvé par la perte de plusieurs de ses colla-

1. Les sermons de Humann, 1826.

borateurs, et surtout par la mauvaise influence exercée par de Chandelle ; car une grande partie de ses élèves étaient des diocésains du nouvel évêque. Lorsque celui-ci reçut Liebermann pendant sa première visite à Mayence, il fit une sortie contre les abstinences imposées aux séminaristes le vendredi et le samedi, contre le port de la soutane, etc.

Liebermann accueillit ces déclarations avec dignité et étonnement, mais ne montra aucune disposition à en tenir compte. Cette scène, qui lui rappela les paroles prononcées jadis par l'évêque Saurine, lors de la première réception du clergé à Strasbourg, l'attrista profondément. De retour au séminaire, il se remémora la déclaration, faite à ses jeunes clercs, après la mort de Colmar, « qu'il ne se démettra pas de ses fonctions, mais à condition que rien ne sera changé au règlement de la Maison. *Sint ut sunt, aut non sint* : tel fut le sens de la déclaration de Liebermann », comme s'il prévoyait qu'on allait réclamer de lui des exigences contraires à l'esprit de l'Église. Il ne connaissait que trop les visées des représentants qui siégeaient à Francfort, et les plans perfides qui y étaient élaborés.

Le lendemain, Liebermann ayant envoyé les séminaristes, appartenant au diocèse de Spire, pour présenter leurs hommages à l'évêque, celui-ci n'eut rien de plus pressé que de leur répéter ce qu'il avait dit la veille à leur directeur. Cette sortie déplacée n'était pas faite pour augmenter le respect des séminaristes pour leur évêque, ni leur obéissance à l'égard de leur supérieur ; elle révéla trop à ce dernier le mauvais esprit dont son établissement était menacé.

« Dans ces circonstances critiques, la conservation et la conduite du séminaire exigeaient un directeur jeune et vigoureux à la fois, doué d'un caractère plus souple que celui de Liebermann. Heureusement à ses côtés exerçait un de ses anciens élèves, doué des qualités nécessaires. Il avait acquis au séminaire de Mayence des connaissances étendues et l'esprit ecclésiastique, enseigné avec éclat les Humanités et la Rhétorique, fait des cours sur la Théologie et l'Exégèse, et acquis à l'Université de Wurtzbourg le titre de docteur. C'était André Raess, auquel pouvait être confiée en toute sécurité la direction du séminaire.

Aussi, lorsque le nouvel évêque de Strasbourg,

Tharin, auquel son prédécesseur le prince de Croy avait recommandé Liebermann, comme le prêtre qui pouvait le mieux le seconder dans son diocèse où dominait la langue allemande, et dans les fonctions de vicaire général, se fut adressé au directeur du séminaire de Mayence, celui-ci se rendit à son appel. Il quitta, le 5 février 1824, le séminaire qu'il avait dirigé pendant vingt ans avec tant de succès. Le Dr Raess fut nommé à sa place par le vicaire général Humann. « Le diocèse perd en lui un directeur aussi zélé et actif que prudent et instruit. Je m'en sépare avec bien du regret», écrivit Humann à Darmstadt, où le Ministre s'était montré mécontent de ce départ. »

Pendant ce temps, l'administrateur Humann fit tout ce qu'il était possible de faire dans sa situation précaire, et sous la pression de plus en plus lourde et tracassière de la bureaucratie. Mais il lui fut difficile et même impossible de se défendre contre toutes les agressions hostiles, dirigées contre l'Église par les loges de Francfort. « *Protestantiser* les sujets catholiques : tel était le mot d'ordre donné aux gouvernements allemands. Pendant que ceux-ci opposèrent à Rome des fourberies et des faux-fuyants,

ils exercèrent une pression tyrannique sur les vicaires généraux [1]. »

Ils avaient laissé vacants la plupart des sièges épiscopaux, dans l'espoir de venir plus facilement à bout des vicaires généraux administrateurs. Parmi ces derniers, les uns montrèrent de la faiblesse ; la résistance des autres ne fut pas décisive, parce qu'elle était trop isolée. Les tribulations de l'Église furent portées au plus haut point, lorsque, après l'érection de l'Église de la province du Haut-Rhin (1827), Vitus Burg, curé de Kappel (Bade), fut promu évêque de Mayence.

« Humann fut circonvenu, et le conseiller des gouvernements protestants et leur négociateur depuis tant d'années, s'assit sur le siège de saint Boniface. Vitus Burg était l'âme damnée des princes protestants (Bade, Prusse, Darmstadt, Wurtemberg) ; et contribua à faire prévaloir dans la création des nouveaux évêchés et leurs arrangements pris avec le Saint-Siège, ainsi que pour la nomination des évêques, les vues de ces princes, vues hostiles au catholicisme... [1] » Le peuple et le clergé désiraient

1. Vie de Liebermann.

Humann, qui avait administré avec une grande sagesse le diocèse pendant douze ans, au milieu des plus grandes difficultés ; mais les princes firent nommer Burg.

Le siège de Mayence, vacant depuis tant d'années, ayant été enfin pourvu d'un nouvel évêque, Humann fut nommé doyen du Chapitre, qui venait d'être nouvellement organisé.

Burg étant mort en 1833, Humann, malgré son refus persistant fondé sur son âge avancé et sa santé chancelante, fut désigné à l'unanimité par le Chapitre comme évèque. Son sacre et son installation furent célébrés, en grande pompe, le 11 juin de la mème année, à la cathédrale de Mayence. Mais la Providence avait décidé qu'il occuperait ce siège auguste le moins longtemps de tous ses prédécesseurs. Dix semaines après sa consécration, la mort l'enleva à la suite d'un mal organique du cœur (ossification du cœur), dont il était atteint depuis quelque temps, mais qui ne le fit souffrir que les deux derniers jours.

« La fin de ce digne prélat fut celle d'un saint. Il reçut les derniers sacrements avec une dévotion qui touchait jusqu'aux larmes les personnes présentes. Il s'éteignit, plein de résigna-

tion, dans la soirée du 19 août 1833, après avoir béni d'une main défaillante les assistants et ses domestiques. Le défunt réunissait en lui, à un haut degré, toutes les qualités exigées d'un digne *pasteur de l'Église*, et qui se trouvent rarement réunies dans une seule et même personne [1]. »

Le plus beau portrait du défunt est celui qui a été tracé par le vénérable évêque Colmar, dans un rapport officiel de 1813, dont voici la reproduction fidèle :

« M. Humann est un théologien profond, un administrateur habile, et un conseiller bienveillant et abordable à tout moment. Outre le français et le latin, il parle l'allemand couramment et à la perfection. Il est versé également dans le grec, l'hébreu et l'italien ; il aime la solitude, parce que chez lui l'étude et le travail l'emportent sur tout le reste. S'il paraît dans une société, il se montre d'une grande amabilité.

1. *Nécrologie de Humann*, Catholick de 1834. — Conformément au vœu exprimé à diverses reprises par le malade, l'autopsie fut pratiquée afin de familiariser davantage les médecins avec ce mal, pour le plus grand bien de l'humanité souffrante. Tant son cœur a toujours battu avec chaleur et sympathie pour le prochain.

« La pureté de ses principes, la convenance de ses paroles et de ses manières, l'aménité de son esprit orné et familiarisé au plus haut point avec la littérature, ainsi que de toute sa personne, font vivement regretter qu'il paraît si rarement dans la société. Il a une âme noble et élevée, une piété tendre et éclairée ; son goût est sûr, et son talent comme prédicateur est remarquable. Aussi est-il regrettable, que la faiblesse de sa poitrine ne lui permet pas de se faire entendre plus souvent dans la chaire ; il aurait certainement acquis la réputation d'un grand orateur. Il m'a également accompagné pendant mes premières tournées dans mon diocèse. Il m'a accompagné de même à Paris, lors du couronnement de l'Empereur, à l'époque du concile et enfin pendant mon voyage à Fontainebleau... »

Enfin, ajoute le même Nécrologue, Humann fut un évêque irréprochable, une âme angélique dont tous les désirs allaient au Ciel, dont toutes les préoccupations étaient pour le bien des hommes et le salut des âmes.

Comme prédicateur, le vénérable disciple et ami de Colmar tient un rang honorable à côté de son grand maître, ainsi que le prouve le

recueil de ses sermons. Ils sont l'expression pure et fidèle de ses sentiments. Le sérieux mêlé à la douceur, une piété éclairée, un esprit soumis et dévoué à l'Église, à sa doctrine et à ses institutions : telle fut la marque distinctive du caractère de Humann. Tel il s'est montré dans la vie, tel il fut dans ses sermons. Ils sont l'œuvre d'un cœur profondément religieux ; en eux souffle un esprit plein d'onction et de force, auquel nul esprit non prévenu ne saurait être insensible. Aussi le volume de ses sermons fut-il accueilli avec faveur en Allemagne, où il eut un grand succès [1].

Les deux frères du défunt, Jean-Georges Humann, ministre sous Louis-Philippe, et Antoine-Ignace Humann, banquier à Mayence, firent ériger à l'évèque, dans la cathédrale, un monument qui se trouve en face de celui de Colmar. Voici l'inscription qu'il porte :

« Piae memoriae amantissimi Praesulis Rmi ac ill.. mi Dñi Joh. Jac. *Humann*, S. Theolog. Doctoris ac Regii Ordinis Bavarici Equitus, qui pius, prudens, mansuetus ergà cunctos, affabilis ac insignibus animi dotibus praeditus. Infrà spatium 11 ann.

1. Paru à Mayence, chez Kirchbauer. Préface de l'éditeur.

à die 20 Décembr. 1818 usque ad 12 Jan. 1830, tanquam Vicar. Capit. in difficillimis temporibus totam diocesin magnâ cum dexteritate rexit. Viduata Eccl. per obîtum R^smi. Dom. Episc. Jos. Burg, tanquam dignior a prmo Capit. Mog., annuense regiâ celsitudine Ludovieo II, magno Duce Hass. et ad Rhenum, unanimis suffragiis in praesulem d. 16 Julii 1833 electus. In aede majori 11 Junii 1830 à Rmo Dômo Episc. Fuldensi Leonardo Pfaff consecratus ac solenniter intronizatus. Tandem inopinatâ morte correptus vitio organico cordis occubuit d. 19 Aug. 1834, aet. ann. 63. m. 3. d. 12.

*In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum.* Ps. 30. In fraterni amoris tesseram fratres germani lugentes. Joh. G. Humann, Regis christianissimi Ludovici Philippi primarius redituum regni Galliarum ; Ant. Ignat. Humann, camerae mercatorum Moguntin. membrum posuêre.

R. I. S. P.

# CHAPITRE VIII

## LES ANCIENS COLLABORATEURS DE COLMAR.

Liebermann de retour à Strasbourg (1824). — Il est nommé vicaire général de l'évêque Tharin et son conseiller. — Son activité comme prédicateur pendant les tournées épiscopales. — Liebermann président de la Commission scolaire du diocèse. — Le Pape de Trévern nommé évêque de Strasbourg (1827). — Maladie et mort de Liebermann (1844). Élèves formés par Liebermann; souvenirs qu'ils lui ont offerts avant sa mort.

Œuvres accomplies à Strasbourg par Mlle Humann, après la mort de Colmar. — Elle contribue à la conversion de Bautain, le célèbre professeur. — Mlle Humann fondatrice et l'âme de l'association formée par l'abbé Bautain et ses disciples. — Les principaux disciples de l'abbé Bautain. — Conversion de Th. Ratisbonne, de Goschler et des frères Level. — Bautain et ses disciples chargés de la direction du Petit Séminaire par l'évêque Le Pape de Trévern, sous le nom de prêtres de Saint-Louis. — Conflit entre l'abbé Bautain et l'évêque au sujet d'un de ses ouvrages. — Démission des prêtres de Saint-Louis. — Collège libre ouvert à Strasbourg par Bautain et ses disciples. — Belle mort de Mlle Humann. — L'abbé Bautain fait l'acquisition du collège Juilly, près Paris (1840). —

Th. Ratisbonne, l'abbé Gratry, l'abbé de Bonnechose quittent la société. — L'abbé Mertian, curé de Juilly et l'abbé Carl, directeur du collège pendant vingt-cinq ans. — Conclusion.

Nous avons vu que Liebermann avait quitté Mayence, le 5 février 1824, pour se rendre à Strasbourg. De retour dans sa chère Alsace, il prit son logement dans la maison du négociant Mertian, dont la famille a rendu de grands services à la religion dans cette province. Un de ses fils, l'abbé Bruno Mertian[1], ancien élève du séminaire de Mayence, où il a exercé quelque temps comme professeur, a rétabli la congrégation des Sœurs de la Providence à Ribeauvillé[2], dont lui et son frère Ignace furent successivement les directeurs.

Le nouvel évêque Tharin ne connaissait ni le pays, ni les habitants, ni la langue ; pour suppléer à cette lacune, son prédécesseur, le Prince de Croy, lui avait recommandé un homme, ayant

1. Les trois abbés Bruno, Ignace et Jacques *Mertian* étaient les neveux de l'abbé F.-X. Fels, principal du Collège de Colmar, et de l'abbé B. Fels, curé d'Obermorschwihr pendant 50 ans, prêtre vénérable transféré à l'île de Rhé pendant la Révolution.

2. En octobre 1806, par un décret signé à Berlin, Napoléon avait autorisé provisoirement le rétablissement des Sœurs de la Providence en Alsace ; le 10 mars 1807, cette autorisation fut déclarée définitive.

tout ce qu'il faut pour devenir un intermédiaire précieux entre le pasteur et son troupeau. Cet homme était Liebermann. Le poste de Vicaire Général fut offert à ce dernier avec tant d'instances, qu'il ne crut pas pouvoir refuser.

Alors s'ouvrit, pour Liebermann, une nouvelle période d'une activité prodigieuse qui dura près de vingt ans. Rien de plus touchant que le récit, fait par le chanoine J. Guerber, des travaux du Vicaire Général pendant cette seconde partie de sa longue carrière. Nous nous contenterons de les résumer en quelques lignes.

Liebermann fut, pour ainsi dire, le conseiller et le bras droit du nouvel évêque, qui l'honorait de toute sa confiance. Il l'accompagnait dans ses tournées de confirmation, pendant lesquelles il prêchait chaque jour. Pour se faire une idée des fatigues que ces tournées imposèrent au Vicaire Général, voici des notes relevées dans son carnet :

« **1825**. 26 avril, mercredi, sermon à Rouffach ; le 27 à Pfaffenheim ; le vendredi à Gueberswihr ; le samedi à Soultzmatt ; le dimanche à Thierenbach ; lundi, 1er mai à Soultz ; mardi de nouveau à Soultz ; mercredi à Hartmanswiller ; jeudi à Feldkirch ; vendredi et samedi à

Guebwiller ; le lundi suivant à Lautenbach ; mardi à Orschwihr ; mercredi à Eguisheim et le jeudi à Colmar.

C'était une série de vingt sermons ; sans parler de la fatigue des déplacements, de l'examen d'affaires de toute sorte, et des audiences données par l'évêque, auxquelles il dut assister et prendre part.

Dans une autre tournée de la même année, dans le Bas-Rhin, Liebermann prècha à Marienthal, Haguenau, Riedseltz, Wissembourg, Obernai, Wasselonne, Neuwiller, Bouxwiller, Hochfelden. Cette tournée fut tellement fatigante pour l'évèque, qu'il dut l'interrompre et revenir à Strasbourg pour se remettre.

Liebermann montra la mème activité en prêtant son concours aux *Missions*, organisées à cette époque dans tout le diocèse. C'est ainsi qu'il prècha chaque jour, pendant la mission donnée à l'église Sainte-Madeleine, à Strasbourg ; et ensuite à celle de Saint-Étienne, missions qui durèrent cinq semaines chacune. Il se fit entendre également pendant les missions données à Haguenau (1826).

N'oublions pas de mentionner la conversion qu'il amena du médecin israélite *Libermann*,

dont le nom fut souvent confondu avec le sien. La conversion de ce médecin et de sa femme entraîna celle de son frère [1], le fondateur de la congrégation du Saint-Esprit et du Cœur de Marie, celle d'autres coreligionnaires et d'un autre de ses frères, *Jacob Libermann*. Ce dernier fonda plus tard, à Paris, la congrégation des Missionnaires pour la conversion des nègres.

Le nom de l'abbé Liebermann occupe une place honorable dans l'histoire de l'enseignement primaire en Alsace. Une ordonnance royale « avait mis les écoles populaires sous le contrôle des évêques. » Le Vicaire Général Liebermann fut nommé président de la commission scolaire [2], chargée de la surveillance et de la direction de toutes les écoles catholiques de l'évêché. Les curés étaient tenus à surveiller l'instituteur, à visiter souvent l'école, à engager les élèves à la fréquentation régulière. L'archiprêtre devait visiter les écoles une fois par an,

1. *Vie du Vén. P. Libermann*, par Dom Pitra, Paris, 1855.

2. « Une commission présidée par nous, ou, en notre absence, par M. Liebermann, notre Vicaire général, s'occupera de tout ce qui concerne les écoles primaires catholiques de notre diocèse, et nous aidera dans la surviellance et la direction de ces écoles. » (Lettre-circulaire et ordonnance de l'évêque de Strasbourg, 12 novembre 1824).

et était chargé d'engager les maires des communes importantes à établir des écoles spéciales pour chaque sexe. Quant à l'enseignement proprement dit, il était placé sous le contrôle et la direction du Recteur de l'Académie, qui délivrait les brevets de capacité.

Les fonctions de président de la Commission scolaire imposèrent à Liebermann une somme incroyable de travaux. Comme fils d'instituteur, il avait la compétence voulue pour bien juger les rapports des maîtres, ainsi que la sympathie nécessaire pour les traiter avec bienveillance.

Liebermann était heureux de voir le diocèse confié à un évêque, animé d'un zèle éclairé pour le service de Dieu ; il se félicitait également d'être le conseiller et le bras droit de son pasteur. Mais sa joie fut bientôt troublée par de graves préoccupations. L'évêque Tharin venait d'être nommé précepteur du prince héritier, le duc de Bordeaux (1826). Liebermann connaissait trop la fermeté de caractère de son évêque, pour ne pas prévoir qu'il n'aurait pas la souplesse nécessaire à un homme de la Cour. En vain il le dissuada d'accepter des fonctions si délicates ; mais le prélat crut devoir obéir au désir du roi. Il ne tarda pas à se repentir

de n'avoir pas suivi le conseil de son Vicaire Général.

Le Pape de Trévern ayant été nommé évêque de Strasbourg (juin 1827), les relations de Liebermann ne furent plus les mêmes qu'avec son prédécesseur. Il fut rarement consulté par le nouvel évêque. Survinrent les agitations des dernières années de Charles X et la Révolution de 1830. Il profita de ses loisirs pour continuer ses prédications et faire des conférences aux séminaristes. Il fut l'examinateur des jeunes prêtres qui vinrent chaque année à Strasbourg, pour subir l'examen sur la Théologie et la Morale. Plus tard, il fut nommé membre de la Commission chargée de faire un rapport sur des ouvrages du célèbre abbé Bautain, comme nous le verrons plus loin.

Enfin le vénérable vieillard venait d'atteindre 80 ans. Sa santé avait été gravement compromise à la suite d'un double accident de voiture. Dans l'un, il était tombé d'une voiture à Hochfelden, et dut garder longtemps le lit; dans l'autre, il avait été renversé par un omnibus, en se rendant à la cathédrale.

Ce fut pour lui, dans ses vieux jours, une grande satisfaction d'apprendre le succès obtenu

et le bien opéré partout par ses anciens séminaristes. Un des plus brillants parmi eux, Jean *Geissel*, après s'être distingué comme évêque de Spire, fut élevé en 1841 au siège archiépiscopal de Cologne. Un an auparavant, André *Raess* avait été nommé coadjuteur de l'évêque de Trévern, et lui succéda comme évêque en 1842. Lorsqu'il assista à son sacre, il put prier son *Nunc dimittis* en toute consolation. Le vieil ami de Raess, *Weiss*, le futur évêque, assista à cette cérémonie en qualité de doyen du Chapitre de Spire.

Dans les diocèses de Mayence et de Spire, les élèves de Liebermann tinrent haut le drapeau de l'Église contre les attaques des illuminés. En Alsace, *Nettner* continua à se distinguer comme missionnaire, et, à côté de Liebermann, son cher abbé *Muhe* [1] à remplir les fonctions de

1. Le vénérable abbé Muhe avait été prédicateur à la cathédrale pendant 53 ans, de 1812 à 1865 ; André Raess, promu évêque, donna sa démission comme chanoine de la cathédrale et nomma son ami à sa place. « Le choix m'a été inspiré, lui écrit-il, autant par l'affection que je vous porte que par vos services rendus à la religion depuis plus de 30 ans, et ce zèle et ce dévouement sans bornes avec lesquels vous prêchez la parole de Dieu. Votre installation revient de droit à notre bon et excellent M. Liebermann. » Celui-ci eut beau insister auprès de son ancien élève pour lui faire accepter ; ce fut en vain. A bout d'arguments décisifs, il lui dit d'un ton qui semblait ne pas souffrir de réplique : « Enfin, il faut obéir à son évêque. »

vicaire et de prédicateur à la cathédrale, celles de confesseur du Grand et du Petit Séminaire, de professeur d'enseignement religieux à l'École Normale des instituteurs, etc., suffisant à tout avec un zèle vraiment apostolique. *Doffner,* un enfant d'Ernolsheim, célèbre théologien, après avoir été professeur et directeur au Grand Séminaire, mourut chanoine et vicaire général.

Outre Bruno *Mertian,* dont nous avons déjà parlé, il faut encore citer parmi les élèves de Liebermann qui ont fait leurs études théologiques à Allerheiligen : *Paulus*, curé de Wissembourg ; *Bangratz,* curé d'Erstein ; *Geiss*, curé de Marmoutiers, *Weiss, Mantz,* etc., et, parmi ceux qui l'avaient suivi à Mayence, *Bourdin*, *Muller, Doyen*, etc. Mais le plus illustre à ses yeux fut *Raess,* déjà cité, qui après avoir fait ses études théologiques à Mayence, exerça comme professeur au Petit et au Grand Séminaire, remplaça Liebermann comme directeur en 1824, revint à Strasbourg en 1830, où il fut chargé de la direction du Grand Séminaire, fonction qu'il remplit jusqu'à sa nomination comme évêque.

« Oui, répondit le spirituel vicaire, quand c'est pour descendre, mais jamais pour monter. » Par humilité, l'abbé Muhe voulait rester et mourir simple vicaire. Sa mémoire sera toujours en vénération à Strasbourg et dans toute l'Alsace.

Mais plus nombreux encore furent les élèves originaires du diocèse de Mayence et de Spire, qui firent honneur à leur directeur par leur savoir, leurs vertus, les services rendus dans les hautes positions auxquelles beaucoup d'entre eux étaient parvenus [1].

En 1841, ses anciens élèves de ces deux diocèses se cotisèrent pour lui exprimer leur reconnaissance par un souvenir. Ceux de Spire lui offrirent une croix en argent massif, chef-d'œuvre du style gothique; ceux de Mayence un calice en or argenté avec les accessoires ; le tout portant des inscriptions en rapport.

En les remettant, le 16 octobre 1841, à leur vieux maître de quatre-vingt-deux ans, Weiss lui dit : « Nous tous, nous devons d'une manière spéciale, après Dieu, à votre sollicitude infatigable comme supérieur de notre bien cher Séminaire, notre direction spirituelle, notre éducation et nos sentiments. Votre main a relevé

1. Les anciens prêtres du diocèse de Mayence, élèves du Séminaire, se réclamaient jadis hautement de Colmar et de Liebermann. J'entends encore de vieux curés du Palatinat bavarois me dire avec conviction : *Ich bin ein Liebermannianer* (je suis un élève de Liebermann), avec la même fierté, que les anciens Romains disaient : « *Civis romanus sum* ». — Communiqué par M. le chanoine Guerber.

Jérusalem de ses ruines, dans un temps où tout ce qui se rapportait à la religion gisait par terre. A l'exemple de votre patron, saint Bruno, vous aviez entrepris avec force et courage l'œuvre de restauration, plein de confiance en la protection divine. Votre œuvre a été menée à bonne fin et bénie par le Très-Haut, ainsi que le montrent les dignités épiscopales décernées à vos élèves, Mgr de *Geissel* de Spire, Mgr *Raess* de Strasbourg, et d'autres chaires de l'Université, occupées avec distinction par le D[r] *Klée* à Bonn, le D[r] *Luft* à Giesen, etc. Des actions de grâces sont adressées à Dieu par des milliers de cœurs qui, conduits par vos élèves sur le chemin du salut, trouvent bonheur et bénédiction dans ces vérités dont vous nous avez instruits... »

Liebermann mourut le 29 mars 1844, dans les bras de Mgr Raess, accouru de Siegolsheim à la nouvelle de sa maladie, entouré de l'abbé Muhe, son confesseur, de l'abbé Spitz, etc. Le supérieur Specht prononça son oraison funèbre en latin. A la cathédrale de Spire, l'évêque célébra en souvenir du défunt une grand'messe des morts, à laquelle assistèrent ses anciens élèves encore vivants, dont soixante du Grand

Séminaire, et vingt-deux du Petit Séminaire.

Il nous reste à dire un mot du célèbre traité de Théologie de Liebermann. Ses *Institutiones theologicae* eurent un grand succès et furent adoptés comme manuel classique dans la plupart des séminaires d'Allemagne, de France, de Suisse, de Belgique et d'Amérique, etc., voire même au Séminaire de la Propagande de Rome. Si cet ouvrage passa longtemps, aux yeux des directeurs des grands séminaires, comme un des meilleurs, c'est que la forme scolastique s'y unissait heureusement à une nouvelle méthode d'exposition. « Je ne connais pas de meilleure théologie dogmatique que celle de M. Liebermann, écrit le directeur André Raess. Elle est systématique, écrite dans un excellent style clair et pur à la fois; pleine de choses, adaptée à notre siècle, pieuse dans l'exposition et la défense des dogmes, renfermant dans les cadres respectifs les fleurs des meilleurs théologiens. C'est le meilleur traité que nous ayons pour l'enseignement théologique. »

« Ce n'est point pour les forts, dit l'auteur dans la préface, ni pour ceux qui ont l'habitude des matières théologiques que nous avons écrit. Notre but unique a été d'être utile aux commen-

çants; non de semer du vent et de remplir une âme superficielle de vains termes de la science, mais de conduire, comme par la main, ceux qui sont sans expérience à la connaissance des choses divines... »

Le nonce du Pape avait écrit, en 1828, à Liebermann que Sa Sainteté Léon XII était d'avis que son Traité [1] était *digne des plus grands éloges (summoperè laudandum invenit).*

*
* *

Il nous reste à parler des œuvres de M<sup>lle</sup> Humann, après la mort de Colmar.

La perte du saint évêque, son guide, l'avait plongée dans une profonde douleur. La grâce avait établi entre ces deux grandes âmes des rapports bien supérieurs à ceux de l'ordre naturel. Mourant, il laissa à cette digne fille la plénitude de l'esprit qu'il avait reçu d'en haut. « Dieu, ayant réservé sa servante à une autre

1. Des cinq volumes de ce Traité, les quatre premiers parurent à Mayence de 1819 à 1823, et le dernier à Strasbourg en 1827. Une traduction française en fut publiée en 1856, à Paris, chez Gaume.

œuvre, allait rendre merveilleusement fécondes les seize dernières années de sa vie. Il avait décidé que, de Mgr Colmar, comme d'une souche patriarcale, sortiraient bientôt les premiers rameaux d'une postérité spirituelle, appelée à se perpétuer nombreuse à travers les âges [1].

Sentant ses forces devenir insuffisantes à la conduite d'une Maison d'éducation, M[lle] Humann chercha à la confier à une autre directrice, et s'occupa de pourvoir de quelque autre manière à la continuation du bien réalisé à Mayence. Dès le mois de mars 1819, toutes choses ayant été réglées, elle effectuait, de concert avec M[me] Beck, son retour à Strasbourg. Elle y accepta provisoirement la demeure qui lui fut offerte chez sa sœur, M[me] Carl.

« Une femme se trouve presque toujours à l'origine des grandes choses ; et l'on pourrait signaler, à toutes les époques mémorables de l'histoire, une de ces âmes d'élite qui, malgré son éloignement de la scène du monde, dirige, décide, arrête ou pousse les plus vastes événements [2]. » C'est par ces lignes que caractérise, à grands traits, l'âme éminente et pourtant pres-

1. Souvenirs du R. P. Théodore Ratisbonne.
2. Souvenirs du R. P. Théod. Ratisbonne.

que ignorée de M^{lle} Humann, un de ses disciples qui a vécu de longues années à ses côtés.

C'était l'année où un jeune professeur de la Faculté de Strasbourg, Bautain, par sa parole entraînante attirait la jeunesse et une foule d'auditeurs qui lui venaient des deux côtés du Rhin. On sait que, tout à coup, en pleine vogue et en plein triomphe, l'orateur se tut; un mal subit l'arrêta court. Il n'eut que la force de balbutier son impuissance devant l'auditoire stupéfait. Il descendit de sa chaire pour n'y plus remonter de longtemps.

L'histoire du célèbre abbé Bautain est connue. Ayant trouvé son chemin de Damas, l'ancien professeur rationaliste voulut être prêtre. Plusieurs jeunes gens de son auditoire, dont quelques fils des meilleures familles juives d'Alsace et de Lorraine, tels que Théodore Ratisbonne, les frères Level, Isidore Goschler, le suivirent et reçurent le baptême. Bien plus, ce groupe de jeunes néophytes devint le noyau d'une association, qui devait réunir bientôt une pléiade d'hommes distingués qui, pour se préparer aux ordres, formèrent une association sous l'autorité du maître, et allaient devenir célèbres sous le nom de *Bautainistes*.

Parmi les anciens disciples de Bautain, il faut citer : la cardinal de *Bonnechose* ; Jules *Level*, prélat romain ; l'abbé *Mertian*, curé de Juilly ; les abbés de *Reinach*[1] et de *Régny* ; le célèbre Père *Théodore Ratisbonne* ; l'abbé *Isidore Goschler*, supérieur du Collège Stanislas ; le célèbre Père *Gratry*, de l'Académie française ; l'abbé *Carl*, fils d'un maire de Molsheim et neveu de Mlle Humann, etc.

Si l'histoire de Bautain et de ses disciples est connue, on connaît moins celle de la part qu'eut à cette association Mlle Humann, qui en fut pour ainsi dire la fondatrice et en resta l'âme, après avoir amené la conversion du maître et de la plupart de ses disciples.

Rien de plus curieux que la rencontre, que l'on pourrait appeler providentielle, de Mlle Humann avec Bautain. Celui-ci, après son accident à l'Académie, causé par un excès de travail, s'était rendu pour se rétablir à Bade, où il rencontra Mlle Humann, en visite chez sa belle-sœur, Mme Georges Humann.

« J'avais entendu parler, écrit-il, de la piété

1. D'une des plus nobles maisons d'Alsace, l'abbé de Reinach succomba en Crimée, victime volontaire de son dévouement religieux pour nos soldats.

de Mlle Humann, et je m'attendais à voir une espèce de bas bleu. Je fus surpris de trouver une personne très simple, et très digne dans ses manières, parlant peu, toujours avec calme, mais avec beaucoup de sens et de netteté... Elle eut la bonté de me permettre d'aller la voir à Strasbourg, « pour avoir le plaisir, me dit-elle, « en riant, de continuer nos entretiens philoso-« phiques. » Le fait est que nous avons causé philosophie tout le temps ; et jamais je n'avais trouvé personne qui en parlât plus pertinemment et plus clairement. Mlle Humann avait longtemps vécu en Allemagne, et comme elle avait toujours des goûts très sérieux, elle s'était liée avec les principaux écrivains de son époque, ou avait lu leurs ouvrages, non point superficiellement, mais la plume à la main, pour se rendre compte de leurs pensées et au besoin les rectifier [1]. »

Au moment où Bautain entrait en relations avec Mlle Humann, celle-ci avait 55 ans.

De tous les dons de cette femme éminente, l'un des plus remarquables, au dire de ses contemporains, était une intelligence perçante,

1. *Les Chrétiennes de nos jours.*

presque subtile, du caractère des gens. C'était une grande connaisseuse d'âmes. Elle ne prenait et ne gardait tant d'empire sur elles que parce qu'elle les pénétrait ; elle touchait juste aux points faibles. Sa lucidité plongeait là où elles s'ignoraient encore. Elle les découvrait et les découvrait à elles-mêmes.

C'est ainsi que cette femme clairvoyante avait pénétré l'âme troublée de Bautain, que cette femme de bon secours et de bon conseil l'avait recueilli, et recueilli terrassé dans l'arène, qu'elle avait rendu l'espérance à ce désespéré. Lorsque tout était fini, elle lui avait dit qu'il guérirait, mais que son esprit et son âme devaient guérir d'abord. Elle avait, peu à peu, fait boire à ce malade, comme un lait pur, la divine simplicité de l'Évangile. Elle l'avait mis en repos.

« Mlle Humann était devenue pour moi, écrit l'abbé Bautain, ce qu'il y a de plus doux au cœur, une mère spirituelle, une mère, non comme la nature les fait par la chair et le sang, mais une mère en esprit et en vérité, comme la grâce les forme, et comme Dieu les donne quelquefois aux âmes qu'il veut sauver [1]. »

1. *Les Chrétiennes de nos jours.*

Telle est l'histoire de l'évolution opérée dans les idées religieuses de Bautain, dans le courant de 1820 à 1822, grâce à l'influence de M[lle] Humann. Son cours resta suspendu jusqu'en 1824.

Durant l'hiver de 1822-1823, M[lle] Humann acquit, rue de la Toussaint, une maison qu'elle vint habiter ainsi que M[me] Beck, compagne inséparable de sa vie. Celle-ci avait avec elle son fils Jean-Marie, qu'ensemble elles avaient entouré de leurs soins pendant son enfance maladive. Adolphe Carl, neveu de M[lle] Humann et son ancien élève de Mayence, se joignit à lui; et Bautain ne tarda pas à partager leur demeure. Sur les instances de quelques-uns de ses disciples, il consentit à leur donner un cours privé, que n'arrêta pas la reprise de son cours public en 1824.

Parmi les nombreux auditeurs qu'avait attirés la réouverture de ce cours, il faut citer *Théodore Ratisbonne* (né à Strasbourg en 1802), qui était revenu de Paris à Strasbourg, et son coreligionnaire *Isidore Goschler*, qui entrèrent en union avec le savant professeur, ainsi que *Adolphe Carl*. C'est au contact de M[lle] Humann que la foi de Théodore, éclairée par Bautain, s'était graduellement affirmée et enflammée.

En 1825, des relations s'étaient établies entre Mgr Le Pape de Trévern et la famille de Carl, beau-frère de Mlle Humann. La maison de campagne, habitée par celui-ci à Molsheim, était voisine de celle du Prélat. Pendant les fréquentes visites de Mlle Humann chez sa sœur, le groupe des disciples de Bautain, et Bautain lui-même venant l'y visiter, avaient attiré l'attention bienveillante de l'évêque.

Théodore, qui avait été ondoyé en secret à Strasbourg, à cause de sa famille, fut conduit à Mayence où, dans la chapelle épiscopale, encore pleine du souvenir de Mgr Colmar, il reçut le baptême et la première communion des mains de l'abbé Humann, alors vicaire capitulaire du diocèse. Bautain et Mlle Humann furent parrain et marraine.

Isidore Goschler fut baptisé quelques semaines après, et Jules Level dans la même année.

Alors, à Molsheim, de 1828-1831, les néophytes et d'autres disciples, sous la direction de Bautain et la protection de l'évêque, se livrèrent aux études théologiques pour se préparer à la prêtrise[1]. Là, sous les yeux de Mlle Humann,

1. André Raess, ayant quitté en 1830 la direction du Grand Séminaire de Mayence, fut chargé de diriger la *Petite Sor-*

devenue leur Mère, se forma une véritable famille philosophique et religieuse où tout était commun : les idées, les sentiments, les travaux, le genre de vie.

Pendant ce temps M^lle Humann avait reçu deux jeunes postulants que la réputation du cénacle avait attirés de Paris, et qui, dès les premiers jours, devinrent ses élèves de prédilection. L'un était *Gratry*, brillant élève de l'École polytechnique. « Bautain, son aîné de neuf ans, l'accueillit à bras ouverts. C'était l'École Normale donnant l'accolade à l'École Polytechnique au nom de Jésus-Christ [1]. » Peu après l'arrivée de Gratry, un jeune homme distingué, élégant et pieux, était venu à son tour prendre place au foyer de la pieuse famille. C'était de *Bonnechose*, le futur cardinal. M^lle Humann les avait adoptés tous les deux comme ses enfants, prévoyant leurs hautes destinées.

D'autres concours précieux vinrent encore se

*bonne*, que Mgr de Trévern venait d'établir à Molsheim, et qui comprenait douze jeunes prêtres, l'élite du clergé, qui avaient déjà terminé leur Séminaire. Le directeur Raess était chargé des études théologiques de sa petite communauté, à laquelle l'évêque attacha la plus grande importance. Plusieurs des élèves de Bautain suivaient ces cours.

1. *Le Père Gratry*, par H. de Lacombe.

grouper autour d'eux, tels que Jacques *Mertian* de Strasbourg, et *de Régny* de Lyon.

En 1830, Carl, Ratisbonne, Goschler, les plus anciens disciples de Bautain, avaient reçu les ordres sacrés avec leur maître. A la rentrée de la même année, l'évêque leur offrit la direction du Petit Séminaire, et ils prirent le nom de *Prêtres de Saint-Louis.* Bautain fut nommé supérieur ; l'abbé Carl, directeur ; J. Level, économe ; l'abbé Goschler, professeur de rhétorique. Les abbés Ratisbonne, de Régny, Level, etc., occupèrent les autres chaires. Ils avaient mis pour condition qu'ils exerceraient leurs fonctions gratuitement [1].

Voici comment l'abbé Gratry marquela place occupée par M[lle] Humann dans ce cercle d'élite :

« Quant à celle que nous appelions notre Mère, l'autorité de sa vertu, de sa piété pro-

1. Le Petit Séminaire de Saint-Louis, que l'évêché avait récemment établi, était grevé d'une dette hypothécaire pour la valeur de l'immeuble, et, par surcroît de difficultés, il perdait par suite de la Révolution de juillet les bourses que la Restauration avait accordées. Il y avait donc toute convenance d'en remettre l'administration à des prêtres bien vus de l'évêque, instruits et capables de bien enseigner, et qui, en outre, par suite de leur position sociale, ne prétendaient à aucun traitement. Ces messieurs prirent position du Petit Séminaire au mois de novembre 1830. (*Mémoires de l'abbé de Régny.*)

fonde, de sa belle intelligence et de son grand cœur, était sans bornes. Elle était l'âme, la chère âme de notre petite réunion. Elle était pour nous ce que furent autrefois pour d'autres sainte Gertrude, sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne. C'était, comme ces grandes saintes, une mère des ouvriers de Dieu. Après Lui, c'était par elle surtout que cette divine parole : *Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme,* tendait à se réaliser pour nous. »

Pendant plusieurs années, Mgr. de Trévern avait fait son entourage de ce cercle choisi. Bautain avait toujours conservé sa chaire à l'Académie ; mais l'école de ce dernier était restée trop isolée du reste du clergé. « Une partie du clergé avait vu de mauvais œil des néophytes parmi les Bautainistes être admis au sacerdoce, sans avoir passé par le Grand Séminaire. Ce fut pour Liebermann un grand déplaisir, lorsque Bautain, avec ses idées encore peu mûries, avait été chargé de préparer l'éducation du clergé. Il était trop convaincu de la nécessité, pour le prêtre, d'une préparation longue et sérieuse au Grand Séminaire, pour ne pas sentir combien elle doit faire défaut chez des hommes, dont plusieurs, il y a peu d'an-

nées, étaient encore en dehors de l'Église. Comme il se trouvait quatre Israélites convertis parmi les disciples de Bautain, les adversaires des *Prêtres de Saint-Louis* parlaient avec mépris « de l'entrée triomphale de la Synagogue dans l'Église, » et le peuple, alors exploité et ruiné par les Juifs, ne ménagea pas ses bons mots. (*Vie de Liebermann*).

La situation s'envenima en 1837, à l'occasion du livre de Bautain : *Philosophie du Christianisme* et d'autres de ses ouvrages. Alors éclata le regrettable conflit bien connu entre l'évêque et Bautain. Le philosophe était revenu à Jésus-Christ, touché par la grâce bien plus encore qu'éclairé par les longs efforts de son esprit, et, par cela même, il était porté à refuser à la raison, en métaphysique, la force probante que la théologie lui reconnaît, et que le Concile du Vatican a depuis défini si nettement.

L'évèque de Trévern institua une commission, composée des professeurs du Grand Séminaire et présidée par Liebermann. Dans un long rapport du 10 février 1838 adressé à l'évêque, il signala les erreurs renfermées dans les ouvrages de Bautain, et l'affaire fut soumise à la décision de Rome.

Mais, précisément parce qu'une humble foi dominait dans leurs cœurs, les disciples de Bautain s'étaient empressés de se soumettre avec autant de simplicité que de sincérité, au premier avertissement venu de Rome[1]. Le maître suivit leur exemple quelque temps après.

Pendant ce conflit, Bautain avait donné sa démission comme directeur du Petit Séminaire, et ses disciples firent de même. Ils étaient venus habiter une maison située en face de celle de Mlle Humann et achetée par l'abbé Carl. Pendant que Bautain ouvrit, rue de la Toussaint, un établissement d'enseignement secondaire pour les jeunes gens, qui fut placé sous la direction de l'abbé Carl et parvint rapidement à une grande prospérité, Mlle Humann créa un pensionnat de Demoiselles, dont elle confia la direction à Mlle Caubertin, femme d'un esprit distingué. Une école primaire pour les petites filles fut annexée à ce pensionnat.

1. « Paris, 21 novembre 1873. Je viens de revoir M. l'abbé Ratisbonne, supérieur de N.-D. de Sion. Quelle sainte âme ! Parlant de l'affaire de l'abbé Bautain, de ses erreurs auxquelles il avait lui-même adhéré, il dit : Nous avons été trop orgueilleux, aujourd'hui je me répète souvent la parole de David : *Bonum mihi, Domine, quia humiliasti me. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* » *(Le V. G. Rapp. Extrait de son Journal depuis son expulsion, le 17 mars 1873.)*

Sur ces entrefaites M[lle] Humann atteignit sa soixante-dixième année. Malgré cet âge avancé, malgré la cruelle maladie qui la minait depuis quinze ans, et qu'elle portait avec une dignité et un calme parfaits, ses traits ne paraissent pas sensiblement changés.

« Mais, écrit T. Ratisbonne, le fruit avait atteint sa maturité ; il pouvait être cueilli pour le ciel. Le dernier jour de notre vénérée Mère arriva le 19 septembre 1836. A 7 heures du matin, elle rendit à Dieu son âme purifiée et sanctifiée.

« Seul de tous les frères qui offraient en même temps la messe dans les églises environnantes, Bautain était resté près d'elle et l'assistait. Peu avant d'expirer, elle récita l'Oraison dominicale en lui montrant le Ciel. Puis, au moment de s'éteindre, sans agonie, elle eut encore la force de prendre et d'appuyer sur son cœur la main de cet aîné des fils qu'elle avait enfantés à Jésus-Christ. »

L'abbé de Bonnechose ajoute : « La dernière parole qu'elle lui ait donnée pour nous est celle-ci :

« Aimez-vous les uns les autres. »

L'abbé T. Ratisbonne veilla la chère morte. Rien de plus touchant que le récit qu'il fait de cette nuit, des sentiments et des consolations qu'il a éprouvés pendant la veillée auprès du corps de sa vénérée Mère.

« Ainsi mourut ignorée du monde une femme qui, du fond de sa modeste retraite, l'a plus remué qu'il ne le saura jamais ; car elle a été la source de tout ce qui s'est fait, de son vivant et après sa mort, par ses fils spirituels, lesquels depuis ont travaillé dans l'Église à la gloire de Dieu et au salut des hommes [1]. »

L'évêque de Trévern se montra profondément affecté de cette mort, car il avait pour cette femme éminente une estime et une vénération profondes [2].

La perte de M[lle] Humann allait modifier fon-

1. Bautain.

2. L'année qui précéda sa mort, M[lle] Humann avait sanctionné l'union de sa nièce Octavie Humann, fille du Ministre des finances, avec le Baron Renouard de Bussière, de Strasbourg, dont la conversion allait faire grand bruit dans le monde. Il avait fait son abjuration à Nancy (1837), conduit par les abbés Bautain et de Régny, entre les mains de Mgr Donnet. Plus tard, un autre neveu de M[lle] Humann, maire de Strasbourg jusqu'en 1870, fils du Ministre des finances, donna sa fille en mariage à Émile Keller. On connaît les services rendus à la patrie et à l'Église par ce digne et vaillant enfant de l'Alsace. La famille Humann a donné également à l'armée et à la marine des officiers de haut mérite. Le plus brillant est le petit-neveu

cièrement la vie intime de la petite Société, et la désagrégation, qu'elle avait prédite à Bautain à cause de son caractère inflexible, ne tarda pas à se produire. Ses disciples, au témoignage de l'abbé Gratry, avaient été gagnés, moins par l'ascendant du maître, que par la sainte attraction de la Mère.

Déjà, en 1838, l'abbé Lacordaire avait donné à Bautain le conseil de transplanter à Paris et à Juilly les œuvres commencées en Alsace. « Je sais tous les liens qui vous arrêtent : votre chaire, le collège que vous avez créé, l'estime de la ville. Mais je crois que Dieu a brisé dans une personne [1] qui vous était précieuse, le lien principal qui pût vous retenir. Je crois qu'il vous serait profitable, une fois la paix faite, de quitter Strasbourg. Jamais le clergé de ce pays ne vous pardonnera ce qu'il a fait contre vous. »

Vers la fin de 1840, l'acquisition du célèbre collège de Juilly, situé à quelques lieues de Paris, fut offerte aux prêtres de Saint-Louis ; ils l'acceptèrent pour se consacrer entièrement

de Mlle Humann, l'amiral Humann. On sait que l'escadre d'Extrême-Orient était sous ses ordres, lorsque le commandant Borie força les passes du Ménam et remonta si audacieusement le fleuve jusqu'à Bangkok.

1. Allusion à la mort de Mlle Humann

au service de l'Église et à l'éducation de la jeunesse. L'abbé Carl fut nommé directeur du collège. Il fut secondé par l'abbé de Bonnechose, les abbés Goschler, J. Level, de Régny, Mertian, groupés autour de Bautain, leur chef.

*Th. Ratisbonne* s'était dégagé, un des premiers, des liens qui l'attachaient à Bautain, pour venir à Paris, où il s'adonna à la prédication et où il fonda, en 1842, année de la conversion de son frère Alphonse, la Congrégation de N.-D. de Sion, qui a des établissements en France, à Jérusalem et dans diverses localités de la Palestine.

Plus tard, l'abbé *Gratry* rompit également avec eux, pour entrer comme professeur au collège Stanislas, dont il devint directeur. Il fut nommé directeur de l'École Normale, professeur à la Faculté de théologie de Paris et membre de l'Académie française, et se consacra à la reconstitution de l'Ordre des Oratoriens.

La société des *Prêtres de Saint-Louis* s'étant ainsi dissoute, l'abbé *Bautain* fut nommé vicaire général et promoteur par l'archevêque de Paris. L'abbé Jacques *Mertian*, de son côté, fut appelé à la cure de Juilly, où il n'a cessé de déployer pendant plus de trente ans, toutes les vertus de

prêtre chrétien et une ardente charité, qui l'ont fait comparer au vénérable curé d'Ars.

Après avoir dirigé le collège de Juilly durant vingt-cinq ans, de 1841 à 1865, avec un talent et une énergie remarquables, l'abbé *Carl* passa les sept dernières années de sa vie dans une studieuse et religieuse retraite. Après la mort de l'abbé Bautain, en 1867, désirant toujours vivre dans la retraite, il demanda à être reçu dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, qui avaient repris la direction de leur antique collège de Juilly, et il mourut comme il avait voulu vivre, inconnu au monde et ne cherchant que Dieu seul [1].

Il s'est éteint à l'âge de soixante-neuf ans, ayant rempli jusqu'à la fin ses devoirs de prêtre avec la plus édifiante exactitude, et ayant conservé toute sa vie cette piété profonde, dont son grand-oncle Colmar et sa tante Mlle Humann avaient déposé les premiers germes dans son cœur, dès son enfance [2].

1. *Semaine religieuse du diocèse de Meaux*, mars 1873.

2. Chose digne de remarque, au cimetière du village de Juilly reposent les corps de deux prêtres vénérables, d'origine alsacienne, dont les noms sont à peu près oubliés en Alsace, mais dont le souvenir vivra longtemps encore dans cette paroisse et la région qu'ils ont édifiées pendant tant d'années.

L'abbé Carl était une de ces natures privilégiées qui offrent l'heureuse réunion des plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur. Grâce à la richesse de son intelligence et à l'assiduité de son travail, il possédait de vastes connaissances [1]. Son goût le portait aux études sérieuses et vraiment ecclésiastiques. L'Écriture Sainte, les langues orientales, la théologie, l'histoire, la philosophie, avaient ses préférences. « Il est à regretter, écrit un de ses collègues, que son extrême modestie l'ait toujours empêché de publier quelque ouvrage, qui eût donné du moins le résumé de ses longs et doctes travaux. »

∴

Il est des biographies, bien rares cependant, qui peuvent se passer de conclusions. Ce sont celles dont chaque page, depuis le commencement jusqu'à la fin, retrace des traits qui parlent d'eux-mêmes au cœur et à l'âme du lecteur, provoquent son attention et sa réflexion, et lui

1. Né à Strasbourg en 1804, Adolphe Carl, à l'âge de 24 ans, était déjà docteur ès-lettres et docteur en médecine, et avait professé avec distinction, pendant deux ans, au collège royal de Strasbourg.

inspirent des sentiments de piété. En un mot, ce sont les biographies qui ont le tendre et mystérieux attrait de la vie des Saints. Tel est également l'effet produit par la vie de l'évêque Colmar.

Une chose frappe surtout à la lecture de sa belle vie, c'est l'action féconde sur les âmes pendant toute sa carrière ; ce sont les succès éclatants dont fut couronné son zèle, la bénédiction que le Ciel semble avoir attachée à ses œuvres et à celles de ses collaborateurs. A quoi attribuer ce grand ascendant sur les âmes ? C'est qu'il possédait au plus haut point la foi qui transporte les montagnes, la bonne volonté à laquelle est promise la bénédiction du Ciel, cette charité ardente, source du dévouement et de la sainteté.

Mourant, il a laissé à ses collaborateurs la plénitude de l'esprit qu'il avait reçue d'en haut. Dieu avait décidé que de Mgr Colmar, comme d'une souche patriarcale, sortiraient ces premiers rameaux d'une postérité spirituelle, appelée à se perpétuer nombreuse à travers les âges. On a vu, en effet, les élèves formés par lui et ses collaborateurs, faire remonter tous à ce maître le bien qu'ils ont pu opérer.

Les disciples de l'abbé Bautain, répandus, après leur dispersion, en France et dans les pays lointains, ont attribué les succès de leur apostolat dans les divers postes qu'ils occupaient, au mérite de Mlle Humann, leur mère spirituelle défunte. Et, à son tour, que de fois celle-ci n'a-t-elle pas déclaré de son vivant : « Tout ce que je suis, le bien qu'il m'a été donné de faire, ma grande connaissance des âmes, l'influence que j'ai pu exercer sur les autres, je les dois uniquement à Mgr Colmar, mon père spirituel ! »

Et l'abbé Liebermann, dont on ne saurait exposer tout le bien opéré pendant une carrière sacerdotale de plus de soixante ans, soit comme prédicateur infatigable, soit comme directeur pendant vingt ans du séminaire d'où sont sortis tant de prêtres dévoués, ce vaillant apôtre dont l'action et l'influence furent si grandes dans les provinces rhénanes comme en Alsace, se réclamait encore, dans ses vieux jours, de Colmar, son ami et son directeur spirituel. Il ne cessait de répéter que si l'œuvre de restauration, à laquelle il avait travaillé en Alsace et sur les rives du Rhin, a été bénie et menée à bonne fin, il le devait, après la protec-

tion du Très-Haut, au concours et aux prières du saint évêque.

Enfin l'abbé Humann, « l'évêque irréprochable, l'âme angélique dont tous les désirs allaient au Ciel, dont toutes les préoccupations étaient pour le bien des hommes et le salut des âmes, dont le zèle apostolique eut à lutter contre tant d'obstacles », n'attribuait-il pas ce qu'il était et le mérite de ce qu'il avait pu faire, au vénéré évêque, son directeur, son parent, son ami et son confident ?

C'est que Colmar, l'homme de Dieu, avait su communiquer à tous la plénitude de son esprit, faire régner parmi eux une grande communauté de cœur, leur inspirer ces vertus apostoliques, qui leur ont permis de répandre partout et de faire prospérer le bon grain semé par leur saint pasteur, et d'où sont sorties ces générations d'hommes pieux et dévoués, dont l'action a été si féconde et si puissante sur la vie religieuse et sociale, tant en Allemagne qu'en France.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE II

**Fin de la persécution religieuse et nomination à l'évêché de Mayence.**



## CHAPITRE III

**Situation du diocèse et ruines que Colmar eut à relever.**

## CHAPITRE IV

### Action de l'Évêque dans son diocèse.

## CHAPITRE V

**Les œuvres de charité de l'Évêque.**



## CHAPITRE VI

**Les épreuves de l'Évêque de 1812 jusqu'à sa mort (1818).**

## CHAPITRE VII

### Après la mort de Colmar.

## CHAPITRE VIII

### Les anciens collaborateurs de Colmar.



Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 02 16 10 3